propose - ideas
loisirs -
mêlé -
esprits - words
orles - before

E Jackson

Margaret Slater
Vic 3T2
a 2.5

Genevieve Logan.
3T 5.

ceci - là - celui
used as adj & pronoun
non ce - cette - adj.
celui - pro's

ijà - archaic form of déjà

vive = vivant
Qu'est-ce que — ce que c'est que

mod adj: Salut,
Je voy = voi
aina = mais (but)
je = moi
devrain = devrier
ôit = ait
oyt = vit

Nelson's "Modern Studies" Series

General Editor—PROFESSOR R. L. GRÆME RITCHIE, D.LITT.

ANTHOLOGIE
DU XVIe SIÈCLE FRANÇAIS

No. 32

FRANÇOIS Ier (1494–1547)

D'après Le Titien (Musée du Louvre).

plaindre – regretter
si – pourtant

one's mind

ANTHOLOGIE DU XVIe SIÈCLE FRANÇAIS

prend part à — share or fig. sympat

PAR

JEAN PLATTARD
Professeur à l'Université de Poitiers

les — les les.

ains — mais

ahan — fatigue

a dextre — adroit

acculer — renverser

assis — situé

THOMAS NELSON AND SONS, LTD.
LONDON, EDINBURGH, PARIS
AND NEW YORK

comme — comment

dire — loire défaut

First issued in this Series March 1927.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — La Renaissance des lettres 9

I. LA RENAISSANCE DES LETTRES. — SES CAUSES ET SES CARACTÈRES. — LA DÉCOUVERTE DE LA CIVILISATION ITALIENNE. — L'ENTHOUSIASME POUR L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE.

1. Commynes à Venise . 45
2. L'entrée de Charles VIII à Naples (*Brantôme*) 46
3. Tableau de la Renaissance en 1532 (*Rabelais*) 47
4. Joachim du Bellay à Rome 48
5. Montaigne à Rome . 51

II. LE CONTE ET LA NOUVELLE.

6. Bonaventure des Périers 57
7. Noël du Fail 60
8. Les veillées bretonnes. 61

MARGUERITE DE NAVARRE

9. Deux Cordeliers écoutant le secret où on ne les avait appelés, pour avoir mal entendu le language d'un boucher, mirent leur vie en danger 62
10. L'amour platonique . 64

III. RABELAIS.

11. Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'auteur vit dedans sa bouche . . . 69
12. Des meurs et condictions de Panurge . 71
13. Frère Jean des Entommeures défendant le clos de l'abbaye de Seuillé 73
14. Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour. 74
15. Comment Grandgousier traite humainement Touquedillon prisonnier . . . 85
16. Comment Trouillogan, philosophe, traite la difficulté de mariage 87
17. Panurge marchande un des moutons de Dindenaut . . . 89
18. Les mauvais moines . 93
19. Comment étoient réglé les Thélémites à leur maniere de vivre 93

IV. L'ÉLOQUENCE ; CALVIN.

20. Appel de Calvin au roi 97
21. Sur la Prédestination . 98
22. La patience chrétienne opposée au stoïcisme 101

V. LA POÉSIE. — LA TRADITION MÉDIÉVALE. — MAROT.

JEAN LEMAIRE DE BELGES

23. Sermon de Genius, archiprêtre de Venus. 105

CLÉMENT MAROT

24. Épigramme à François Rabelais . . 108
25. Ballade. 109
26. Rondeau 110
27. Discours de la mort aux humains . . 111
28. Sur une lettre reçue . 112
29. Épigramme . . . 113
30. A son ami Lyon (1526) 113
31. Épître au roi pour avoir été dérobé . 116

VI. LA TRANSFORMATION DE L'IDÉAL POÉTIQUE CHEZ LES CONTEMPORAINS ET SUCCESSEURS DE MAROT.

32. Marguerite de Navarre 123
33. Mellin de Saint Gelais. 126
34. Sonnet 128
35. Antoine Héroet . . 128
36. Louise Labé . . . 130

VII. RONSARD.

37. Vocation poétique de Ronsard. . . . 133
38. Les amours de Cassandre 134
39. Les amours de Marie. 136
40. Ode. 141
41. Odelette 143
42. Ode. 143
43. Ode. 145
44. Ode. 147
45. Ode. 148
46. A la forêt de Gastine . 149
47. Angoisses patriotiques 150
48. Les amours d'Hélène. 151
49. Adieux à la forêt de Gastine 156
50. Les derniers moments ; la mort 157
51. Dialogue de Ronsard et des Muses . . 159

VIII. L'ÉCOLE DE RONSARD.

JOACHIM DU BELLAY

52. L'idée 165
53. La Suisse 166
54. Regrets du pays natal 167
55. A Ronsard. . . . 168
56. Chanson 168

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

47. Le Printemps . . . 169

REMY BELLEAU

58. Vendangeurs . . . 171
59. Chant d'Avril . . . 172

ÉTIENNE JODELLE

60. Cléopatre au tombeau d'Antoine . . . 174

PHILIPPE DESPORTES

61. Villanelle 175

JEAN BERTAUT

62. Chanson 176

DU BARTAS

63. Dieu contemple l'œuvre de la création . 178

MATHURIN RÉGNIER

64. Un cuistre 180

IX. L'HUMANISME EN LANGUE VULGAIRE.

JACQUES AMYOT
65. Mort de Pompée . . 185

ÉTIENNE PASQUIER
66. De la grande flotte de Poëtes que produisit le règne du Roy Henry deuxième et de la nouvelle forme de Poësie par eux introduite . . . 187

GUILLAUME DU VAIR
67. Discours pour le maintien de la loi salique 190

SAINT FRANÇOIS DE SALES
68. La vaine gloire . . 193

X. MONTAIGNE

69. Portrait de Montaigne 199
70. Montaigne conservateur en matière de religion 212
71. Montaigne conservateur en politique . 214
72. Portrait de Socrate, « précepteur » de Montaigne en philosophie. . . . 218
73. L'épicurisme de Montaigne 219
74. Sur le pédantisme. . 221
75. De la « pratique des hommes » dans l'éducation . . . 225
76. La conversation . . 228

XI. LA LITTÉRATURE DES GUERRES DE RELIGION.

LA SATYRE MÉNIPPÉE
77. Harangue du sieur de Rieux, pour la noblesse 231

MONLUC
78. Prise du château de Rabastens . . . 232

AGRIPPA D'AUBIGNÉ
79. Misères des paysans pendant les guerres de religion . . . 242
80. Invocation à la justice divine 248
81. Discours du Souverain Juge aux justes et aux impies . . . 252

LEXIQUE 253

INTRODUCTION

LA RENAISSANCE DES LETTRES

La littérature française qui, du XIIe au XIVe siècle avait été déjà si féconde, se renouvela au XVIe siècle. Les idées sur lesquelles les esprits vivaient depuis longtemps, les formes qui constituaient les genres littéraires consacrés par la tradition furent peu à peu abandonnées. Un style poétique fut créé, qui allait faire époque ; des cadres jusque-là inconnus, tels que l'ode et la tragédie, furent adoptés, et pendant plus de deux cents ans ils s'imposèrent à nos poètes. Les écrivains, auteurs ou témoins de ce rajeunissement de notre littérature, l'ont salué comme une résurrection des lettres antiques, des « bonnes lettres » et l'usage s'établit plus tard chez nos classiques de nommer cette époque la *renaissance des lettres*.

Cette rénovation est due à deux facteurs principaux : l'influence de la civilisation italienne et l'étude de l'antiquité gréco-latine.

C'est de l'Italie que la Renaissance française a reçu son impulsion initiale. Au cours des expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier à Naples et dans le Milanais, nos Français découvrirent les splendeurs de

l'architecture, de la sculpture, de la peinture et les raffinements du luxe de l'Italie. Ils en furent éblouis, comme l'attestent Commynes et Brantôme. (*Voir fragments n^os I et II.*) Ils envièrent à l'Italie sa suprématie incontestée dans tous les arts et les lettres. Le roi François Ier, le Père des Lettres, résolut même de la lui ravir pour en faire l'apanage de son royaume. Il fit venir d'outre-monts des peintres : Léonard de Vinci, le Primatice, le Rosso ; l'architecte Serlio, des musiciens, des poètes, des savants. Il seconda les travaux de nos érudits, enrichit sa bibliothèque de manuscrits grecs achetés à Venise, fit imprimer pour « l'endoctrinement de sa noblesse » des traductions d'historiens grecs, de Xénophon, de Thucydide, de Diodore de Sicile. Enfin, il fonda, en 1530, un collège de professeurs chargés d'enseigner les langues anciennes : l'hébreu, le grec, le latin. C'est le collège des lecteurs royaux, devenu le Collège de France, indépendant de l'Université de Paris, soustrait à la tutelle jalouse des théologiens de la Sorbonne. Cette institution consacrait la souveraineté des belles-lettres, qui étaient enfin étudiées pour elles-mêmes. Alors éclatent de toutes parts, chez les poètes et les prosateurs, les Marot et les Rabelais, des cris d'allégresse au spectacle du progrès des « lettres d'humanité » en France. (*Voir n° III.*)

Cependant nos savants et nos écrivains ne cessaient point de rester en relations avec l'Italie. Padoue attirait des étudiants en philosophie ; Bologne, des jurisconsultes ; Rome, des artistes, des poètes, des curieux, tels que Rabelais, Joachim du Bellay (*voir n° IV*), Montaigne (*voir n° V*). A la cour des rois de France, les Italiens étaient nombreux. La vogue de l'italianisme ne connut d'éclipse, pendant tout le XVIe siècle, qu'au lendemain du massacre de la Saint-Barthélemy (1572), dans lequel on crut reconnaître l'application des doctrines politiques de Machiavel.

Le conte et la nouvelle.

Dans la première partie du siècle, le latin, langue des clercs, étant encore considéré comme le seul idiome qui fût assez noble pour les ouvrages savants, la littérature en français, langue vulgaire, consiste surtout en livres d'amusement. Entre ceux-ci, les contes jouissaient d'une faveur générale. Des bourgeois, un sellier, un chaussetier, ont laissé des recueils de contes. Des humanistes, comme Bonaventure des Périers [1] ; des légistes, comme Noël du Fail [2] se sont divertis à narrer de joyeux devis (*voir n° VI*), ou à décrire avec humour les mœurs des villageois, héros ordinaires de ces anecdotes plaisantes (*voir n°s VII et VIII*). La reine de Navarre elle-même [3] entreprit de

[1] Bonaventure des Périers, né en 1510, à Arnay-le-Duc, en Bourgogne, élevé à Autun, prit rang, jeune encore, parmi les humanistes érudits. Il était lié avec Etienne Dolet. Marguerite de Navarre l'admit comme valet de chambre dans sa maison. En 1538, il fit paraître, sous le titre de *Cymbalum mundi* (Le carillon du monde), quatre dialogues facétieux, qu'il présentait aux lecteurs comme traduits du latin en français par Thomas du Clenier (anagramme de Thomas l'Incrédule) pour son ami Pierre Tryocan (anagramme de Croyant). Il contient des allusions satiriques aux abus de l'église catholique et à l'esprit de controverse des premiers réformateurs. Le Parlement de Paris, en raison des « grands abus et hérésies » de ce livre, en ordonna la suppression. Un seul exemplaire échappa à la destruction. Marguerite dut se séparer de son secrétaire. Elle continua à lui servir une pension. Il se suicida, peut-être dans un accès de folie (1544). Ses *Nouvelles récréations et joyeux devis* parurent en 1558.

[2] Né en 1520, dans la campagne rennaise, Noël du Fail étudie à Paris, prend part à une expédition en Piémont, fréquente les universités de Poitiers, Angers, Bourges, Avignon. Conseiller au présidial de Rennes, puis au Parlement de Bretagne, il publie en 1579 les *Notables et solennels arrêts du Parlement de Bretagne*. Il avait donné déjà deux ouvrages amusants : les *Propos rustiques et facétieux* (1547), les *Baliverneries et Contes nouveaux* (1548). Trente-sept ans après, il publiait les *Contes et discours d'Eutrapel*. Il mourut en 1591.

[3] Marguerite de Valois, sœur aînée de François Ier, naquit en 1492. Élevée à Amboise sous la direction de sa mère, Louise de Savoie, elle apprit le latin, l'italien, l'espagnol, plus tard l'hébreu. Elle fut mariée, en

constituer sur le type du *Décaméron* de Boccace, un recueil de nouvelles. Il fut publié, après sa mort, en 1558, et prit le nom d'*Heptaméron* (sept journées, occupées chacune par le récit de dix nouvelles). Elle a mêlé à ses anecdotes, d'un sel parfois assez gros (*voir n° IX*), des conversations de gens du monde, les *devisants*, où se réflètent les aspects divers de sa personnalité : culture italienne, mysticisme religieux, curiosité pour les conceptions platoniciennes. (*Voir n° X.*)

Rabelais.

Le plus illustre des conteurs du XVIe siècle est François Rabelais. Il représente quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la Renaissance. Il allie à une science encyclopédique et à une exquise observation des mœurs une crudité, voire une obscénité de langage, qui est un legs du moyen âge. Sa vie fut celle d'un savant qui, pour trouver les loisirs indispensables à ses curiosités scientifiques, dut demander des moyens d'existence à de modestes fonctions ou à la libéralité des grands.

Il naquit vraisemblablement en 1494, près de Chinon, en Touraine, à la Devinière, domaine de son père, l'avocat Antoine Rabelais. On ne sait rien de certain sur sa première éducation. Vers la fin de 1520, on le trouve moine dans un monastère de Franciscains, à Fontenay-le-

1507, à Charles, duc d'Alençon, pour qui elle n'eut jamais d'inclination. Ayant reçu du roi son frère le duché de Berry en apanage, elle s'intéressa particulièrement à l'Université de Bourges. Elle y attira Alciat, fameux jurisconsulte italien. Le duc d'Alençon mort, en 1526, Marguerite épousa, un an après, Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avait onze ans de moins qu'elle. Elle lui témoigna toujours une vive affection qui ne fut guère payée de retour. Des résidences royales de Pau et Nérac, Marguerite fit la terre de refuge des écrivains et savants que la Sorbonne inquiétait : Lefèvre d'Étaples, Calvin, Marot. Ses dernières années furent attristées par des dissentiments avec son frère, puis par la mort de celui-ci. Elle mourut en 1549, à Odos, en Bigorre.

Comte, capitale du Bas-Poitou. Il semble égaré parmi ces Cordeliers qui passaient pour les plus ignorants des moines. Dans la ville, il fréquente des gens de loi, qui, dans leurs ouvrages, font de grands éloges de son savoir. Il connaît, en effet, non seulement le latin, mais encore le grec. Par l'entremise de Pierre Amy, son compagnon d'études au couvent, il entre en relations épistolaires avec Guillaume Budé, maître des requêtes du roi, protecteur des humanistes. Cependant les Cordeliers voyaient avec inquiétude Pierre Amy et François Rabelais s'adonner à l'étude du grec, tenue par la Sorbonne pour une langue d'hérésie. Ils leur enlevèrent leurs livres et s'acharnèrent contre eux. Amy s'enfuit du couvent ; Rabelais avait trouvé appui et protection auprès de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais, dans le voisinage de Fontenay. Un indult pontifical l'autorisa, en 1524, à passer de l'ordre des Frères mineurs dans l'ordre de Saint-Benoît et à se faire admettre à l'abbaye bénédictine de Maillezais, dont l'abbé était alors Geoffroy d'Estissac.

Il accompagne ce prélat, sans doute en qualité de secrétaire, dans ses diverses résidences, notamment à l'abbaye de Ligugé, dans le voisinage de Poitiers. Il goûte, pendant quelques années, le charme de cette retraite studieuse, correspondant en vers avec le grand rhétoriqueur, Jean Bouchet, conversant avec des religieux lettrés comme Ardillon, abbé de Fontaine-le-Comte, tantôt dans les bois, tantôt dans les jardins que Geoffroy d'Estissac avait créés à Ligugé. Puis, brusquement, vers 1527, il quitte le Poitou, on ignore pour quelles raisons.

On le retrouve à Montpellier, où sans l'autorisation de ses supérieurs ecclésiastiques, en habit de prêtre séculier, il fait ses études de médecine et prend ses premiers grades. Il est nommé médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon en novembre 1532. Pour une dizaine d'années, Lyon sera, suivant son expression, le siège de ses études. C'est là que paraissent ses premières œuvres, une édition des *Lettres mé-*

dicales du Ferrarais Giovanni Manardi, un texte juridique, une édition des *Aphorismes* d'Hippocrate (préparée à la Faculté de Montpellier), le *Testament de Lucius Cuspidius*, reconnu depuis apocryphe. Immédiatement après ces savantes publications, il lance, sous un pseudonyme, des ouvrages facétieux : les *Horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel*, composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier (anagramme de Françoys Rabelais) et la *Pantagruéline prognostication* (1532 et 1533).

Il accompagne à Rome, en qualité de médecin, l'évêque de Paris, Jean du Bellay, envoyé par le roi en mission extraordinaire auprès du pape. Pendant deux mois il explore les ruines de l'ancienne Rome.

A son retour, il publie à Lyon une édition de la *Topographia antiquæ Romæ* de l'Italien Marliani. Ce devait être la dernière de ses publications savantes. Il donna peu après la *Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel* (1534), qui allait rapidement consacrer sa réputation de conteur.

L'année suivante, il s'en fut de nouveau à Rome, avec Jean du Bellay, nommé cardinal. De là, il adressait à son premier protecteur, Geoffroy d'Estissac, de longues lettres pour le mettre au fait des intrigues de la cour pontificale et des menus détails de son existence. Il lui envoyait aussi, par courrier diplomatique, des graines de cardes, de citrouilles et de salades pour ses jardins de Ligugé et des « mirelificques » (curiosités) du Levant pour sa nièce. Comme il s'était absenté deux fois de l'Hôtel-Dieu de Lyon « sans congé prendre », il fut remplacé dans son poste de médecin dudit hôpital. A son retour de Rome, où il avait obtenu du pape une absolution pour ses infractions à la discipline ecclésiastique, il fut pourvu d'une prébende par Jean du Bellay, qui le nomma chanoine de la collégiale de Saint-Maur-les-Fossés. Il ne semble pas avoir joui longtemps de ce bénéfice.

En 1537, il revient à la médecine, qu'il exerce à Narbonne, à Lyon, à Montpellier, où il prend son grade de docteur. Il fait un troisième séjour en Italie auprès de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, gouverneur du Piémont.

Rentré en France, et nommé maître des requêtes du roi, il publie en 1546 le *Tiers livre des faits et dicts héroïques du noble Pantagruel*. La même année, il passe à Metz, terre d'Empire : il y exerce les fonctions de médecin de la ville. Ses ressources sont, dit-il, insuffisantes. Une troisième fois le cardinal du Bellay l'emmène à Rome. En passant à Lyon, il remet à son éditeur les premiers chapitres du quatrième livre de *Pantagruel* (1548).

A son retour, il est pourvu des deux cures de Saint-Christophe de Jambet (dans la Sarthe) et de Meudon (1551). Il ne s'astreint pas à la résidence et n'exerce pas les fonctions curiales. Au bout de deux ans, le curé de Meudon résigne sa cure. Il meurt en 1553, à Paris, après avoir publié le *Quart livre... de Pantagruel*, qui fut condamné par le Parlement, comme l'avaient été les trois premiers.

En 1562 paraissaient, sous le titre de l'*Isle Sonante*, les seize premiers chapitres du *Cinquième livre... de Pantagruel*, dont l'édition complète fut publiée en 1564.

Le genre d'ouvrage que Rabelais a choisi pour ses récréations d'érudit est tout populaire. C'est l'histoire fabuleuse et comique d'une famille de géants. Il fut frappé du succès qu'avait eu, à Lyon, en 1532, un petit livre anonyme : *Les grandes et inestimables Cronicques du grant et énorme géant Gargantua*. Il s'avisa de leur donner une suite, les *Horribles et épouvantables faits et prouesses de Pantagruel, fils de Gargantua*. Il cherchait surtout à amuser par des procédés populaires, par exemple, en agrandissant à l'échelle gigantesque tout ce qui touchait à son géant (*voir n° XI*), ou encore en multipliant les récits de mystifications. Le machinateur de la plupart de ces

bons tours est Panurge (nom qui signifie, en grec, *le rusé*), compagnon de Pantagruel. (*Voir n° XIII.*) Quelques-unes de ces facéties n'ont de saveur que pour les doctes : l'érudit Rabelais n'avait pu s'astreindre à n'exploiter que le seul comique populaire.

Lorsque, un an après, encouragé par le succès de *Pantagruel*, il écrivit et publia la légende de Gargantua, père de Pantagruel et héros des *grandes et inestimables Cronicques*, il réduisit la part du merveilleux, fit une place plus grande à la peinture de la réalité. Ainsi l'expédition guerrière de Gargantua contre Picrochole a pour théâtre le Chinonais ; les noms de lieux sont empruntés à la géographie locale ; les opérations sont dictées par la configuration du terrain. Un nouveau personnage entre en scène, frère Jean des Entommeures, qui incarne l'activité et la gaieté. (*Voir n° XIII.*) Avec lui passe dans l'ouvrage une bonne part des souvenirs que Rabelais avait conservés de son temps de moinage.

En même temps, Rabelais mêle à son récit fabuleux quelques exposés de ses idées d'humaniste. Il consacre deux chapitres à décrire l'éducation de Gargantua, conçue selon une méthode nouvelle qui respire l'esprit de la Renaissance. (*Voir n° XIV.*) La conduite de son héros pendant la guerre lui est une occasion d'opposer aux maximes du roi des âges gothiques, du conquérant poussé par une folle ambition, l'idéal du monarque pacifique, tel que le rêvaient Érasme, Budé, Thomas Morus. (*Voir n° XV.*)

Le *Tiers livre de Pantagruel*, qui parut douze ans après, diffère profondément des deux premiers. Les récits y font place à des discussions et à des discours, qui ont trait pour la plupart à deux questions : la divination et le mariage. Pantagruel ayant payé les dettes de Panurge, celui-ci annonce qu'il songe à se marier. Pour savoir le sort qui l'attend en état de mariage, Panurge recourt à divers modes de divination : aux songes, à une sorcière, à un muet, à un astrologue, etc. Puis il prend l'avis de

frère Jean, du théologien Hippothadée, du médecin Rondibilis, du philosophe Trovillogan (*voir n° XVI*), du fou Triboulet. Finalement aucune réponse ferme n'étant sortie de cette enquête, on décide d'aller au Cathay (Chine) consulter l'oracle de la Dive Bouteille.

Dans ce livre, comme dans le suivant, les éléments savants : vocabulaire technique, citations d'auteurs, renvois à des textes, allégations débordent sur le comique populaire. Rabelais a même oublié que Pantagruel est un géant : il ne le considère plus que comme un philosophe et il définit le Pantagruelisme « une gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites ».

Le *Quart livre* est l'odyssée de Pantagruel en quête de la Dive Bouteille. Les épisodes de ce voyage sont des escales dans diverses contrées : île Farouche, pays des andouilles, ennemies de Carême ; île des Papefigues, condamnés à la misère pour avoir insulté un portrait du pape ; île des Papimanes, pleins de révérence pour l'image papale, et maintes autres fictions allégoriques et satiriques. La rencontre d'un navire portant une cargaison de moutons met en présence le marchand de bestiaux Dindenaut et Panurge. Celui-ci tire vengeance d'une insulte de Dindenaut en lui achetant un mouton (*voir, n° XVII*, la scène de marchandage) qu'il jette aussitôt à la mer : tout le troupeau se précipite à la file dans les flots et s'y noie.

Le *Cinquième livre* est la fin de la navigation de Pantagruel. Arrivés au temple de la Dive Bouteille, les voyageurs reçoivent de l'oracle ce mot : *trinch*, c'est-à-dire bois, que chacun interprète à sa façon. Des doutes se sont élevés, dès le XVIe siècle, sur l'authenticité de ce livre posthume : il est probable qu'il n'est pas tout entier de la plume de Rabelais.

En général, l'œuvre plut aux contemporains par la peinture des états de la société. La satire de Rabelais est malicieuse, sans âpreté ; il n'a de haine que contre les

théologiens et les mauvais moines. (*Voir n° XVIII.*) Pour nous, modernes, ces récits, joyeux par eux-mêmes, ont, en outre, cet intérêt de nous faire revivre l'esprit des premières années de la Renaissance. Une note particulière distingue Rabelais des autres humanistes français : son naturalisme, c'est-à-dire son culte des énergies de la nature. Cette confiance optimiste dans la nature humaine s'affirme particulièrement dans la description de l'abbaye de Thélème que Gargantua fonde pour frère Jean. (*Voir n° XIX.*)

L'éloquence. — Calvin[1].

Quoi qu'en pensassent encore la plupart des lettrés, notre langue française était déjà capable d'éloquence et pouvait parler, sans gaucherie ni vulgarité, de morale, de philosophie, de spiritualité, de matières sérieuses et nobles. La preuve en fut donnée par Calvin et dans ses sermons et surtout dans son *Institution de la religion chrétienne*. Après quelques années vouées à l'humanisme, à l'étude des philosophes anciens, des langues hébraïque et grecque, il s'adonna tout entier à son apostolat de ré-

[1] Jean Cauvin (il signa Calvinus en latin, d'où Calvin par une fausse interprétation de cette forme), naquit à Noyon en 1509, d'une famille de riche bourgeoisie. Son père, Gérard Cauvin, notaire apostolique, secrétaire de l'évêché, le destinait à l'Église. Il le fit pourvoir, tout enfant, de bénéfices ecclésiastiques. Élevé dans les collèges de l'Université de Paris, il étudie ensuite le droit canonique, apprend le droit civil à Orléans, puis à Bourges, où il rencontre l'Allemand Melchior Wolmar, professeur de grec, luthérien déclaré. Son père mort (1530), il renonce au droit et suit les cours de grec et d'hébreu du collège des lecteurs royaux. Il publie un commentaire en latin du *De Clementia* de Sénèque, œuvre qui le montre engagé dans la carrière de l'humanisme, quand soudain un discours prononcé en Sorbonne, le 1er novembre 1533, par son ami Cop, recteur de l'Université, inaugure son apostolat de réformateur religieux. Ce discours était de lui. Il joignait des lieux communs de morale à un exposé des idées théologiques propres aux évangéliques. Ce fut un scandale. La Sorbonne, émue de cette provocation, déféra le discours au Parlement, comme entaché d'hérésie. Cop s'enfuit à Bâle, Calvin en Saintonge, puis en Béarn. L'orage passé, il revint à Noyon. Mais, à la suite de l'affaire

formateur, servi par un amour passionné de l'idée et une volonté tenace. Il eut à lutter non seulement contre les catholiques, mais encore contre toutes les sectes réformées dont les idées lui semblaient pernicieuses pour la vérité évangélique. Il écrivit des pamphlets, remarquables par leur violence, contre les *Anabaptistes*, les *libertins spirituels*, les *Nicodémites*, etc.

D'un tout autre ton est son grand ouvrage dogmatique, l'*Institution de la religion chrétienne*. Il le rédigea et le publia pour répondre à ceux qui traitaient de séditieux et d'ennemis de l'ordre public les novateurs en religion. Il le dédia au roi François Ier. (*Voir n° XX.*) Le premier texte de ce traité était en latin. Calvin en donna une traduction française en 1541. Il le remania et l'enrichit en 1560. L'*Institution* ne prétend être qu'une explication des dogmes du christianisme, dans « la plus simple forme d'enseigner », c'est-à-dire sans appareil philosophique ou théologique. Calvin vise avant tout à être clair : il n'y a rien de technique, par exemple, dans l'exposé de sa doctrine de la prédestination, capitale dans son système. (*Voir n° XXI.*) Sa controverse admet les tons les plus divers : indignation, ironie, passion du dialecticien. Parfois aussi son style se détend et il y a, par exemple, de la

des placards, il dut s'éloigner de Paris. Il s'en fut à Angoulême, à Poitiers, à Orléans, à Bâle, où il publia la première édition de sa *Christianæ religionis Institutio*, à Ferrare. Enfin, comme il traversait Genève pour se rendre à Strasbourg, son ami, Guillaume Farel, qui inspirait le conseil de la ville, après avoir expulsé les théologiens catholiques, l'adjura de rester auprès de lui pour enseigner la théologie. Calvin accepta. Engagé dans la vie politique de la cité, il fut banni en 1538 par la faction des libertins, qui était aussi celle des Genevois hostiles aux étrangers. Il se réfugia à Strasbourg, où il se maria. En 1541, son parti ayant triomphé à Genève, il y revint, pour n'en plus sortir. Il gouverna Genève en dictateur, poursuivant quiconque menaçait par ses idées son autorité spirituelle. Il exila Sébastien Castellion et fit condamner au feu Michel Servet. Sous son gouvernement, Genève devenait la Rome du protestantisme. Il prêchait, il rédigeait des traités de théologie, donnait des consultations aux princes et aux églises de la Réforme. Son activité prodigieuse allait toujours croissant. Il mourut en 1564.

douceur dans ses exhortations à la patience chrétienne. (*Voir n° XXII.*) Bossuet, tout en lui reprochant les injures dont son livre serait souillé, reconnaît les mérites de son style.

La tradition médiévale dans la poésie.

La poésie française, dans le premier quart du XVe siècle, présente, parmi beaucoup de productions qui semblent du moyen âge et en continuent la tradition, quelques œuvres qui font déjà revivre les grâces des cours italiennes ou même la beauté antique. L'école qui florissait sous le règne de Louis XII était celle des *Grands Rhétoriqueurs*, ainsi nommés parce qu'ils considéraient la poésie comme une seconde rhétorique, plus compliquée et plus raffinée que celle qui était propre à la prose. Ces rimeurs jouirent auprès de leurs contemporains d'une vogue extraordinaire. Ils sont aujourd'hui oubliés, à l'exception de Gringoire[1], dont le nom a été popularisé par un roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, et Jean Marot[2] que la renommée de son fils Clément a sauvé de l'oubli.

Jean Lemaire de Belges.

Le seul qui ait eu les aptitudes d'un véritable poète est Jean Lemaire de Belges[3]. Il s'intéressait à la musique,

[1] Pierre Gringoire (1475–1538), acteur, ordonnateur de mystères et de farces, écrivit, pour soutenir et glorifier la politique de Louis XII contre le pape Jules II, l'*Entreprise de Venise* (1508), *la Chasse du cerf des cerfs* (1510–1511), *le Jeu du Prince des Sots*. A la mort du roi, il passa dans la maison du duc de Lorraine, Antoine, comme héraut d'armes.

[2] Jean Marot, né à Caen, se fixe quelque temps à Cahors, entre au service d'Anne de Bretagne en 1506 en qualité de secrétaire, accompagne Louis XII en Italie en 1507–1508. Couché sur l'état de la maison de François Ier à la mort d'Anne de Bretagne, il meurt en 1526.

[3] Jean Lemaire de Belges, né en 1473, dans le Hainaut, province de Belgique, ou comme il dit, de Belges, fut initié à la poésie par Molinet.

à la peinture, à la sculpture. Ses poèmes abondent en termes de métiers d'art. Il cite les peintres fameux de son temps. Il connaît Dante, Boccace, Pétrarque. Sa *Concorde des deux langages* (le français et le toscan) recommande l'union des deux civilisations, française et italienne, par leur littérature. Une conception de la vie, toute païenne, se décèle dans le *Temple de Vénus*. L'archiprêtre du sanctuaire, Genius, personnage emprunté au *Roman de la Rose*, invite les humains à céder aux impulsions de l'amour, souverain de la Nature. (*Voir n° XXIII.*) La même inspiration voluptueuse se retrouve dans quelques épisodes des *Illustrations de Gaule et singularités de Troie*, chronique romanesque des origines de nos rois de France, qu'une légende rattachait au Troyen Francus, fils d'Hector.

Clément Marot.

Disciple des grands Rhétoriqueurs, Clément Marot[1] a vécu, comme son père Jean ou comme Lemaire de Belges,

Attaché comme secrétaire ou comme historiographe successivement au duc de Bourbon, au comte de Ligny, à Marguerite d'Autriche, à Anne de Bretagne, il voyagea beaucoup, fit trois séjours en Italie, se lia avec des artistes comme Jean Perréal et Michel Colombe. Il mourut vers 1525. Son œuvre comprend des déplorations funèbres en vers, des épîtres, un ouvrage de polémique contre le Saint-Siège, un roman historique en prose mêlée de poèmes, les *Illustrations de Gaule et singularités de Troie.*

[1] Clément Marot naquit en 1496 à Cahors. Son père était Normand ; sa mère était originaire du Quercy et, jusqu'à dix ans, Marot ne parla que le patois maternel. Il a représenté sa première enfance comme remplie d'occupations et de passe-temps rustiques. A dix ans, il accompagne à Paris son père qui entre au service d'Anne de Bretagne. Ses études furent médiocres. Page pendant quelque temps chez le seigneur de Villeroy, il fut clerc du Palais, attaché à la Chancellerie, et, comme tel, il appartenait à la confrérie de la Basoche. Il fit également partie des *Enfants Sans-Souci* et composa pour cette société joyeuse une de ses premières ballades.

Il est agréé en 1518 comme valet de chambre par la sœur du roi, Mar-

des revenus de charges modestes dans de grandes maisons, consacrant ses loisirs à la poésie et comptant sur ses vers de circonstance pour obtenir pensions ou subsides. Mais c'est à la cour de la reine de Navarre et à celle du roi François Ier qu'il est attaché et il est le contemporain de la restauration des bonnes lettres. Par suite, sa poésie se trouve transformée un peu par l'humanisme et beaucoup par la vie de cour, qui se polissait sous l'influence de l'Italie.

De caractère indépendant, d'esprit caustique, il rêvait d'une existence oisive, égayée de plaisirs délicats. (*Voir n° XXIV.*) Au reste, il avait besoin d'affection et d'émotions tendres. Il était sincèrement religieux, comme en témoignent et sa traduction du *Psautier*, poursuivie pen-

guerite, duchesse d'Alençon. Il accompagne le duc d'Alençon en Hainaut, puis à Lyon. Emprisonné au Châtelet pour avoir mangé du lard en carême, ostensiblement, ce qui sentait l'hérésie, il est élargi, grâce à l'intervention de son ami, Léon Jamet. A la mort de son père (1526), il est couché sur l'état de la maison du roi en qualité de valet de chambre. Peu après, il est incarcéré pour avoir aidé à délivrer un homme que les archers du guet avaient appréhendé.

En 1532, il publie un recueil de vers, l'*Adolescence Clémentine.* Il se met ensuite à traduire en vers des psaumes de David. L'un d'eux est publié dans un ouvrage de Marguerite, reine de Navarre, en 1533. Or les théologiens estimaient que traduire sans leur aveu l'Écriture en langue vulgaire était faire acte d'hérétique. Aussi lorsque l'affaire des placards provoqua des mesures de répression contre les Luthériens, Marot s'enfuit à Nérac, dans les états de la reine de Navarre, et de là en Italie chez la duchesse de Ferrare, Renée, qui le prit à son service comme secrétaire. Elle était favorable aux Réformateurs, mais son mari, allié du pape et de l'empereur, était hostile aux Français. Des Ferrarais purent se saisir de Marot et le fouetter, impunément. Il s'en fut chercher asile à Venise. Ayant obtenu l'autorisation de rentrer en France, il revint, abjura la réforme en passant à Lyon et n'en continua pas moins de traduire le *Psautier* en français. Il publia ses œuvres en 1538 et, trois ans après, trente psaumes. Il s'enfuit subitement, on ne sait pour quels motifs, à Genève où Calvin l'encouragea à poursuivre la traduction du *Psautier.*

Une seconde édition, accrue de vingt psaumes non précédemment traduits, parut en 1543, dédiée aux dames de France. Le caractère de Marot s'accordait mal avec l'esprit austère des calvinistes genevois. Il ne tarda pas à quitter Genève et mourut en 1544 à Turin.

dant dix années, et ses fréquentes citations de l'Écriture sainte.

Élève de son père et des grands Rhétoriqueurs, il a commencé par les imiter. Il a écrit, comme eux, des ballades et des rondeaux. (*Voir nos XXV et XXVI.*) Mais il est en relations avec des érudits, qu'il rencontre à la cour de François Ier ; il s'exerce donc à traduire et à imiter les anciens. En outre, il est mêlé au mouvement religieux qui aboutira à la réforme française. Il lit l'Écriture sainte ; saint Paul lui apprend à méditer sur la mort. Il fera passer ces méditations dans ses *déplorations funèbres* et particulièrement dans la *Complainte de Messire Florimond Robertet.* (*Voir n° XXVII.*) Un grand amour, qui occupa son cœur pendant une dizaine d'années et ne fut pas payé de retour, lui dicte de délicates élégies. (*Voir n° XXVIII.*) Mais la véritable originalité de son esprit se manifeste dans ses épigrammes et dans ses épîtres. Sa malice, son humeur frondeuse, sa raillerie, brillent dans les épigrammes. Quelques-unes sont rendues éloquentes par l'indignation : tels les vers qui dépeignent la courageuse attitude du financier Samblançay, injustement condamné et conduit au supplice par le lieutenant criminel Maillart. (*Voir n° XXIX.*)

La grâce est le trait le plus frappant de ses épîtres familières, qui, presque toutes, sont des requêtes adressées à des protecteurs. Marot a l'art de glisser sa supplique, brève et plaisante, entre des récits vifs et pittoresques (*voir n° XXX*) ou des propos amusants (*voir n° XXXI*). Cet élégant badinage, cette bonne grâce, cette aisance sauvèrent l'œuvre de Marot du mépris dans lequel notre âge classique tint injustement la poésie de la Renaissance. Il fut créé alors un style artificiel, fait de tours et de termes archaïques, de traits naïfs ou malicieux, qui fut de règle dans l'épigramme et porta le nom de *style marotique.*

Transformation de l'idéal poétique chez les successeurs de Marot.

Marot n'avait rien d'un chef d'école. Par suite, ses émules et les plus fervents de ses admirateurs gardèrent toute leur liberté d'inspiration. Chacun suivit son propre génie et sa voie préférée. Les uns, sous l'influence des réformateurs, cultivaient la poésie religieuse : telle la reine de Navarre qui, dans le *Miroir de l'âme pécheresse* et dans ses comédies morales et religieuses, a dépeint les extases mystiques et les ravissements de l'amour divin. (*Voir n° XXXII.*)

Un autre, Mellin de Saint-Gelais, aumônier du roi et poète de cour, rimait de gracieuses chansons ou des épigrammes et introduisait d'Italie en France le sonnet. (*Voir n°s XXXIII et XXXIV.*)

D'Italie encore, le Platonisme et le Pétrarquisme se répandaient dans notre poésie. La publication d'un traité italien de civilité, *le Courtisan*, de Baldassare Castiglione, ayant provoqué une polémique sur la métaphysique amoureuse de Platon, un familier de la reine de Navarre, Antoine Héroet, donna dans son poème de la *Parfaite amye* une application de cette métaphysique aux problèmes de la vie sentimentale. (*Voir n° XXXV*). Le Lyonnais Maurice Scève, qui avait cru découvrir dans l'église des Cordeliers d'Avignon le tombeau authentique de Laure de Noves, mit Pétrarque à la mode. Un reflet de cet esprit mi-platonicien, mi-pétrarquiste, a passé dans les sonnets d'une de ses amies, Loyse Labé, qui a chanté avec sincérité la joie d'aimer. (*Voir n° XXXVI.*)

Parmi cette libre variété de productions, la conception de la poésie se transformait insensiblement, sous l'influence des humanistes. Les préceptes et l'esprit de la poésie gréco-latine devenaient familiers aux Français lettrés.

Deux jeunes gens, Ronsard et Joachim du Bellay, qui s'adonnaient ensemble, dans la retraite du collège parisien de Coqueret, à l'étude de la poésie ancienne, proclamèrent dans la *Deffence et illustration de la langue françoise* (1549) la nécessité d'abandonner les genres désuets de notre poésie nationale pour instaurer à leur place une poésie complètement imitée des anciens, ayant une langue et un style aussi distincts que possible de notre prose vulgaire, par les vocables, les tours et les figures. A cette condition, la poésie française pouvait briller du même lustre que la poésie antique. Une brigade de poètes se leva pour conquérir cette gloire dont s'auréolaient les lettres grecques et latines : elle allait reconnaître pour chef Ronsard.

Ronsard.

Dès la publication de ses premières œuvres, Ronsard[1] fut, en effet, considéré comme le « prince des poètes français », comme un maître et un guide. Il devait cette autorité à ses dons naturels, à son labeur incessant, à son culte ardent des Muses et à son amour passionné de la gloire.

[1] Pierre de Ronsard naquit le 11 septembre 1524, au château de la Possonnière, paroisse de Couture, dans le val du Loir, en Vendômois, d'une vieille famille d'origine française et non roumaine, comme il le croyait. Ses aïeux étaient depuis trois siècles sergents fieffés, c'est-à-dire gardes forestiers et gardes-chasse, de la forêt de Gastine, qui appartenait au comte de Vendôme. Son père, Louis de Ronsard, qui avait brillamment guerroyé en Italie sous Louis XII et François Ier, était attaché à la maison du roi. C'était un lettré. Pierre, à douze ans, fut page à la cour de France, puis à la cour d'Écosse. Au retour d'un séjour en Alsace, où il avait accompagné l'ambassadeur Lazare de Baïf, il devint à demi-sourd et dut renoncer à la carrière des armes. Il se consacra dès lors à l'étude des lettres, apprit le grec sous la direction de Dorat, dans la maison de Lazare de Baïf, puis au collège de Coqueret, en compagnie d'Antoine de Baïf, fils de l'ambassadeur, et de Joachim du Bellay, son propre cousin, avec qui il s'était lié, dans une hôtellerie, en revenant d'un voyage à Poitiers.

En 1550, il publie son premier volume de vers, les *Odes;* en 1552 les

(*Voir n° LI.*) Il était né avec une imagination et une sensibilité très vives. Tout jeune, il avait senti s'éveiller en lui le goût des émotions poétiques. (*Voir n° XXXVII.*) Parmi ses camarades de l'écurie du roi, un Italien lui avait révélé les beautés d'Horace et de Virgile. Puis, la surdité l'ayant contraint de renoncer aux ambitions militaires ou diplomatiques, il s'était adonné entièrement à la poésie. Un humaniste, Jacques Peletier du Mans, l'engagea à rivaliser avec les anciens, non dans leur langue, mais en français. Il eut la bonne fortune d'avoir pour maître, dans ses études latines et grecques, un philologue, Jean Dorat, qui était, lui aussi, épris de poésie. Ses premières odes étaient imitées de Pindare. Au vieux poète thébain il empruntait ses images les plus hardies, ses sentences, la technique de ses poèmes. D'autres odes, d'un ton moins élevé, s'inspiraient d'Horace.

Naturellement, l'amour tenait une place dans l'œuvre du poète adolescent. Il consacra même tout un recueil de sonnets à célébrer Cassandre Salviati, fille d'un banquier florentin, qu'il avait rencontrée à Blois. (*Voir n° XXXVIII.*) Il y avait beaucoup d'imagination et de réminiscences de Pétrarque dans ce roman. Un sentiment plus sincère, moins guindé, lui a inspiré le recueil des amours de Marie.

Amours, en 1554 le *Bocage*, en 1555 les *Hymnes*, en 1560 une édition collective de ces poèmes. Considéré comme le premier des poètes français, il est nommé aumônier du roi. Au début des guerres de religion, il prend la défense de la cause catholique dans ses *Discours*. Il est mêlé à la vie de la cour, pendant le règne de Charles IX, qui l'honore de son amitié. Il publie en 1572 les quatre premiers chants d'une épopée, *la Franciade*. A la mort de Charles IX, il s'éloigne de la cour pour aller vivre dans ses prieurés de Croix-Val, de Montoire, en Vendômois, et de Saint-Cosme-lès-Tours. Il en était prieur commendataire, c'est-à-dire protecteur et curateur temporel. Il était également chanoine du Mans et chanoine de Saint-Martin de Tours. Il n'était pas prêtre, quoi qu'en aient dit ses ennemis, mais, ayant reçu les ordres mineurs et ayant été tonsuré, il avait pu recevoir des bénéfices ecclésiastiques. Il partageait son temps entre les occupations rustiques et la poésie. Lorsqu'il se rendait à Paris, il résidait au collège de Boncourt dont son ami Galland était principal. Il mourut à Saint-Cosme, le 27 décembre 1585.

(*Voir n° XXXIX.*) Les stances qu'il composa à l'occasion de la mort de Marie sont un de ses poèmes les plus touchants.

Revenu de l'enthousiasme pindarique et des langueurs du pétrarquisme, il chanta des émotions plus simples : le plaisir d'un repas en plein air (*voir n° XL*), la fuite rapide de la jeunesse (*voir n°s XLI et XLII*), la beauté des roses (*voir n° XLIII*), un plant d'aubépine (*voir n° XLIV*), la joie d'avoir aimé (*voir n° XLV*), le coin de terre qui l'avait vu naître (*voir n° XLVI*).

Les guerres de religion, qui commencèrent en 1562, renouvelèrent son inspiration. Il prit parti pour les catholiques, adressa à la reine Catherine de Médicis des *Discours sur les misères du temps*, au peuple de France une *Remontrance ;* à ses adversaires, les ministres et prédicants huguenots, une apologie de sa conduite, à tous des adjurations à la concorde. Il y a dans ses discours de la verve satirique et une émotion patriotique devant les misères et la ruine qui menacent le royaume. (*Voir n° XLVII.*)

Mêlé à la vie de cour, Ronsard composait des vers de circonstance pour les fêtes et « entrées royales ». A la demande des rois Henri II et Charles IX, il entreprit un poème épique, *la Franciade*, sur les origines de la monarchie française, œuvre artificielle, érudite, interrompue d'ailleurs après le quatrième chant.

Aux alentours de sa quarantième année, c'est de poèmes d'amour que s'accroît surtout son œuvre. Il s'éprend d'une fille d'honneur de la reine-mère, Hélène de Surgères. Il vante sa vertu, son humeur pensive et mélancolique, son goût pour la vie solitaire, sa grâce juvénile ; il l'invite à abandonner son attitude altière pour jouir des plaisirs de la vie. (*Voir n° XLVIII.*)

A cette époque de sa vie, il passait la plus grande partie de l'année en Vendômois et en Touraine, occupé à des passe-temps rustiques. Il vit tomber sous la hache du bûcheron la forêt de Gastine, où il avait erré si souvent

dans son enfance. (*Voir n° XLIX.*) Il souffrait de la goutte et, sentant sa fin approcher, il consacra ses derniers vers (*voir n° L*) à dire ses douleurs, ses angoisses, ses consolations, les pensées chrétiennes alternant dans ses méditations avec des sentences de poètes grecs.

Joachim du Bellay.

Ronsard a parlé à plusieurs reprises de la *brigade* de poètes qui se rangeaient sous ses enseignes et, une fois, de la *Pléiade* qui brillait alors au ciel poétique de la France. La plus belle étoile de la constellation était Joachim du Bellay [1]. Il était de tempérament débile et souffrait d'une demi-surdité. Son enfance fut triste. Il eut toute sa vie des embarras d'argent. Sa poésie est faite de mélancolie et aussi de malice spirituelle. Il débuta par un mince recueil de sonnets, l'*Olive*, où il chante un amour idéaliste (*voir n° LIII*) avec force réminiscences de Pétrarque et d'autres Italiens. L'art y est très raffiné. Du Bellay est le premier qui se soit avisé de terminer le sonnet sur un trait, sur une antithèse spirituelle, sur une pensée ou sur l'évocation d'un large tableau.

Ayant l'occasion de séjourner à Rome, comme secrétaire et intendant de son cousin, le cardinal Jean du Bellay, il composa un second recueil de sonnets, les

[1] Né en 1522, au château de la Turmelière, près du village de Liré, en Anjou, Joachim du Bellay appartenait à une vieille famille, dont la branche cadette, les du Bellay-Langey, avait produit quatre grands personnages sous le règne de François Ier. Orphelin de bonne heure, ses premières études sont négligées. Il étudie le droit à Poitiers, puis les lettres à Paris au collège Coqueret. Immédiatement après avoir publié la *Deffense et illustration de la langue française*, il donne au public l'*Olive* et les *Vers lyriques*, des traductions et imitations. Il accompagne son cousin, le cardinal Jean du Bellay, à Rome et y reste quatre ans. A son retour, il publie les *Antiquités de Rome*, les *Regrets*, des vers latins (*Poemata*), les *Divers jeux rustiques*, et meurt en 1560.

Antiquités de Rome, hymne à la gloire de la Rome antique et déploration de sa ruine. (*Voir n° IV.*) Bientôt à l'enthousiasme et aux espérances qu'avait provoqués ce séjour à Rome succédèrent les désillusions et le désenchantement. Le poète ne pouvait entreprendre de grande œuvre, étant tout embesogné à ses fonctions d'intendant ; il devait renoncer à la gloire ; il enviait le sort de Ronsard, songeait avec mélancolie au pays natal. Il mit en sonnets le journal de ses *Regrets*, mêlant à l'élégie la satire. Sa verve caustique est drue et folâtre. Il semble s'abandonner à son humeur familière ; mais il y a beaucoup d'art sous cette apparente négligence. (*Voir n° LIV.*) Rentré en France, il composa les *Jeux rustiques*, poèmes courts, qui expriment dans une langue savoureuse les humbles joies de la vie champêtre. (*Voir n° LV.*) Il mourut sans avoir donné toute sa mesure.

Jean-Antoine de Baïf.

Le plus docte de tous les savants poètes de la Pléiade est peut-être Jean-Antoine de Baïf[1], camarade de collège de Ronsard. Étudiant à Poitiers, il y composa des recueils de sonnets pétrarquistes. Il avait l'esprit inventif : il tenta de renouveler notre poésie par des vers mesurés à l'antique, il créa une *Académie de poésie et de musique*, il publia des vers latins, puis exploita la veine populaire. Sa dernière œuvre, les *Mimes*, est un trésor de proverbes et d'apolo-

[1] Né à Venise, en 1532, d'une Vénitienne inconnue et de Lazare de Baïf, ambassadeur, érudit, auteur de quelques traités en latin sur la vie antique, il est formé aux lettres par Dorat. Il achève ses études à Poitiers où il fait son droit, publie des vers d'amour, puis des vers de poète courtisan, des comédies, invente les vers mesurés, fonde l'*Académie de poésie et de musique*, compose et publie des vers latins. Il revient ensuite à la poésie populaire avec les *Mimes, enseignements et proverbes*. Il meurt en 1589.

gues mis en vers. Il écrivit même des mimes satiriques contre les Huguenots. Ses meilleures compositions sont peut-être celles dont le ton et le style se rapprochent de la poésie populaire. (*Voir n° LVI.*)

Remy Belleau.

Un autre compagnon d'études de Ronsard est Remy Belleau, esprit sérieux, trop sobre pour bien rendre en français l'esprit du bachique Anacréon, qu'il voulut traduire. Sa vie s'écoula dans la maison des princes de Lorraine. De temps à autre, il publiait une œuvre poétique. Son chef-d'œuvre, la *Bergerie*, est la relation de deux journées passées à la campagne chez la duchesse douairière de Guise. Belleau avait quelque penchant à la mignardise. Il a su pourtant traiter avec vigueur, dans une langue riche en termes rustiques, les grands thèmes classiques de la description des saisons et des mois. Son récit en prose contient de curieuses peintures de paysages, de scènes rustiques (*voir n° LVII*), d'édifices. C'est sur l'appui d'une terrasse riche de cent chiffres, devises et entrelacs qu'il grave l'exquis poème d'*Avril*. (*Voir n° LVIII.*)

Étienne Jodelle.

La notoriété d'Étienne Jodelle[1] est due aux représentations de la *Cléopâtre captive*, la première en date de nos

[1] Étienne Jodelle, sieur de Lymodin, né à Paris en 1532, fut élève de l'humaniste Muret au collège de Boncourt. Après la *Cléopâtre*, il composa une *Didon*. En 1558, après la prise de Calais, il fut chargé d'organiser à l'hôtel de ville une réception du roi. Sous Charles IX, il était considéré comme un poète officiel de la Cour. Il improvisait facilement, et dédaignait de publier ses œuvres. Il mourut en 1578.

tragédies françaises. Elle fut jouée une première fois en 1552, à Paris, dans l'hôtel des archevêques de Reims, en présence du roi Henri II et de la cour, puis, une seconde fois, dans un collège, devant des écoliers, les acteurs étant des gens de lettres. La Pléiade fit grand bruit de cette restauration de la tragédie antique.

La structure de *Cléopâtre* est celle de la tragédie antique. Elle est divisée en cinq actes, les entr'actes étant remplis par les chants du chœur. L'action se passe en un même endroit et en un seul jour. La fameuse règle des trois unités, dont la critique érudite allait bientôt parler, y est donc respectée. Le sujet, c'est le suicide de Cléopâtre, qui préfère la mort à la honte de figurer dans le triomphe d'Octave. Les lamentations du chœur, les adieux de Cléopâtre au tombeau d'Antoine et à la vie, bref, le lyrisme, constituent l'élément essentiel de la pièce. (*Voir n° LIX.*) Ce type de tragédie lyrique, renouvelé de la tragédie antique, est celui de notre théâtre de la Renaissance.

Philippe Desportes.

La seconde génération, ou comme on disait alors, la seconde *bande* des disciples de Ronsard arrive à la notoriété après 1570. Le plus fameux d'entre eux fut Philippe Desportes (1546–1606). Introduit à la cour sous le règne de Charles IX, il plut par des qualités personnelles et par son empressement à produire des poèmes de circonstance. Il s'était mis à l'école de l'Italie et ses *Premières Œuvres* (1573) se firent remarquer par la recherche de la subtilité, de l'hyperbole, des antithèses et des pointes. En même temps, il s'appliquait à éviter le style hautain et l'abus de l'érudition. Ses chansons sont vives et harmonieuses. (*Voir n° LX.*) Il mit les *Psaumes* de David en vers français (1592 et 1595) avec un grand succès.

Jean Bertaut.

Le meilleur de ses imitateurs, Jean Bertaut (1552–1611), s'adonna également à la paraphrase des *Psaumes* et composa quelques poésies religieuses. (*Voir n° LXI.*)

Guillaume Salluste du Bartas.

Cette poésie lyrique d'inspiration religieuse pâlit à côté du grand poème biblique de Salluste du Bartas, les *Semaines.* (*Première semaine* 1578, *Seconde semaine* 1584.) C'est une œuvre didactique qui décrit le spectacle des sept jours de la création. (*Voir n° LXII.*) Le succès en fut prodigieux : vingt éditions de la première semaine se succédèrent en quatre ans ; elle fut traduite en latin, anglais, allemand, etc. De cette réputation, il ne demeure rien. Il y avait certes de la grandeur dans le dessein de du Bartas. Mais il a, dans son style, outré les procédés de l'école de Ronsard, alliant la trivialité des locutions provinciales à l'emphase des termes savants, et surtout abusant des épithètes composées à la mode grecque.

Mathurin Régnier.

Les théories de Ronsard trouvèrent un dernier défenseur dans Mathurin Régnier[1], au seuil du XVIIe siècle,

[1] Mathurin Régnier naquit à Chartres en 1573. Sa mère était la sœur du poète Desportes. Celui-ci le fit entrer dans la maison du cardinal de Joyeuse, protecteur des affaires de France à Rome (1593). Régnier passa sa jeunesse en Italie. Il y rencontra le comte de Béthune, frère de Sully, ambassadeur de Henri IV auprès du Saint-Siège, qui lui témoigna de l'affection. Recommandé par lui au marquis de Cœuvres, gendre de Béthune, il obtint à la mort de Desportes une part des bénéfices ecclésiastiques de ce prélat. Il fut même chanoine de Chartres. La publication de ses *Satires* (1608) le mit au premier rang des poètes du temps. Il mourut en 1613 des suites de ses débauches.

au moment même ou Malherbe condamnait dans l'école de 1550 la fantaisie de l'imagination, la luxuriance du vocabulaire, la licence de la versification. Au travail de la lime et aux « regrattages » de grammairien prônés par Malherbe, il opposait la libre et puissante inspiration de Ronsard. Il cultiva la satire, prit pour modèle Horace, mêlant à ses causeries sur des sujets de morale ou de littérature des tableaux de mœurs. Il a décrit avec bonheur les gens qu'il coudoyait au cabaret, dans les rues, dans la galerie du Palais de Justice, rendez-vous de la jeunesse élégante. Ce sont des poètes besogneux, des pédants crasseux (*voir n° LXIII*), de jeunes « muguets ». Son style est souvent embarrassé et obscur, mais ses portraits, vigoureusement brossés, sont riches de vérité humaine, autant que de traits d'actualité.

L'humanisme en langue vulgaire.

La publication de la *Deffence et illustration de la langue françoise*, le succès des œuvres poétiques de Ronsard et de son école eurent raison des scrupules qui empêchaient jusque-là nos savants d'user dans leurs écrits de « l'idiome vulgaire ». Des ouvrages de grammaire et d'érudition paraissent alors en français. Dans ces victoires et conquêtes de la langue nationale, une gloire particulière revient aux traducteurs qui furent les premiers à explorer et reconnaître les ressources de notre langue. Ils ne les trouvèrent pas inférieures à celles des langues anciennes.

Jacques Amyot.

Le plus fameux d'entre eux est Amyot[1]. C'est à la prière de François Ier, à qui il fit lire la traduction de quelques-

[1] Jacques Amyot, né à Melun en 1513 de parents pauvres, professeur à Bourges jusqu'en 1543, précepteur des enfants de Guillaume Bochetel,

unes des Vies de Plutarque, qu'il entreprit de mettre en français toute l'œuvre de cet écrivain. Il était bien préparé pour cette tâche, étant capable de lire le grec dans les manuscrits, soucieux de connaître le texte le meilleur et de le traduire avec exactitude. On a raillé sa méthode de traduction des termes techniques grecs par des équivalents français : c'était la seule manière de rendre l'antiquité intelligible aux contemporains, qui ignoraient ce qu'avait été les *centurions*, mais connaissaient les *centeniers* (*voir n° LXIV*), et qui n'eussent pas compris le mot *imperator*, si Amyot ne l'avait pas traduit par *souverain capitaine*. (*Voir ibidem.*) Cette traduction eut un grand succès : c'est le Plutarque d'Amyot qui rendit populaires dans notre âge classique les héros de l'antiquité.

Étienne Pasquier.

La langue vulgaire était si bien devenue la langue de l'humanisme qu'un savant comme Étienne Pasquier[1] rédigeait en français un ouvrage d'érudition destiné au public instruit, les *Recherches de la France*. Il y a consacré pendant près de cinquante ans les loisirs de sa vie d'avocat. Il s'intéressait aux usages, aux institutions, aux œu-

secrétaire du roi, qui était lui-même helléniste, il fait plusieurs séjours à Rome, est choisi comme précepteur des deux fils de Henri II, le duc d'Orléans et le duc d'Angoulême, qui deviendront les rois Charles IX et Henri III. Il est nommé grand aumônier de France en 1560, puis évêque d'Auxerre en 1570. Il meurt en 1593. Il avait traduit et publié le roman d'Héliodore, *Théagène et Chariclée* (1547) ; sept livres de Diodore de Sicile (1554) ; la pastorale de Longus, *Daphnis et Chloé* et les *Vies parallèles* de Plutarque (1559) ; enfin les *Œuvres morales* du même écrivain (1572).

[1] Etienne Pasquier, né à Paris en 1529, étudie en droit à Toulouse sous Cujas, à Pavie sous Alciat, est avocat en 1549, se distingue par un plaidoyer pour l'Université de Paris contre les Jésuites en 1564. Il devient avocat général à la cour des comptes en 1585, meurt à Paris en 1615. Œuvres : le *Monophile*, dialogue sur l'amour (1554) ; *Recherches de la France* (1560–1615) ; *Lettres* (1586).

vres littéraires de l'ancienne France. Mêlé aux poètes de l'école de Ronsard, il a cultivé lui aussi la poésie. Il a laissé de ce mouvement poétique de 1550, un tableau riche en détails précis, qu'il égaie d'une pointe d'humour, lorsqu'il évoque les enthousiasmes et les espérances de cette ardente jeunesse. (*Voir n° LXV.*)

Guillaume du Vair.

Sous l'influence de l'humanisme, la pureté du style et le souci de la cadence harmonieuse étaient devenues qualités communes dans les discours en français, plaidoyers ou harangues de gens de robe et dans les sermons des prédicateurs. Le magistrat le plus éloquent à la fin du siècle fut Guillaume du Vair : conseiller au Parlement de Paris, puis maître des requêtes de Henri IV, premier président au Parlement de Provence, il mourut garde des sceaux. C'était un homme d'un grand caractère, nourri de la pensée chrétienne et de la philosophie stoïcienne. Durant les troubles de la Ligue, il se fit courageusement le défenseur de la royauté. Son discours pour le maintien de la loi salique (*voir n° LXVI*) fit annuler d'avance par le Parlement l'élection éventuelle de l'infante d'Espagne au trône de France, après la mort de Henri III.

Saint François de Sales.

La prédication religieuse, qui fut toute militante et souvent d'une violence grossière pendant les guerres de religion, subit à son tour l'influence de l'humanisme. François de Sales, élève des universités de Paris et de Padoue, étant entré dans les ordres au moment où il allait être pourvu d'une charge de conseiller au Parlement de Savoie, se distingua bien vite comme prédicateur et direc-

teur de consciences. Il écrivit pour une dame des lettres de direction qu'il réunit et publia sous le titre d'*Introduction à la Vie dévote*. (*Voir n° LXVII.*) Le mérite nouveau et original de cet ouvrage de spiritualité était de donner à la théologie morale une forme simple, agréable, séduisante même, François de Sales cherchant à mettre dans son exposé cette bonne grâce qu'il a définie « l'âme de la beauté des choses vivantes ».

Montaigne.

Les dons du moraliste, l'observation des mœurs, l'analyse du cœur humain, le goût de la philosophie morale sont représentés dans la littérature de la Renaissance par Montaigne (1533–1592). Descendant de commerçants portugais, les Eyquem, qui s'étaient enrichis à Bordeaux dans le négoce des poissons salés, des vins et du pastel, et s'étaient élevés à la noblesse de robe, il avait été instruit selon une méthode originale dont son père avait rapporté l'idée de ses voyages en Italie. On l'avait confié à un médecin allemand qui ignorait complètement le français et ne lui parlait que latin. A six ans, Montaigne avait donc appris le latin « sans livre et sans larmes ». Le principe qui dominait cette éducation était d'élever l'enfant sans rigueur ni contrainte : pour ne pas l'arracher brusquement au sommeil, on l'éveillait au son de quelque instrument de musique. Mis au collège de Guienne à Bordeaux, il avait achevé son cours d'études à treize ans. Il fit son droit, fut pourvu d'une charge de magistrat à vingt et un ans, se maria avec la fille d'un conseiller, vaqua distraitement à ses fonctions, puis, en 1568, à la mort de son père, donna sa démission et se retira dans son château de Montaigne.

Il y menait une vie de gentilhomme. Il porta les armes pendant les guerres civiles. Mais il consacrait le meilleur

de son temps à l'étude, aux livres, à la méditation, enfermé au troisième étage d'une tour, dans sa bibliothèque. En 1580, il remit à un imprimeur le manuscrit de ses *Essais* et s'en fut prendre les eaux de Plombières et de Lucques. Il a laissé une relation de son voyage. (*Voir n° V.*) Élu maire de Bordeaux, il reprit la route de France et vint exercer les devoirs de sa charge. Il s'en acquitta avec intelligence et décision. A la fin de sa seconde magistrature, la peste ayant éclaté dans la ville, il quitta le pays, à la recherche d'une retraite pour sa famille. Il eut encore à souffrir de la guerre civile. Il revint enfin à Montaigne, se remit à écrire et publia en 1588 un troisième livre d'*Essais*. Il préparait une nouvelle édition de ses œuvres lorsqu'il mourut en 1592.

Il a laissé de lui-même plusieurs portraits fort détaillés et sincères. (*Voir n° LXVIII.*) Il n'avait ni grâce ni aisance, au reste très endurant à la peine, bien qu'il eût été élevé mollement. Il répugnait à tout travail ennuyeux, manquait de mémoire, méprisait l'érudition, avait l'esprit lent et irrésolu, mais était d'un jugement excellent. Il l'a appliqué à se connaître lui-même, à découvrir ses humeurs, à voir clair dans ses opinions et préjugés. La lecture des livres anciens, particulièrement de Plutarque et de Sénèque, a exercé son jugement. Ses goûts, ses tendances, l'effort ordinaire de sa pensée étaient tournés vers un même objet, l'étude de l'homme.

Le dessein de Montaigne dans les *Essais* est de se peindre : idée neuve et originale, comme le titre même d'*Essais*, exercice des facultés et forces intellectuelles. A vrai dire, les premières en date de ces compositions ne sont que des compilations d'exemples ou de sentences autour de quelques lieux communs. Mais, bientôt, Montaigne confie à son livre des idées plus personnelles, d'abord sa profonde admiration pour les Stoïciens, puis sa vive curiosité pour la diversité des jugements humains, qui le conduit au septicisme. A quelles conclusions pratiques aboutis-

sait ce doute universel ? Obligé de prendre parti dans la vie publique, Montaigne suivait l'usage général ; il était conservateur en religion et en politique. (*Voir nos LXIX et LXX.*) Il condamnait les réformes générales, comme trop ambitieuses et trop menaçantes pour l'équilibre, toujours précaire, de la vie sociale. Mais il demandait que l'on redressât certains abus, par exemple, dans l'exercice de la justice, que l'on supprimât le supplice par le brodequin, le feu ou l'eau, la torture, la question préalable. Il a élevé d'éloquentes protestations contre les procès de sorcellerie et contre les cruautés exercées par les conquérants européens sur les indigènes du Nouveau-Monde.

Dans sa vie privée, il cherche un juste milieu entre le stoïcisme, qui imposait à l'homme des tâches surhumaines, et le scepticisme absolu, qui aboutit au nihilisme. Connais-toi toi-même, voilà le précepte fondamental de sa méthode ; et son précepteur en philosophie, c'est Socrate. (*Voir n° LXXI.*) La sagesse n'est pas de bafouer la nature, mais de jouir de tous les biens qu'elle nous offre, d'associer son âme aux voluptés des sens et d'amplifier ainsi son bonheur. (*Voir n° LXXII.*) Ainsi, du septicisme Montaigne glisse vers un épicurisme qui comporte de la modération et de la discrétion dans l'usage des plaisirs.

La peinture du moi a engagé Montaigne aux confidences personnelles. Il nous a dit longuement ses impressions, ses jugements, ses idées sur les questions les plus diverses. Il était gentilhomme, et la culture intellectuelle de l'homme du monde l'a toujours vivement intéressé. Il a consacré un essai au pédantisme, se demandant pourquoi le magister, le professeur, le *pedante* est méprisé des gentilshommes instruits qui vantent la science et la philosophie. (*Voir n° LXXIV.*) Il a exposé dans l'essai sur l'*Institution des enfants* comment on peut former « l'habile et honnête homme » par la visite des pays étrangers, le commerce du monde, la pratique des grandes âmes du passé. (*Voir n° LXXIV.*) Il se plaisait dans la société des gentilshommes

et des femmes d'esprit : il a esquissé les règles de l'art de converser. (*Voir n° LXXV.*)

Le succès de son livre fut immédiat et considérable. Il fut traduit en anglais par Florio, et c'est à cette traduction que Shakespeare emprunta quelques traits de mœurs. Le genre de l'*essay* procède de Montaigne.

La littérature des guerres de religion.

Les guerres de religion qui, pendant trente années, de 1562 à 1593, furent les grands événements de notre histoire nationale, exercèrent sur les lettres des influences diverses. L'indignation et la colère furent telles chez certains écrivains qu'ils en vinrent dans leurs œuvres, particulièrement dans les pamphlets, à négliger art et style. Seule, parmi toutes ces productions, la *Satyre Ménippée* a une valeur littéraire. Elle fut écrite par un groupe d'humanistes parisiens, du parti des modérés, ou *politiques*. Elle parut en 1594, après le triomphe de Henri IV sur la Ligue. Elle est essentiellement une parodie des états généraux réunis à Paris par les chefs de la Ligue, en 1593. Le procédé comique le plus ordinaire consiste à faire exposer par les orateurs les motifs de leur conduite, que la prudence la plus élémentaire les obligeait ordinairement à tenir secrets. (*Voir n° LXXVI.*)

Monluc.

Quelques-uns des capitaines mêlés aux troubles civils ont laissé des Mémoires. Le plus fameux d'entre eux est Monluc (1502-1577), qui commanda des armées catholiques dans les trois premières guerres civiles. Accusé d'avoir, comme gouverneur de Guyenne, dépouillé, à son profit, quelques protestants, il rédigea un mémoire au roi

pour faire valoir les services qu'il avait rendus en guerre à la monarchie. Ce plaidoyer le mit en goût de raconter les aventures de sa vie pour le public. Il choisit pour modèle Jules César, intitula ses Mémoires *Commentaires* et s'appliqua à les orner de harangues, de considérations, de leçons aux gens de guerre. (*Voir n° LXXVII.*) Son art resté fruste et gauche, sa phrase primesautière trahissent le tempérament vif et résolu du cadet de Gascogne.

Agrippa d'Aubigné.

Nulle œuvre ne reflète les passions qui entretinrent la guerre civile plus vivement que les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné[1].

Le patriotisme, autant que la foi religieuse, a pressé ce guerrier-poète d' « avorter ses chants au milieu des armées ». Les malheurs de la France, déchirée par les guerres civiles, inspirent à d'Aubigné une immense pitié. (*Voir n° LXXVIII.*) C'est le sentiment qui animait les *Discours* de Ronsard. Mais ici, c'est un huguenot qui écrit et, par conséquent, ce sont les catholiques qui sont rendus responsables des souffrances de la patrie.

Cinq chants étalent d'abord largement des tableaux de cruautés et d'ignominie. D'Aubigné y prend pour modèles

[1] Théodore-Agrippa d'Aubigné, né à Pons en Saintonge, en 1552, fut élevé dans les sentiments les plus ardents du calvinisme militant. Son père lui faisait jurer, à huit ans, de venger les chefs huguenots suppliciés à Amboise. Il fit ses études à Paris et à Genève. Dès sa cinquième année, il apprit le latin, le grec, l'hébreu. A quinze ans, il prend part à la seconde guerre civile avec une bravoure remarquable. Ecuyer du roi Henri de Navarre, il le suit et l'assiste partout. Lorsque son maître, devenu roi de France, abjure le calvinisme, il se retire dans son château de Maillezais, en Bas-Poitou. A la mort de Henri IV, il manifeste son opposition à la politique de Marie de Médicis, qui visait à désarmer le parti huguenot. En 1620, il s'exile à Genève, se fait bâtir à quelques lieues de la ville le château du Crest, où il meurt en 1630. Il avait publié en 1616 les *Tragiques*, poème ; de 1616 à 1620, trois tomes de son *Histoire universelle* ; en 1617, un pamphlet, les *Aventures du baron de Fœneste.*

les prophètes d'Israël. Avec la crudité d'expression d'un Ézéchiel, il flétrit les vices de la cour des Valois, l'ambition de Catherine de Médicis, l'esprit de domination du pape. Cette satire, d'une virulence jusque-là inconnue dans notre poésie, est coupée de fragments de caractère didactique ou encore de prières toutes pénétrées d'inspiration biblique. (*Voir n° LXXIX.*)

Le sixième chant, *Vengeances*, rappelle aux persécuteurs les châtiments que Dieu a infligés aux impies, aux scélérats, aux ennemis de son nom. Enfin le dernier chant, *Jugement*, montre, dans une fresque grandiose, les élus et les réprouvés au jour du jugement dernier. (*Voir n° LXXX.*) Satires, effusions religieuses, exposés didactiques, visions apocalyptiques se mêlent dans ces *Tragiques* selon que d'Aubigné puise son inspiration dans sa pitié pour la patrie déchirée, dans sa haine des tyrans responsables de ces misères, dans son admiration pour les martyrs protestants, dans sa confiance en Dieu. Une vaste érudition, une spontanéité indisciplinée, une fougue tumultueuse caractérisent cette œuvre du dernier représentant de la poésie de notre Renaissance.

Note sur l'orthographe des textes. — On ne s'est pas astreint à reproduire exactement l'orthographe des éditions du XVIe siècle, d'abord parce que cette orthographe est le plus souvent l'usage de tel ou tel atelier typographique et non celui des auteurs ; en second lieu, parce qu'il n'y a rien de plus incohérent que cet usage ; dans une même édition de Joachim du Bellay, par exemple, les mêmes mots ne sont pas écrits de la même façon. Il n'était d'aucun intérêt de reproduire toutes ces bizarreries et contradictions. On a donc unifié les formes d'un même écrivain et adopté, en règle générale, celles qui étaient les plus usuelles à la fin du XVIe siècle. Toutefois, on n'a pas

modifié les graphies qui correspondent certainement à des différences entre notre prononciation et celle du temps.

L'accentuation et la ponctuation modernes ont été substituées à une ponctuation et à une accentuation qui restaient encore indécises.

Le glossaire placé à la fin du volume comprend les mots qui ont disparu de la langue courante et ceux dont le sens a changé depuis le XVIe siècle.

I

LA RENAISSANCE DES LETTRES. — SES CAUSES ET SES CARACTÈRES. — LA DÉCOUVERTE DE LA CIVILISATION ITALIENNE. — L'ENTHOUSIASME POUR L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE.

I. — Commynes à Venise.

Au dit lieu de la Chafausine, vinrent au devant de moy vingt et cinq gentils hommes bien et richement habillés et de beaux draps de soie et écarlate et là me dirent que fusse le bien venu ; et me conduisirent jusque près la ville en une église de Saint André, où derechef trouvay autant d'autres gentils hommes et avecques eux les ambassadeurs du duc de Milan et de Ferrare. Et là aussi me firent une autre harangue et puis me mirent en autres bàteaux, qu'ils appellent plats et sont beaucoup plus grands que les autres ; et y en avoit deux couverts de satin cramoisi et le bas tapissé, et lieu pour se seoir quarante personnes en chacun. Me firent seoir au milieu de ces deux ambassadeurs (qui est l'honneur d'Italie que d'être au milieu) et me menèrent au long de la grant rue qu'ils appellent le Canal Grant ; et est bien large (les gallées y passent au travers et y ay vu navires de quatre cens tonneaux et plus, près des maisons) et est la plus belle rue que je croy que soit en tout le monde et la mieux maisonnée et va le long de la ville.

Les maisons sont fort grandes et hautes et de bonne pierre ; les anciennes, toutes peintes ; les autres, faites puis cent ans, ont toutes le devant de marbre blanc, qui leur vient d'Istrie et à cent milles de là, et encore maint grant pièce de porphire et de serpentine sur le devant. Au

dedans ont, pour le moins en la plus part, deux chambres qui ont les planchers dorés, riches manteaux de cheminée de marbre taillé, les chalits des lits dorés et les ôtevents peints et dorés et fort bien meublés dedans. Et est la plus triomphante cité que jamais j'aie vue...

Et me fit on voir trois ou quatre chambres du palais ducal, les planchers richement dorés et les lits et ôtevents ; et est beau et riche palais de ce qu'il contient, tout de marbre bien taillé tout le devant et le bord de pierres dorées, de la largeur d'un pouce par aventure. Et y a au dit palais quatre belles salles richement dorées et de fort grant logis ; mais la cour est petite. De la chambre du duc, il peut ouyr la messe au grant autel de la chapelle Saint-Marc, qui est la plus belle et riche chapelle du monde pour n'avoir nom que chapelle, toute faite de mosaïque en tous endroits ; encores se vantent d'en avoir retrouvé l'art et en font besogner au métier et l'ay vu.

(*Mémoires de Philippe de Commynes*, année 1495, VIII, 18.)

II. — L'entrée de Charles VIII à Naples.

Le roi Charles fit son entrée fort triomphante, vêtu en habit impérial d'un grand manteau d'écarlate, avecque son grand collet renversé, fourré de fines hermines mouchetées, tenant la pomme d'or ronde et orbiculaire (de tel mot use la chronique) en sa main droite et en la senestre son grand sceptre impérial et sur sa tête une riche couronne d'or à l'impériale, garnie de force pierreries, contrefaisant ainsi bravement l'empereur de Constantinople, selon que le pape l'avoit ainsi créé et que tout le peuple d'une voix crioit : empereur très auguste.

Qui voudra savoir mieux toute la cérémonie de cette

belle entrée, lise Gaguin, où elle est fort bien au long décrite ; et comme les belles et grandes dames du pays et de la ville paraissoient aux rues et aux places principales, belles et si bien ornées de la tête et du corps qu'il n'y avoit rien si beau à voir à nos François nouveaux, qui n'avoient vu les leurs de France si gentilles ni en si belle parure ; lesquelles en passant présentoient au roy leurs jeunes enfans et le prioient de leur donner l'ordre de chevalerie de sa propre main, le réputant à grand honneur et bonne fortune ; ce qu'il ne refusoit point, tant pour les gratifier en cela que pour avoir plus de loisir et amusement à contempler leur beauté, leurs bonnes grâces et la superbeté et gentillesse de leurs accoutrements ; qui étoit chose pour lors nouvelle aux François ; car nos dames françoises étoient goffes en leurs habits, ni si gentiment comme à ce jour d'huy et pour lors étoient les Italiennes... Le lendemain de l'entrée, il fit dans son castel Novo un fort superbe banquet, en deux grandes tables, à tous les grands seigneurs et princes de Naples. J'ai ouy dire à aucuns vieux de Naples, la première fois que j'y fus, que les dames y étoient, qu'il faisoit tous et toutes beau voir.

(Brantôme, *Grands capitaines françois*, Charles VIII.)

III. — Tableau de la Renaissance en 1532.

Lettre de Gargantua à Pantagruel, étudiant à Paris.

Maintenant, toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savante, hébraïcque, chaldaïcque, latine.

dire

Les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon âge, par inspiration divine, comme à contrefil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, et m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinian, n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant. Et ne se faudra plus dorésenavant trouver en place ni en compagnie, qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps.

Que dirai-je ? Les femmes et les filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y a qu'en l'âge où je suis, j'ay été contraint d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avais contemné comme Caton, mais je n'avois eu le loisir de comprendre en mon jeune âge. Et volontiers me délecte à lire les *Moraux* de Plutarque, les beaux *Dialogues* de Platon, les *Monuments* de Pausanias et *Antiquités* d'Athénée, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon créateur m'appeler et commander issir de cette terre.

(Rabelais, *Pantagruel*, chap. VIII.)

IV. — Joachim du Bellay à Rome.

I

Le Babylonien ses hauts murs vantera
Et ses vergers en l'air ; de son Éphésienne
La Grèce décrira la fabrique ancienne,
Et le peuple du Nil ses pointes chantera.

La même Grèce encor, vanteuse, publira
De son grand Jupiter l'image olympienne ;
Le Mausole sera la gloire Carienne,
Et son vieux Labyrinthe la Crète n'oublira ;

L'antique Rhodien élèvera la gloire
De son fameux Colosse au temple de Mémoire ;
Et si quelqu'œuvre encor digne se peut vanter,

De marcher en ce rang, quelque plus grand faconde
Le dira ; quant à moy, pour tous je veux chanter
Les sept coteaux romains, sept miracles du monde.

II

TELLE que dans son char la Bérécynthienne
Couronnée de tours et joyeuse d'avoir
Enfanté tant de dieux, telle se faisait voir
En ses jours plus heureux cette ville ancienne,

Cette ville qui fut plus que la Phrygienne
Foisonnante en enfants, et de qui le pouvoir
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
Pareille à sa grandeur grandeur sinon la sienne.

Rome seule pouvait à Rome ressembler,
Rome seule pouvait Rome faire trembler :
Aussi n'avait permis l'ordonnance fatale

Qu'autre pouvoir humain, tant fût audacieux,
Se vantât d'égaler celle qui fit égale
Sa puissance à la terre et son courage aux cieux.

III

Ni la fureur de la flamme enragée,
Ni le tranchant du fer victorieux,
Ni le dégât du soldat furieux,
Qui tant de fois, Rome, t'a saccagée.

Ni coup sur coup ta fortune changée,
Ni le ronger des siècles envieux,
Ni le dépit des hommes et des dieux,
Ni contre toi ta puissance rangée,

Ni l'ébranler des vents impétueux,
Ni le débord de ce dieu tortueux,
Qui tant de fois t'a couvert de son onde,

Ont tellement ton orgueil abaissé,
Que la grandeur du rien qu'ils t'ont laissé,
Ne fasse encore émerveiller le monde.

IV

Toi qui de Rome émerveillé contemples
L'antique orgueil qui menaçait les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,

Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puis qu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragments encor servent d'exemples.

Regarde après comme, de jour en jour,
Rome fouillant son antique séjour,
Se rebâtit de tant d'œuvres divines :

Tu jugeras que le démon romain
S'efforce encor d'une fatale main
Ressusciter ces poudreuses ruines.

V

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérisse en épi florissant,
D'épi jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;

Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne :

Ainsi de peu à peu crut l'empire romain,
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main,
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques,

Que chacun va pillant, comme on voit le glaneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

(*Les Antiquités de Rome.*)

V. — Montaigne à Rome (1581).

Jeudi, vingt sixième de janvier, M. de Montaigne étant allé voir le mont Janiculum, delà le Tibre, et considérer les singularités de ce lieu-là, entre autres, une grande ruine du vieux mur advenue deux jours auparavant, et

contempler le site de toutes les parties de Rome, qui ne se voit de nul autre lieu si clerement et de là étant descendu au Vatican pour y voir les statues enfermées aux niches de Belvédère, et la belle galerie que le pape dresse des peintures de toutes les parties de l'Italie, qui est bien près de sa fin, il perdit sa bourse et ce qui estoit dedans, et estima que ce fût qu'en donnant l'aumône à deux ou trois fois, le temps étant fort pluvieux et malplaisant, au lieu de remettre sa bourse en sa pochette, il l'eût fourrée dans les découpures de sa chausse.

Tous ces jours-là il ne s'amusa qu'à étudier Rome. Au commencement il avoit pris un guide françois, mais celui-là, par quelque humeur fantastique s'estant rebuté, il se piqua par sa propre étude de venir à bout de cette science, aidé de diverses cartes et livres qu'il se faisoit lire le soir, et le jour alloit sur les lieux mettre en pratique son apprentissage, si bien, qu'en peu de jours il eut aysément reguidé son guide.

Il disoit qu'on ne voioit rien de Rome, que le ciel sous lequel elle avoit esté assise et le plan de son gîte : que cette science qu'il en avoit étoit une science abstraite et contemplative de laquelle il n'y avait rien qui tumbât sous les sens : que ceux qui disoient qu'on y voyait au moins les ruines de Rome en disoient trop ; car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire ; ce n'estoit rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avoit premierement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce que, encore tout mort, renversé et défiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine mesme. Que ces petites montres de sa ruine qui paraissent encore au-dessus de sa bière, c'étoit la fortune qui les avoit conservées pour le tesmoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde reiterée à tant de fois à sa ruine n'avoient pu universelement éteindre. Mais qu'il étoit

vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restoient c'étoient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avoit portés premièrement à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne ; que les bâtimens de cette Rome bastarde qu'on aloit astheure attachant à ces masures antiques, quoiq'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les Huguenots viennent d'y démolir. Encore craignoit-il, à voir l'espace qu'occupe ce tumbeau, qu'on ne le reconnût pas tout et que la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ensevelie. Que cela, de voir une si chétifve décharge, comme de morceaux de tuile et pots cassés, être anciennemant arrivée à un monceau de grandeur si excessive qu'il égale en hauteur et largeur plusieurs naturelles montaignes (car il le comparoit en hauteur à la motte de Gurson, et l'estimoit double en largeur), c'étoit une expresse ordonnance des destinées, pour faire sentir au monde leur conspiration à la gloire et prééminence de cette ville, par un si nouveau et extraordinaire tesmoignage de sa grandeur. Il disoit ne pouvoir aisément faire convenir, veu le peu d'espace et de lieu que tiennent aucuns de ces sept mons et notammant les plus fameux comme le Capitolin et le Palatin, qu'il y rangeat un si grand nombre d'édifices. A voir seulement ce qui reste du Temple de la Paix, le long du Forum Romanum duquel on voit encore la chute toute vifve comme d'une grande montaigne dissipée en plusieurs horribles rochiers, il ne semble que deux tels bâtimens pussent tenir en tout l'espace du mont du Capitole, où il y avoit bien vingt-cinq ou trente temples outre plusieurs maisons privées.

Mais, à la vérité, plusieurs conjectures qu'on prend de la peinture de cette ville ancienne n'ont guère de vérisimilitude, son plan même étant infinimant changé de

forme, aucuns de ces vallons estant combles, voire dans les lieux les plus bas qui y fussent, comme, pour exemple, au lieu du Velabrum qui par sa bassesse recevoit l'égout de la ville et avoit un lac ; s'étant élevé des mons de la hauteur des autres mons naturels qui sont autour de là, ce qui se faisoit par le tas et monceau de ruines de ces grands bâtiments et le Monte Savello n'est autre chose que la ruine d'une partie du théâtre de Marcellus. Il croyoit qu'un ancien Romain ne sauroit reconnaître l'assiette de sa ville quand il la verroit. Il est souvent advenu qu'après avoir fouillé bien avant en terre on ne venoit qu'à rencontrer la teste d'une fort haute colonne qui étoit encor en pieds au dessous. On n'y cherche point d'autres fondemens aux maisons que des vieilles masures ou voûtes, comme il s'en voit au-dessous de toutes les caves, ni encore l'appui du fondement ancien ni d'un mur qui soit en son assiette. Mais, sur les brisures même des vieux bâtimens comme la fortune les a logés, en se dissipant, ils ont planté le pied de leurs palais nouveaux comme sur des gros lopins de rochers fermes et assurés. Il est aisé à voir que plusieurs rues sont à plus de trente pieds profond au-dessous de celle d'à-cette-heure.

(*Journal du Voyage de Montaigne*,
édition Alessandro d'Ancona, p. 237–245.)

II

LE CONTE ET LA NOUVELLE

VI. — Bonaventure des Périers.

D'un docteur en decret qu'un beuf blessa si fort qu'il ne savait en quelle jambe c'étoit.

Un docteur en la faculté de décret, passant pour aller lire aux escoles, rencontra une troupe de beufs (ou la troupe de beufs le rencontra) qu'un valet de boucher menoit devant soy, l'un desquels quidem beufs, comme monsieur le docteur passoit sus sa mule, vint frayer un petit contre sa robe, dont il prit incontinent à crier : A l'ayde ! ô le meschant beuf ! il m'a tué ! Je suis mort ! — A ce cry s'amassèrent force gens, car il étoit bien connu, parce qu'il y avoit trente ou quarante ans qu'il ne bougeoit de Paris, lesquels, à l'ouir crier, pensoient qu'il fut énormément blessé. L'un le soutenoit d'un côté, l'autre d'un autre, de peur qu'il ne tombât de dessus sa mule ; et entre ses hauts cris, il dit à son famulus, qui avoit nom Corneille : Vien ça. Eh ! mon Dieu ! va-t-en aux escoles, et leur dy que je suis mort, et qu'un beuf m'a tué, et que je ne saurois aller faire ma lecture, et que ce sera pour une autre fois.

Les escoles furent toutes troublées de ces nouvelles, et aussi messieurs de la Faculté ; et incontinent l'allèrent voir quelques uns d'entre eux qui furent députés, qui le trouvèrent étendu sus un lit, et le barbier environ, qui avoit des bandeaux d'huiles, d'onguens, tous les ferrements en tel cas requis.

MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE
(*François Clouet. — Phot. Giraudon.*)

Monsieur le docteur plaignoit la jambe droite si fort qu'il ne pouvoit endurer qu'on le déchaussât, mais fallut incontinent découdre la chausse. Quand le barbier eut vu la jambe à nu, il ne trouva point de lieu entamé ny meurtry, ni aucune apparence de blessure, combien que toujours monsieur le docteur criât : Je suis mort mon amy ! Je suis mort. Et quand le barbier y vouloit toucher de la main, il crioit encores plus haut : Oh ! vous me tuez ! Je suis mort ! — Et où est-ce qu'il vous fait le plus de mal, Monsieur ? disoit le barbier. — Et ne le voyez-vous pas bien ? disoit-il. Un beuf qui m'a tué et il me demande où c'est qu'il m'a blessé ! Oh ! je suis mort ! Le barbier luy demandoit : Est-ce là, Monsieur ? — Nenny. — Et là ? — Nenny. Bref, il ne s'y trouvoit rien. — Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce cy ? Ces gens icy ne sauroyent trouver là où j'ay mal. N'est-il point enflé ? dit-il au barbier. — Nenny. — Il faut donc, dit monsieur le docteur, que ce soit en l'autre jambe, car je say bien que le beuf m'a heurté. Il fallut déchausser ceste autre jambe ; mais elle se trouva blessée comme l'autre. Baa ! ce barbier icy n'y entend rien ! Allez m'en querir un autre. On y va : il vint, il n'y trouve rien. — Eh ! mon Dieu, dit monsieur le docteur, voicy grand chose ! Un beuf m'auroit-il ainsi frappé sans me faire mal ? Vien ça, Corneille ; quand le beuf m'a blessé, de quel costé venoit-il ? N'était-ce pas devers la muraille ? — Oui, Domine, ce disoit le famulus ; c'est donc en cette jambe icy. — Je le leur ay bien dit dès le commencement, mais il leur est avis que c'est mocque. — Le barbier voyant bien que le bon homme n'étoit malade que d'appréhension, pour le contenter, il y mit un appareil léger, et luy banda la jambe en luy disant que cela suffiroit pour le premier appareil. — Et puis, dit-il, monsieur notre maître, quand vous aurez avisé en quelle jambe est vostre mal, nous y ferons quelque autre chose.

(*Nouvelles récréations et joyeux devis*, XI.)

VII. — Noël du Fail.

De Robin le Clerc, compagnon charpentier de la grand dolouère.

Robin, dont est question, fut moult preud'homs, par ma conscience, et fut celuy de tout son quartier qui autant bien faisoit un guéret ; qui inventa (la bonne personne) mille beaux mots concernans le fait d'agriculture. Voluntiers après souper, le ventre tendu comme un tabourin, saoul comme Patault, jasoit le dos tourné au feu, teillant bien mignonnement du chanvre, ou raccoutrant à la mode qui couroit ses bottes (car à toutes modes d'ordinaire s'accoutroit l'homme de bien), chantant comme il le savoit faire, quelque chanson nouvelle.

Joanne, sa femme, de l'autre côté, qui filoit, lui répondant de même ; le reste de la famille ouvrant, chacun en son office : les uns adoubans les courroies de leurs fléaux, les autres faisans dents à rateaux, brulant hars pour lier, possible, l'aixeul de la charrette, rompu par trop grand fais, ou faisant une verge de fouët de néflier ou meslier. Et ainsi occupés à diverses besognes, le bon homme Robin (après avoir imposé silence) commençoit le conte de la cigogne, du temps que les bêtes parloient, ou comme le renard déroboit le poisson ; comme il fit battre le loup aux lavandières, lors qu'il l'apprenoit à pêcher ; comme le chien et le chat alloient bien loin ; du lyon, roy des bêtes, qui fit l'âne son lieutenant, et voulut être roy du tout ; de la corneille, qui en chantant perdit son fromage ; de Mélusine, du Loup garou, du cuir d'Asnette, du Moyne bourré ; des fées, et que souventes fois parloit à elles familièrement, même la vesprée passant par le chemin creux, et qu'il les voyoit dancer au branle, près

la fontaine du Cormier, au son d'une belle vèze couverte de cuir rouge, ce lui étoit avis, car il avoit la vuë courte. Disoit (en continuant) que en charriant le venoient voir, affirmant qu'elles sont bonnes commères, et voluntiers leur eût dit le petit mot de gueule, s'il eût bien osé, ne se défiant point qu'elles ne lui eussent joué un bon tour. Aussi que un jour les épia, lors qu'elles se retiroient en leurs caverneux rocs, et que soudain qu'elles approchoient d'une petite motte, elles s'évanouissoient : dont s'en retournoit, disoit-il, aussi sot comme il étoit venu. En ce disant, faut penser qu'il ne rioit aucunement, ains faisoit bonne pipée. Que si quelcun ou une se fut endormie d'aventure, comme les choses arrivent, lors qu'il faisoit ces hauts contes (desquelz maintes fois j'ai été auditeur), maitre Robin prenoit une chènevote allumée par un bout, et souffloit par l'autre au nez de celuy qui dormoit, faisant signe d'une main qu'on ne l'éveillât. Lors disoit : Vertu goy ? j'ay eu tant de mal à les apprendre, et me romps icy la tête pensant bien besogner, encores ne daignent ils m'écouter ?

(*Propos rustiques et facétieux*, V.)

VIII. — Les veillées bretonnes.

Au temps passé... il se faisoit des fileries, qu'ils appellent *veillois*... où se trouvoient de tous les environs plusieurs jeunes valets et hardeaux, illec s'assemblant et jouant à une infinité de petits jeux que Panurge n'eut onc en ses tablettes. Les filles, d'autre part, leurs quenouilles sur la hanche, filoient. Les unes, assises en lieu plus élevé, *verbi gratia* sur une huche, ou met... à fin de faire plus gorgiasement pirouetter leurs fuseaux, non sans être épiés s'ils tomberoient ; car en ce cas, il y a confiscation rachetable

d'un baiser ; et bien souvent il en tomboit de guet-apens et à propos délibéré, qui était une succession bientôt recueillie par les amoureux, qui d'un ris badin se faisoient fort requérir de les rendre. Les autres, moins ambitieuses, étant en un coin près le feu, regardoient par dessus les épaules des autres et plus avancées, se haussant sur le bec du pied et minutant les grimaces qui se faisoient en la place et comble de l'hôtel, tirant et mordant leur fil et peut-être bavant dessus, pour n'être que d'étoupes... Là se faisoient des marchés..., mais bien peu, parce que ceux qui vouloient, tant peu fût, faire les doux yeux, dérober quelque baiser à la sourdine, frappant sur l'espaule par derrière, étoient contrôlés par un tas de vieilles, qui perçoient de leurs yeux creux jusques dedans le tect aux vaches, ou par le maître de la maison étant couché sur le côté en son lit bien clos... et en telle vue qu'on ne lui pût rien cacher.

(*Contes et discours d'Eutrapel*, XI.)

MARGUERITE DE NAVARRE

IX. — Deux Cordeliers écoutant le secret où on ne les avait appelés, pour avoir mal entendu le langage d'un boucher, mirent leur vie en danger.

Il y a un village entre Niort et Fors, nommé Grip, lequel est au seigneur de Fors. Un jour advint que deux Cordeliers, venant de Niort, arrivèrent bien tard en ce lieu de Grip et logèrent en la maison d'un boucher. Et pour ce que entre leur chambre et celle de l'hôte n'y avoit que des ais bien mal joints, leur prit envie d'écouter ce que le mari

disoit à sa femme, étant dedans le lit ; et vinrent mettre leurs oreilles tout droit au chevet du lit du mari, lequel, ne se doutant de les hôtes, parloit à sa femme privément de son ménage, en lui disant : « M'amie, il me faut demain lever matin pour aller voir nos cordeliers, car il y en a un bien gras lequel il nous faut tuer ; nous le salerons incontinent et en ferons bien notre profit. » Et combien qu'il entendoit de ses pourceaux, lesquels il appeloit *cordeliers*, si est-ce que les deux pauvres Frères, qui oyoient cette conjuration, se tinrent tout assurés que c'étoit pour eux et en grande peur et crainte, attendoient l'aube du jour. Il y en avoit un d'entre eux fort gras et l'autre assez maigre. Le gras se vouloit confesser à son compagnon, disant que un boucher ayant perdu l'amour et crainte de Dieu, ne feroit non plus de cas de l'assommer qu'un beuf ou autre bête.

Et vu qu'ils étoient enfermés en leur chambre de laquelle ils ne pouvoient sortir sans passer par celle de l'hôte, ils se devoient bien tenir sûrs de leur mort et recommander leurs âmes à Dieu. Mais le jeune, qui n'étoit pas si vaincu de peur que son compagnon, lui dit que puisque la porte leur étoit fermée, falloit essayer à passer par la fenêtre et que aussi bien, ils ne sauroient avoir pis que la mort. A quoi le gras s'accorda. Le jeune ouvrit la fenêtre et voyant qu'elle n'étoit trop haute de terre, sauta légèrement en bas et s'enfuit le plus tôt et le plus loin qu'il put, sans attendre son compagnon, lequel essaya le danger.

Mais la pesanteur le contraignit de demeurer en bas : car, au lieu de sauter, il tomba si lourdement qu'il se blessa fort en une jambe.

Et quand il se vit abandonné de son compagnon et qu'il ne le pouvoit suivre, regarda à l'entour de lui où il se pourroit cacher et ne vit rien que un tect à pourceaux où il se traîna le mieux qu'il put. Et ouvrant la porte pour se cacher dedans, en échappa deux grands pourceaux, en la place desquels se mit le pauvre Cordelier et ferma le petit

huys sur lui, espérant, quant il orroit le bruit des gens passant, qu'il appelleroit et trouveroit secours. Mais sitôt que le matin fut venu, le boucher apprêta ses grands couteaux et dit à sa femme qu'elle lui tînt compagnie pour aller tuer son pourceau gras. Et quant il arriva au tect, auquel le Cordelier s'étoit caché, commença à crier bien haut et ouvrant la petite porte : « Saillez dehors, maître cordelier, saillez dehors, car aujourd'hui, j'aurai de vos boudins ! » Le pauvre Cordelier, ne se pouvant soutenir sur sa jambe, saillit à quatre pieds hors du tect, criant, tant qu'il pouvait : miséricorde ! Et si le pauvre frère eut grand peur, le boucher et sa femme n'en eurent pas moins, car ils pensoient que saint François fût courroucé contre eux de ce qu'ils nommoient une bête *cordelier* et se mirent à genoux devant le pauvre frère, demandant pardon à saint François et à sa religion, en sorte que le Cordelier criait d'un côté miséricorde au boucher et le boucher à lui... A la fin, le beau père, connaissant que le boucher ne lui vouloit point de mal, lui conta la cause pourquoi il s'étoit caché en ce tect, dont leur peur tourna incontinent en ris.

(*Heptaméron, nouvelle XXIV.*)

X. — L'amour platonique.

J'APPELLE parfaits amans ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit beauté, bonté ou bonne grâce, toujours tendant à la vertu, et qui ont le cœur si haut et si honnête qu'ils ne veulent, pour mourir, mettre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience réprouvent : car l'âme, qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dedans ce corps, que désirer d'y parvenir. Mais, à cause que les sens,

par lesquels elle en peut avoir nouvelles, sont obscurs et charnels par le péché du premier père, [ils] ne lui peuvent montrer que les choses visibles plus approchantes de la perfection après quoi l'âme court, cuidant trouver en une beauté extérieure, en une grâce visible et aux vertus morales, la souveraine beauté, grâce et vertu. Mais quant elle les a cherchés et expérimentés et elle n'y trouve point celui qu'elle aime, elle passe outre, ainsi que l'enfant, selon sa petitesse, aime les poupines et autres petites choses, les plus belles que son œil peut voir, et estime richesse d'assembler des petites pierres ; mais, en croissant, aime les poupines vives et amasse les biens nécessaires pour la vie humaine. Mais quant il connaît par plus grande expérience que es choses territoires n'y a perfection ni félicité, désire chercher le facteur et la source d'icelle. Toutefois, si Dieu ne lui ouvre l'œil de foi, serait en danger de devenir d'un ignorant, un infidèle philosophe. Car foi seulement peut montrer et faire recevoir le bien que l'homme charnel et animal ne peut entendre.

(*Heptaméron, nouvelle XIX.*)

III

RABELAIS

XI. — Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'auteur vit dedans sa bouche.

En chemin, passant par une grande campagne, les soldats furent saisis d'une grosse housée de pluie. A quoi commencèrent se trémousser et se serrer l'un l'autre. Ce que voyant, Pantagruel leur fit dire par les capitaines que ce n'étoit rien et qu'il voyoit bien au-dessus des nuées que ce ne seroit qu'une petite rosée, mais, à toutes fins, qu'ils se missent en ordre et qu'il les vouloit couvrir. Lors se mirent en bon ordre et bien serrés. Et Pantagruel tira sa langue seulement à demi et les en couvrit comme une géline fait ses poulets.

Cependant je, qui vous fais ces tant véritables contes, m'étois caché dessous une feuille de bardane, qui n'étoit moins large que l'arche du pont de Monstrible ; mais quand je les vis ainsi bien couverts, je m'en allai à eux rendre à l'abri, ce que je ne pus, tant ils étoient ; comme on dit, au bout de l'aune faut le drap. Donc, le mieux que je pus, montai dessus, et cheminai bien deux lieues sur sa langue, tant que j'entrai dedans sa bouche. Mais, o dieux et déesses, que vis-je là ? Jupiter me confonde de sa foudre trisulque si j'en mens. J'y vis de grands rochers (je crois que c'étoient ses dents) et de grands prés, de grandes forêts, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poitiers. Le premier que y trouvai, ce fut un bonhomme qui plantoit des choux. Dont tout ébahi lui

demandai : « Mon ami, que fais-tu ici ? — Je plante, dit-il, des choux. — Et à quoi, ni comment ? dis-je. — Ah ! monsieur, dit-il, ne pouvons être tous riches. Je gagne ainsi ma vie et les porte vendre au marché en la cité qui est ici derrière. — Jésus, dis-je, il y a ici un nouveau monde ! — Certes, dit-il, il n'est mie nouveau ; mais l'on dit bien que hors d'ici il y a une terre neuve, où ils ont et soleil et lune et tout plein de belles besognes : mais celui-ci est plus ancien. — Voire mais, dis-je, mon ami, comment a nom cette ville où tu portes vendre tes choux ? — Elle a, dit-il, nom Aspharage et sont chrétiens, gens de bien et vous feront grande chère. »

FRANÇOIS RABELAIS

Bref, je délibérai d'y aller. Or, en mon chemin, je trouvai un compagnon qui tendoit aux pigeons. Auquel je demandai : « Mon ami, dont vous viennent ces pigeons ici ? — Sire, dit-il, ils viennent de l'autre monde. » Lors je pensai que quand Pantagruel bailloit, les pigeons à pleine volée entroient dedans la gorge, pensant que ce fût un

colombier. Puis entrai en la ville, laquelle je trouvai belle, bien forte et en bel air ; mais à l'entrée les portiers me demandèrent mon bulletin, de quoi je fus fort ébahi et leur demandai : « Messieurs, y a-t-il ici danger de peste ? — O Seigneur, dirent-ils, l'on se meurt ici auprès, tant que le chariot [à enlever les cadavres] court par les rues. — Vrai Dieu ! dis-je, et où ? » A quoi me dirent que c'étoit en Laryngues et Pharyngues, qui sont deux grosses villes telles comme Rouen et Nantes, riches et bien marchandes...

(*Pantagruel*, chap. XXXII.)

XII. — Des meurs et condictions de Panurge.

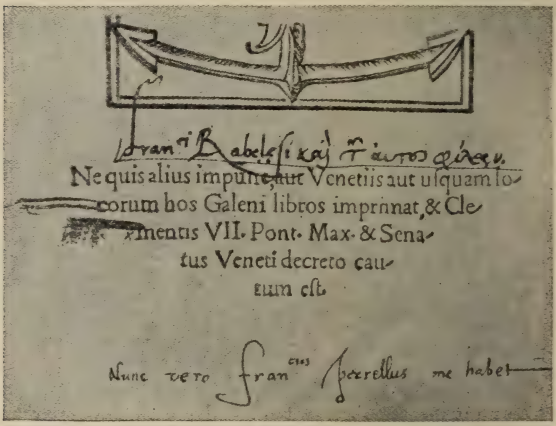
Panurge étoit de stature moyenne, ny trop grand ny trop petit, et avoit le nez un peu aquilin, fait à manche de rasoir, et pour lors étoit de l'age de trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galand homme de sa personne, sinon qu'il étoit quelque peu paillard et subject de nature à une maladie qu'on appeloit en ce temps là

Faute d'argent, c'est douleur non pareille,

— toutesfoys, il avoit soixante et trois manières d'en trouver toujours à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune étoit par façon de larcin furtivement fait, — malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur s'il en étoit à Paris : au demeurant, le meilleur filz du monde ; et toujours machinoit quelque chose contre les sergens et contre le guet.

A l'une foys, il assembloit trois ou quatre bons rustres, les faisoit boire comme templiers sur le soir ; après, les menoit au dessous de Sainte Geneviève ou auprès du collège de Navarre, et, à l'heure que le guet montoit par là, ce que il congnoissoit en mettant son épée sur le pavé

et l'aureille auprès, — et lors qu'il oyoit son épée branler, c'étoit signe infaillible que le guet étoit près, — à l'heure doncques, luy et ses compagnons prenoient un tombereau et luy bailloient le branle, le ruant de grande force contre l'avallée : et ainsi mettoient tout le pauvre guet par terre comme porcs ; puis fuyoient de l'autre côté, car, en moins



UN EX-LIBRIS AUTOGRAPHE DE RABELAIS
(*Actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Sheffield.*)

de deux jours, il sut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris comme son *Deus det*.

A l'autre fois, faisoit en quelque belle place, par où ledit guet devoit passer, une trainée de poudre de canon, et, à l'heure que passoit, mettoit le feu dedans et puis prenoit son passe-temps à voir la bonne grace qu'ils avoient en fuyant, pensans que le feu saint Antoine les tint aux jambes.

Et, au regard des pauvres maîtres es ars, il les persécutoit sur tous autres. Quand il rencontroit quelqu'un d'entre eux par la rue, jamais ne failloit de leur faire quelque mal : maintenant leur mettant un étron dedans leurs chaperons au bourlet, maintenant leur attachant de petites queues de regnard ou des aureilles de lièvres par derrière, ou quelque autre mal.

Un jour que l'on avoit assigné à iceux se trouver en la rue du Feurre, il fit une tartre Borbonnoise, composée de force de ails, de galbanum, de assa fetida, de castoreum, d'étrons tous chaux, et la détrampit en sanie de bosses chancreuses, et de fort bon matin engressa et oignit tout le pavé, en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et tous ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde comme s'ils eussent écorché le renard : et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en feurent ladres, dix et huit en furent pouacres. Mais il ne s'en soucioit mie, et portoit ordinairement un fouet sous sa robe, duquel il fouettoit sans rémission les pages, qu'il trouvoit portans du vin à leurs maîtres, pour les avancer d'aller.

(*Pantagruel*, chap. XVI.)

XIII. — Frère Jean des Entommeures défendant le clos de l'abbaye de Seuillé.

LÀ fut décrété qu'ils feroient une belle procession, renforcée de beaux préchans et litanies *contra hostium insidias* et beaux répons *pro pace*. En l'abbaye était pour lors un moine claustrier, nommé frère Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, dehait, bien à dextre, hardy, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles, pour tout

dire sommairement, vray moine si onques en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie ; au reste, clerc jusques es dents en matière de bréviaire.

Ayant vu les ennemis occupés à vendanger le clos de l'abbaye, il retourne au chœur de l'église où il trouve les moines en train de chanter :

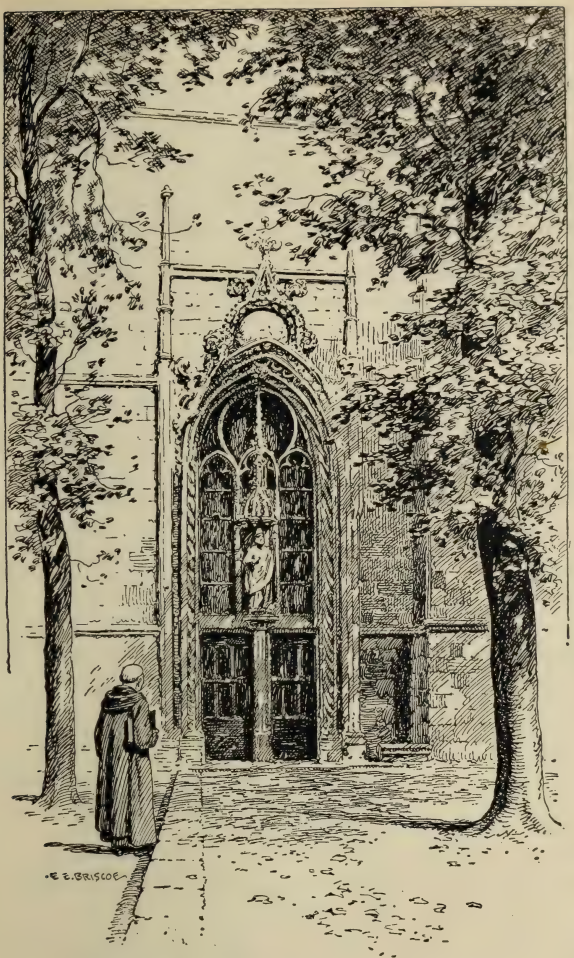
« Impe, tum, in, imi, co, rum, ne num, num... — C'est, dit-il, bien chien chanté ! Vertus Dieu, que ne chantez-vous : *Adieu paniers, vendanges sont faites ?...* » Lors, dit le prieur claustral : « Que fera cet ivrogne ici ? Qu'on me le mène en prison ! Troubler ainsi le service divin ! — Mais, dit le moine, le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé ; car vous-même, monsieur le Prieur, aimez boire du meilleur. Ainsi fait tout homme de bien ; jamais homme noble ne hait le bon vin ; c'est un apophtegme monacal... » Ce disant, mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la croix, qui étoit de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées.

Ainsi sortit en beau sayon, mit son froc en écharpe, et de son bâton de la croix choqua si roidement sur les ennemis, sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tort et à travers, à la vieille escrime.

(*Gargantua*, chap. XXVII.)

XIV. — Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour.

Quand Ponocrates connut la vicieuse manière de vivre de Gargantua, deliberá autrement le instituer en lettres, mais pour les premiers jours le toléra, considérant que



ÉGLISE DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ : ENTRÉE
DE LA FAÇADE OUEST

nature ne endure mutations soudaines sans grande violence.

Pour doncques mieux son œuvre commencer, supplia un savant medecin de celluy temps, nommé Maître Théodore, à ce qu'il considérât si possible étoit remettre Gargantua en meilleure voie, lequel le purgea canoniquement avec élébore de Anticyre et par ce médicament luy nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi Ponocrates luy fit oublier tout ce qu'il avoit appris sous ses antiques précepteurs, comme faisoit Timothée à ses disciples qui avoient été instruits sous autres musiciens.

Pour mieux ce faire, l'introduisoit es compagnies des gens savans qui là étoient, à l'émulation desquelz luy crut l'esprit et le desir de étudier autrement et se faire valoir.

Après, en tel train d'étude le mit qu'il ne perdoit heure quelconques du jour, ains tout son temps consommoit en lettres et honnête savoir.

Se éveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottoit, luy étoit lue quelque pagine de la divine Écriture hautement et clèrement, avec pronunciation compétente à la matière ; et à ce étoit commis un jeune paige, natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos et argument de cette leçon souventesfoys se adonnoit à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroit la majesté et jugemens merveilleux.

Puis alloit es lieux secrets faire excrétion des digestions naturelles. Là, son précepteur répétoit ce que avoit été lu, luy exposant les points plus obscurs et difficiles.

Eux retournans, considéroient l'état du ciel : si tel étoit comme l'avoient noté au soir précédent, et quelz signes entroit le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

Ce fait, étoit habillé, peigné, testonné, accoutré et parfumé, durant lequel temps on luy répétoit les leçons du jour d'avant. Luy mêmes les disoit par cueur, et y fon-

doit quelque cas pratiques et concernans l'état humain, lesquels ils étendoient aucunes foys jusques deux ou trois heures, mais ordinairement cessoient lors qu'il étoit tout habillé. Puis par trois bonnes heures luy étoit faite lecture.

Ce fait, yssoient hors, toujours conférans des propos de la lecture, et se déportoient en Bracque, ou es prés, et jouoient à la balle, à la paume, à la pile trigone, galentement se exerçans les corps comme ils avoient les ames auparavant exercé.

Tout leur jeu n'étoit qu'en liberté, car ils laissoient la partie quant leur plaisoit et cessoient ordinairement lors que suoient parmy le corps, ou étoient autrement las. Adoncq étoient très bien essuyés et frottés, changeoient de chemise et, doucement se pourmenans, alloient voir sy le dîner étoit prêt. Là attendans, récitoient clèrement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant Monsieur l'Appétit venoit, et par bonne oportunité s'asseoient à table.

Au commencement du repas étoit lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eût pris son vin.

Lors (si bon sembloit) on continuoit la lecture, ou commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers mois, de la vertus, proprieté, efficace et nature de tout ce que leur étoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de l'apprêt d'icelles. Ce que faisant, apprit en peu de temps tous les passages à ce compétens en Pline, Athenée, Dioscorides, Jullius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Aelian et autres. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus être assurés, apporter les livres susdits à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites, que pour lors n'étoit medecin qui en sût à la moitié tant comme il faisoit.

Après, devisoient des leçons lues au matin, et, parache-

vant leur repas par quelque confection de cotoniat, se curoit les dens avecques un trou de lentisque, se lavoit les mains et les yeux de belle eau fraîche, et rendoient grâces à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine. Ce fait, on apportoit des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes yssoient de arithmétique.

En ce moyen entra en affection de icelle science numérale, et tous les jours, après dîner et souper, y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit en dés ou ès chartes. A tant, sut d'icelle et théorique et pratique si bien que Tunstal, Angloys, qui en avoit amplement écrit, confessa que vraiment, en comparaison de luy, il n'y entendoit que le haut alleman.

Et non seulement d'icelle, mais des autres sciences mathématiques, comme géometrie, astronomie et musique ; car, attendans la concoction et digestion de son past, ils faisoient mille joyeux instrumens et figures geométriques, et de mêmes pratiquoient les canons astronomiques.

Après, se ébaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un thème, à plaisir de gorge.

Au regard des instrumens de musique, il apprit jouer du luc, de l'épinette, de la harpe, de la flute de Alemant et à neuf trous, de la viole et de la sacqueboutte.

Cette heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeoit des excrémens naturels, puis se remettoit à son étude principal par trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matutinale que à poursuivre le livre entrepris, que aussi à écrire et bien traire et former les antiques et romaines lettres.

Ce fait, yssoient hors leur hôtel, avecques eux un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, lequel luy montroit l'art de chevalerie.

Changeant doncques de vêtemens, montoit sus un coursier, sus un roussin, sus un genet, sus un cheval barbe,

cheval leger, et luy donnoit cent carrières, le faisoit voltiger en l'air, franchir le fossé, sauter le palis, court tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre.

Là rompoit, non la lance, car c'est la plus grande rêverie du monde dire : « J'ay rompu dix lances en tournoy ou en bataille » — un charpentier le feroit bien — mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemys. De sa lance doncq asserée, verde et roide, rompoit un huis, enfonçoit un harnoys, acculloyt une arbre, enclavoyt un aneau, enlevoit une selle d'armes, un haubert, un gantelet. Le tout faisoit armé de pied en cap.

Au reguard de fanfarer et faire les petitz popismes sus un cheval, nul ne le fit mieux que luy. Le voltigeur de Ferrare n'étoit qu'un singe en comparaison. Singulièrement, étoit appris à sauter hâtivement d'un cheval sus l'autre sans prendre terre, — et nommoit on ces chevaux desultoires, — et de chacun côté, la lance au poing, monter sans étrivières, et sans bride guider le cheval à son plaisir, car telles choses servent à discipline militaire.

Un autre jour se exerçoit à la hasche, laquelle tant bien couloit, tant verdement de tous pics resserroit, tant souplement avaloit en taille ronde, qu'il fut passé chevalier d'armes en campagne et en tous essais.

Puis branloit la pique, saquoit de l'épée à deux mains, de l'épée bâtarde, de l'espagnole, de la dague et du poignard, armé, non armé, au boucler, à la cape, à la rondelle.

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrys, le faisan, l'otarde. Jouoit à la grosse balle et la faisoit bondir en l'air, autant du pied que du poing. Luttoit, couroit, sautoit, non à trois pas un saut, non à clochepied, non au saut d'Alemant, — car (disoit Gymnaste) tels sauts sont inutiles et de nul bien en guerre, — mais d'un saut persoit un fossé, voloit sus une haie, montoit six pas encontre une muraille et rampoit en cette façon à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Nageoit en parfonde eau, à l'endroit, à l'envers, de

côté, de tout le corps, des seulz pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre transpassoit toute la rivière de Seine sans iceluy mouiller, et tirant par les dents son manteau, comme faisoit Jules César. Puis d'une main entroit par grande force en bateau ; d'iceluy se jettoit de rechef en l'eau, la tête première, sondoit le parfond, creusoit les rochers, plongeoit es abîmes et goufres. Puis ice-

UNE SCÈNE DE LA VIE UNIVERSITAIRE DÉCRITE PAR RABELAIS : ÉTUDIANTS S'EXERÇANT A L'ÉPÉE

luy bateau tournoit, gouvernoit, menoit hâtivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine écluse, d'une main le guidoit, de l'autre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit le vèle, montoit au mat par les traits, couroit sus les brancars, ajustoit la boussole, contreventoit les bulines, bendoit le gouvernail.

Issant de l'eau, roidement montoit encontre la montaigne et devalloit aussi franchement ; gravoit es arbres comme un chat, sautoit de l'une en l'autre comme un

escurieux, abattoit les gros rameaux comme un autre Milo. Avec deux poignards assérés et deux poinsons éprouvés montoit au haut d'une maison comme un rat, descendoit puis du haut en bas en telle composition des membres que de la chute n'étoit aucunement grevé.

Jettoit le dart, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la halebarde, enfonçoit l'arc, bandoit ès reins les fortes arbalêtes de passe, visoit de l'arquebuse à l'œil, affutoit le canon, tiroit à la butte, au papeguay, du bas en mont, d'amont en val, devant, de côté, en arrière comme les Parthes.

On luy attachoit un cable en quelque haute tour, pendant en terre ; par iceluy avecques deux mains montoit, puis dévaloit sy roidement et sy assurément que plus ne pourriez parmy un pré bien égalé.

On luy mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres ; à icelle se pendoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, que à grande course on ne l'eut pu aconcepvoir.

Et, pour se exercer le thorax et pulmon, crioit comme tous les diables. Je l'ouy une foys appelant Eudémon, depuis la porte Saint Victor jusques à Montmartre ; Stentor n'eut oncques telle voix à la bataille de Troye.

Et, pour gualentir les nerfz, on luy avoit fait deux grosses saumones de plomb, chacune du pois de huit mille sept cens quintaux, lesquelles il nommoit altères ; icelles prenoit de terre en chacune main et les élevoit en l'air au dessus de la tête, et les tenoit ainsi, sans soy remuer, trois quarts d'heure et davantage, que étoit une force inimitable.

Jouoit aux barres avecques les plus fors, et, quand le point advenoit, se tenoit sus ses pieds tant roidement qu'il se abandonnoit es plus aventureux en cas qu'ils le fissent mouvoir de sa place, comme jadis faisoit Milo, à l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main et la donnoit à qui luy pourroit ôter.

Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé et rafraîchy d'habillemens, tout doucement retournoit, et, passans par quelques près ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conférans avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen, et en emportoient leurs pleines mains au logis, desquelles avoit la charge un jeune page, nommé Rhizotome, ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, bêches, tranches et autres instrumens requis à bien arboriser.

Eux arrivés au logis, ce pendant qu'on apprêtoit le souper, répétoient quelques passages de ce qu'avoit été lu et s'asséoient à table.

Notez icy que son dîner étoit sobre et frugal, car tant seulement mangeoit pour réfréner les aboys de l'estomach ; mais le souper étoit copieux et large, car tant en prenoit que luy étoit de besoin à soy entretenir et nourrir, ce que est la vraye diète prescrite par l'art de bonne et sure medecine, quoy qu'un tas de badaux medecins, herselez en l'officine des sophistes, conseillent le contraire.

Durant iceluy repas étoit continuée la leçon du dîner tant que bon sembloit ; le reste étoit consommé en bons propos tous lettrés et utiles.

Après grâces rendues, se adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petitz passetemps qu'on fait es chartes, es dés et gobeletz, et là demeuroient, faisans grand chère et s'ébaudissans aucunes fois jusques à l'heure de dormir ; quelque fois alloient visiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens que eussent vu pays étranges.

En pleine nuit, devant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus découvert voir la face du ciel, et là notoient les comètes, sy aucunes étoient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjunctions des astres.

Puis avec son precepteur recapituloit brièvement, à la

mode des Pythagoriques, tout ce qu'il avoit lu, vu, su, fait et entendu au décours de toute la journée.

Si prioient Dieu le créateur, en l'adorant et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense, et, luy rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir.

Ce fait, entroient en leur repos.

(*Gargantua*, chap. XXIII.)

Comment Gargantua employoit le temps quand l'air étoit pluvieux.

S'IL avenoit que l'air fût pluvieux et intemperé, tout le temps d'avant dîner étoit employé comme de coutume, excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais après dîner, en lieu des exercitations, ils demeuroient en la maison et, par manière de apothérapie, s'ébattoient à boteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes en la grange ; puis étudioient en l'art de peinture et sculpture, ou révoquoient en usage l'antique jeu des tales ainsi qu'en a écrit Leonicus et comme y joue notre bon amy Lascaris. En y jouant recoloient les passages des auteurs anciens esquels est faite mention ou prise quelque métaphore sus iceluy jeu.

Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les metaux, ou comment on fondoit l'artillerie, ou alloient voir les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et monnoyeurs, ou les hautelissiers, les tissotiers, les veloutiers, les horologiers, miralliers, imprimeurs, organistes, tinturiers et autres telles sortes d'ouvriers, et, partout donnans le vin, apprenoient et considéroient l'industrie et invention des métiers.

Alloient ouïr les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des gentils advocats, les concions des prêcheurs évangéliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime, et là contre les maîtres essayoit de tous bâtons, et leurs montroit par évidence que autant, voire plus, en savoit que iceux.

Et, au lieu de arboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers et apothicaires, et soigneusement considéroient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, axunges pérégrines, ensemble aussi comment on les adultéroit.

Alloit voir les bateleurs, trejectaires et thériacleurs, et considéroit leurs gestes, leurs ruses, leurs soubressauts et beau parler, singulierement de ceux de Chauny en Picardie, car ils sont de nature grands jaseurs et beaux bailleurs de balivernes en matière de singes verts.

Eux retournés pour souper, mangeoient plus sobrement que es autres jours et viandes plus dessiccatives et extenuantes, afin que l'intempérie humide de l'air, communiquée au corps par necessaire confinité, fut par ce moyen corrigée, et ne leur fut incommode par ne soy être exercités comme avoient de coutume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce procès de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme, selon son âge, de bon sens en tel exercice ainsi continué, lequel, combien que semblat pour le commencement difficile, en la continuation tant doux fut, léger et délectable, que mieux ressembloit un passe-temps de roy que l'étude d'un escholier.

Toutesfoys Ponocrates, pour le sejourner de cette véhémente intention des esprits, advisoit une fois le mois quelque jour bien clair et serain, auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient ou à Gentily, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont Charanton, ou à Vanves, ou à Saint Clou. Et là passoient toute la journée à faire la

plus grande chère dont ils se pouvoient aviser, raillans, gaudissans, buvans d'autant, jouans, chantans, dansans, se vautrans en quelque beau pré, dénichans des passereaux, prenans des cailles, péchans aux grenouilles et écrevisses.

Mais, encores que icelle journée fut passée sans livres et lectures, point elle n'étoit passée sans profit, car en beau pré ils recoloient par cœur quelques plaisans vers de l'*Agriculture* de Virgile, de Hesiode, du *Rustique* de Politian, décrivoient quelques plaisans épigrammes en latin, puis les mettoient par rondeaux et ballades en langue françoise.

En banquetant, du vin aigué séparoient l'eau, comme l'enseigne Cato, *De re rust*, et Pline, avecques un gobelet de lierre ; lavoient le vin en plain bassin d'eau, puis le retiroient avec un embut ; faisoient aller l'eau d'un verre en autre ; bâtissoient plusieurs petits engins automates, c'est à dire soy mouvans eux mêmes.

(*Gargantua*, chap. XXIV.)

XV. — Comment Grandgousier traite humainement Touquedillon prisonnier.

Touquedillon fut présenté à Grandgousier et interrogé par icelui sur l'entreprise et affaire de Picrochole : quelle fin il prétendoit par ce tumultuaire vacarme. A quoi répondit que sa fin et destinée étoit de conquêter tout le pays s'il pouvoit, pour l'injure faite à ses fouaciers.

« C'est, dit Grandgousier, trop entrepris : qui trop embrasse peu étreint. Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes, avec dommage de son prochain frère chrétien : cette imitation des anciens Hercules, Alexandres,

Hannibals, Scipions, Césars et autres tels est contraire à la profession de l'Évangile par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrazins et barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et méchancetés. Mieux eût-il fait soi contenir en sa maison, royalement la gouvernant qu'insulter en la mienne, hostilement la pillant, car par bien gouverner l'eût augmentée, par me piller sera détruit.

Allez-vous en, au nom de Dieu ; suivez bonne entreprise, remontrez à votre roi les erreurs que connaîtrez et jamais ne le conseillez ayant égard à votre profit particulier : car avec le commun est aussi le propre perdu. Quant est de votre rançon, je vous la donne entièrement et veux que vous soient rendues armes et cheval ; ainsi faut-il faire entre voisins et anciens amis, vu que cette notre différence n'est point guerre proprement. Comme Platon, *liv.* 5 *de Rep.* voulait, être non guerre nommée, ains sédition, quand les Grecs mouvaient armes les uns contre les autres. Ce que si par male fortune advenait, il commande qu'on use de toute modestie. Si guerre la nommez, elle n'est que superficiaire, elle n'entre point au profond cabinet de nos cœurs. Car nul de nous n'est outragé en son honneur ; et n'est question, en somme totale, que de rabiller quelque faute commise par nos gens, j'entends et vôtres et nôtres. Laquelle encore que connûssiez, vous deviez laisser couler outre, car les personnages querelans étoient plus à contemner qu'à ramentevoir ; mêmement leur satisfaisant selon le grief, comme je me suis offert, Dieu sera juste estimateur de notre différend, lequel je supplie plutôt par mort me tollir de cette vie et mes biens dépérir devant mes yeux, que par moi ni par les miens en rien soit offensé. »

(*Gargantua*, chap. XLVI.)

XVI. — Comment Trouillogan, philosophe, traite la difficulté de mariage.

Ces paroles achevées, Pantagruel dit à Trouillogan le philosophe : « Notre féal, de main en main vous est la lampe baillée. C'est à vous maintenant de répondre. Panurge se doit-il marier, ou non ? — Tous les deux, répondit Trouillogan. — Que me dites-vous ? demanda Panurge. — Ce qu'avez ouï, répondit Trouillogan. — Qu'ai-je ouï ? demanda Panurge. — Ce que j'ai dit, répondit Trouillogan. — Ha ! ha ! en sommes-nous là, dit Panurge. Passe sans flux ! Et donc, me dois-je marier, ou non ? — Ni l'un ni l'autre, répondit Trouillogan. — Le diable m'emporte, dit Panurge, si je ne deviens rêveur, et me puisse emporter si je vous entends. Attendez, je mettrai mes lunettes à cette oreille gauche pour vous ouïr plus clair... Je crois que je suis descendu au puits ténébreux dans lequel disait Héraclitus être Vérité cachée. Je ne vois goutte, je n'entends rien, je sens mes sens tout hébétés. Et doute grandement que je sois charmé. Je parlerai d'autre style. Notre féal, ne bougez. Parlons sans disjonctives. Ces membres mal joints vous fâchent, à ce que je vois. Or çà, de par Dieu, me dois-je marier ?

Trouillogan. — Il y a de l'apparence.

Panurge. — Et si je ne me marie point ?

Tr. — Je n'y vois inconvénient aucun.

P. — Vous n'y en voyez point ?

Tr. — Nul, ou la vue me déçoit.

P. — J'y en trouve plus de cinq cents.

Tr. — Comptez-les.

P. — Je dis improprement parlant et prenant nombre certain pour incertain, déterminé pour indéterminé, c'est-à-dire beaucoup.

Tr. — J'écoute.

P. — Donc, me marierai-je ?

Tr. — Par aventure.

P. — M'en trouverai-je bien ?

Tr. — Selon la rencontre.

P. — Aussi, si je rencontre bien, comme j'espère, serai-je heureux ?

Tr. — Assez.

P. — Tournons à contre-poil. Et si je rencontre mal ?

Tr. — Je m'en excuse.

P. — Mais conseillez-moi, de grâce. Que dois-je faire ?

Tr. — Ce que voudrez.

P. — Je ne veux sinon ce que me conseillerez. Que m'en conseillez-nous ?

Tr. — Rien.

P. — Me marierai-je ?

Tr. — Je n'y étois pas.

P. — Je ne me marierai donc point ?

Tr. — Je n'en peux mais.

P. — Mettons le cas que sois marié.

Tr. — Où le mettons-nous ?

P. — Je dis, prenez le cas que marié je sois.

Tr. — Je suis d'ailleurs empêché.

P. — Page, mon mignon, tiens ici mon bonnet, je te le donne, sauf les lunettes, et va en la basse-cour jurer quelque petite demi-heure pour moi. Je jurerai pour toi quand tu voudras. Faisons quelque résolution.

Tr. — Je n'y contredis.

P. — Attendez. Puisque de celui endroit ne peut sang de vous tirer, je vous saignerai d'autre veine. Êtes-vous marié ou non ?

Tr. — Ni l'un ni l'autre, et tous les deux ensemble.

P. — Dieu nous soit en aide ! Je sue, par la mort-bœuf ! d'ahan et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrènes, métaphrènes et diaphragmes sont suspendus et

tendus pour incornifistibuler en la gibecière de mon entendement ce que dites et répondez.

Tr. — Je ne m'en empêche.

P. — Trut avant ! Notre féal, êtes-vous marié ?

Tr. — Il me l'est avis.

P. — Vous l'avez été une autre fois ?

Tr. — Possible est.

P. — Vous en trouvâtes-vous bien la première fois ?

Tr. — Il n'est pas impossible.

P. — A cette seconde fois, comment vous en trouvez-vous ?

Tr. — Comme porte mon sort fatal.

P. — Par la chair, je renie, par le sang, je renague, par le corps, je renonce. Il m'échappe. »

A ces mots Gargantua se leva et dit : « Loué soit le bon Dieu en toutes choses ! A ce que je vois, le monde est devenu beau fils depuis ma connaissance première. En sommes-nous là ? Donc sont hui les plus doctes philosophes entrés au phrontistère et école des pyrrhoniens, aporrhétiques, sceptiques et éphectiques. Loué soit le bon Dieu ! Vraiment on pourra dorénavant prendre les lions par les jubes, les chevaux par les crins, les bœufs par les cornes, les buffles par le museau, les loups par la queue, les chèvres par la barbe, les oiseaux par les pieds ; mais jà ne seront tels philosophes par leurs paroles pris. »

(*Le tiers livre de Pantagruel*, chap. XXXV-VI.)

XVII. — Panurge marchande un des moutons de Dindenaut.

Cela fait, Panurge prioit le marchand lui vouloir de grâce vendre un de ses moutons. Le marchand lui répondit : « Halas, Halas, mon ami, notre voisin, comment

vous savez bien trupher des pauvres gens. Vraiment, vous êtes un gentil chaland. O le vaillant acheteur de moutons ! Vraibis, vous portez le minois non mie d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses. De par saint Nicolas, compagnon, qu'il ferait bon porter bourse pleine auprès de vous ! Han, han, qui ne vous connaîtroit, vous feriez bien des vôtres. Mais voyez, o bonnes gens, comment il baille de l'historiographe ! — Patience, dit Panurge. Mais à propos, de grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Combien ? — Comment, dit le marchand, l'entendez-vous, notre ami, mon voisin ? Ce sont moutons à la grande laine, Jason y prit la toison d'or. L'ordre de la maison de Bourgogne en fut extrait. Moutons de Levant, moutons de haute futaie, moutons de haute graisse. — Soit, dit Panurge. Mais, de grâce, vendez-m'en un, et pour cause, bien et promptement vous payant en monnaie de Ponant, de taillis, et de basse graisse. Combien? — Notre voisin, mon ami, répondit le marchand, écoutez ça un peu de l'autre oreille.

PANURGE. — A votre commandement.

LE MARCHAND. — Vous allez en Lanternois.

P. — Voire.

LE M. — Voir le monde ?

P. — Voire.

LE M. — Joyeusement ?

P. — Voire.

LE M. — Vous avez nom, ce crois-je, Robin-Mouton ?

P. — Il vous plaît à dire.

LE M. — Sans vous fâcher.

P. — Je l'entends ainsi.

LE M. — Vous êtes, ce crois-je, le joyeux du roi.

P. — Voire.

LE M. — Fourchez-là. Ha, ha ! Vous allez voir le monde, vous êtes le joyeux du roi, vous avez nom Robin-Mouton. Voyez ce mouton-là, il a nom Robin, comme

vous. Robin, Robin, Robin ! Bé, bé, bé, bé ! O la belle voix !

P. — Bien belle et harmonieuse.

Le M. — Voici un pacte qui sera entre vous et moi, notre voisin et ami. Vous qui êtes Robin-Mouton, serez en cette coupe de balance ; le mien mouton Robin sera en l'autre ; je gage un cent d'huîtres de Buch qu'en poids, en valeur, en estimation, il vous emportera haut et court, en pareille forme que serez quelque jour suspendu et pendu.

— Patience, dit Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moi et pour votre postérité, si me le vouliez vendre ou quelque autre du bas-chœur. Je vous en prie, sire monsieur.

— Notre ami, répondit le marchand, mon voisin, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen ; les louchets des balles de limestre, au prix d'elle, ne sont que bourre. De la peau seront faits les beaux maroquins, lesquels on vendra pour maroquins turquins ou de Montélimart, ou d'Espagne pour le pire. Des boyaux, on fera cordes de violons et harpes, lesquelles tant chèrement on vendra, comme si fussent cordes de Munican ou Aquilée. Que pensez-vous ?

— S'il vous plaît, dit Panurge, m'en vendez un... Voyez ci argent comptant. Combien ? »

Ce disant montrait son escarcelle pleine de nouveaux henricus.

« Mon ami, répondit le marchand, notre voisin, ce n'est viande que pour rois et princes. La chair en est tant délicate, tant savoureuse et tant friande que c'est baume. Je les amène d'un pays auquel les pourceaux (Dieu soit avec nous !) ne mangent que mirobalans. Les truies (sauf l'honneur de toute la compagnie !) ne sont nourries que de fleurs d'oranger.

— Mais, dit Panurge, vendez-m'en un et je vous le paierai en roi, foi de piéton ! Combien ?

— Notre ami, répondit le marchand, mon voisin, ce sont moutons extraits de la propre race de celui qui porta Phryxus et Hellé par la mer dite Hellesponte. Aussi me coûtent-ils bon.

— Coûte et vaille, répondit Panurge. Seulement vendez-m'en un, le payant bien.

— Notre ami, dit le marchand, mon voisin, considérez un peu les merveilles de nature consistant en ces animaux que voyez, voire en un membre qu'estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes là et les concassez un peu avec un pilon de fer ou avec un landier, ce m'est tout un. Puis les enterrez en vue du soleil la part que vous voudrez et souvent les arrosez. En peu de mois, vous en verrez naître les meilleurs asperges du monde. Je n'en daignerois excepter ceux de Ravenne. A propos, si vous étiez clerc, vous sauriez que es membres plus inférieurs de ces animaux divins (ce sont les pieds) y a un os (c'est le talon, l'astragale si vous voulez), duquel, non d'autre animal du monde, fors de l'âne indien et des dorcades de Libye, l'on jouait antiquement au royal jeu des tales, auquel l'empereur Octavian Auguste un soir gagna plus de cinquante mille écus.

— Patience, dit Panurge, mais expédions.

— Et quand, dit le marchand, vous aurai-je, notre ami, mon voisin, dignement loué les membres internes ? Les épaules, les éclanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la ratelle, les tripes, la vessie dont on joue à la balle, les côtelettes, dont on fait en Pygmion les beaux petits arcs, pour tirer des noyaux de cerises contre les grues.

— C'est trop ici barguigné, dit le patron du navire au marchand. Vends lui si tu veux ; si tu ne veux, ne l'amuse plus. »

(*Le quart livre de Pantagruel*, chap. VI.)

XVIII. — Les mauvais moines.

Si entendez pourquoi un singe en une famille est toujours moqué et harcelé, vous entendez pourquoi les moines sont de tous refuis, et des vieux et des jeunes. Le singe ne garde point la maison comme un chien ; il ne tire pas l'aroy, comme le bœuf ; il ne produit ni lait, ni laine, comme la brebis ; il ne porte pas le faix, comme le cheval. Ce qu'il fait est tout dégâter, qui est la cause pourquoi de tous reçoit moqueries et batonnades. Semblablement un moine (j'entends de ces ocieux moines), ne laboure, comme le paisant, ne garde le pays, comme l'homme de guerre, ne guérit les malades comme le médecin, ne prêche ni endoctrine le monde comme le bon docteur évangélique et pédagogue, ne porte les commodités et choses nécessaires à la république comme le marchand. C'est la cause pourquoi de tous sont hués et abhorrés.

(*Gargantua*, chap. XL.)

XIX. — Comment étoient réglé les Thélémites à leur maniere de vivre.

Toute leur vie étoit employée non par loix, statutz ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lit quand bon leur sembloit, buvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le desir leur venoit ; nul ne les éveilloit, nul ne les parforçoit ny à boyre, ny à manger, ny à faire chose autre quelconques. Ainsi l'avoit étably Gargantua. En leur règle n'étoit que cette clause :

FAY CE QUE VOUDRAS,

parce que gens libères, bien nés, bien instruits, conversans en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice, lequel ils nommoient honneur. Iceux, quand par vile subjection et contrainte sont déprimés et asservis, detournent la noble affection, par laquelle à vertuz franchement tendoient, à déposer et enfraindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours choses défendues et convoitons ce que nous est dénié.

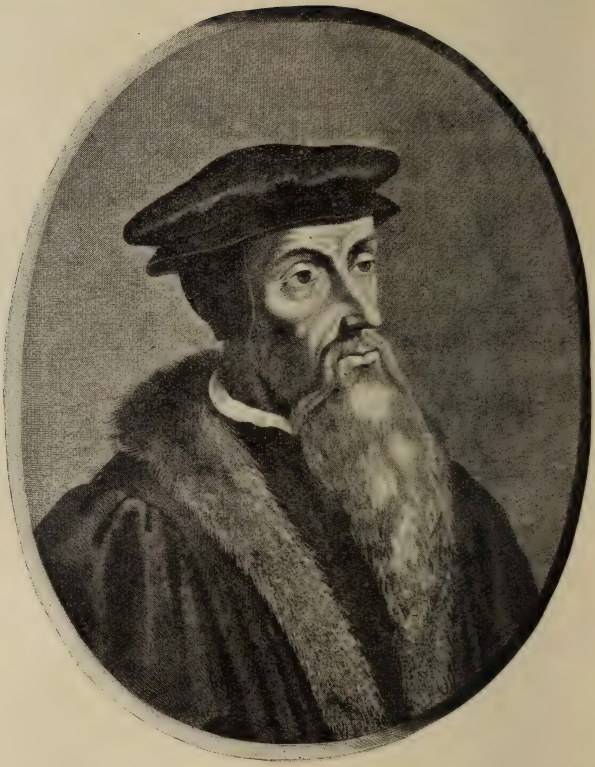
Par cette liberté entrèrent en louable emulation de faire tous ce que à un seul voyoient plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disoit : « Buvons », tous buvoient ; si disoit : « Jouons », tous jouoient ; si disoit : « Allons à l'ébat es champs », tous y alloient. Si c'étoit pour voler ou chasser, les dames, montées sus belles hacquenées avecques leurs palefroy gourrier, sus le poing mignonement enguantelé portoient chacune ou un épervier, ou un laneret, ou un émerillon ; les hommes portoient les autres oiseaux.

Tant noblement étoient appris qu'il n'étoit entre eux celuy ne celle qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six langages, et en iceux composer tant en carme, que en oraison solue.

(*Gargantua*, chap. LVII.)

IV

L'ÉLOQUENCE. — CALVIN.



JEAN CALVIN

XX. — Appel de Calvin au roi.

Au commencement que je m'appliquois à écrire ce présent livre, je ne pensois rien moins, o très noble roi, que d'écrire choses qui fussent présentées à ta Majesté. Seulement mon propos étoit d'enseigner quelques rudiments par lesquels ceux qui seroient touchés d'aucune [de quelque] bonne affection de Dieu, fussent instruits à vraie piété. Et principalement voulois, par ce mien labeur, servir à nos François, desquels j'en voyois plusieurs avoir faim et soif de Jésus-Christ et bien peu qui en eussent reçu droite connaissance. Laquelle mienne délibération on pourra facilement apercevoir au livre, en tant que l'ai accommodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a été possible.

Mais voyant que la fureur d'aucuns iniques s'étoit tant élevée en son royaume qu'elle n'avoit laissé lieu aucun à toute saine doctrine, il m'a semblé être expédient de faire servir ce présent livre tant d'instruction à ceux que premièrement j'avois délibéré d'enseigner que aussi de confession de foi envers toi. Dont [afin que par là] tu connaisses quelle est la doctrine contre laquelle d'une telle rage furieusement sont enflammés ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'hui ton royaume.

Car, je n'aurai nulle honte de confesser que j'ai ici compris quasi une somme de cette même doctrine, laquelle ils estiment devoir être punie par prison, bannissement,

proscription et feu et laquelle ils crient devoir être déchassée hors de terre et de mer. Bien sais-je de quels horribles rapports ils ont rempli tes oreilles et ton cœur, pour te rendre notre cause fort odieuse. Mais tu as à réputer, selon ta clémence et mansuétude, qu'il ne resteroit innocence aucune ni en dits, ni en faits, s'il suffisoit d'accuser...

(*Lettre dédicace de l'Institution de la religion chrétienne à très haut, très puissant et très illustre prince Françoys roy de France très chrestien...*)

XXI. — Sur la Prédestination.

Nous appelons Prédestination le conseil éternel de Dieu, par lequel il a déterminé ce qu'il vouloit faire d'un chacun homme. Car il ne les crée pas tous en pareille condition, mais ordonne les uns à vie éternelle, les autres à éternelle damnation. Ainsi selon la fin à laquelle est créé l'homme, nous disons qu'il est prédestiné à mort ou à vie...

Selon donc que l'Écriture montre clairement, nous disons que le Seigneur a une fois constitué en son conseil éternel et immuable, lesquelz il vouloit prendre à salut, et lesquelz il vouloit laisser en ruine. Ceux qu'il appelle à salut, nous disons qu'il les reçoit de sa miséricorde gratuite, sans avoir égard aucun à leur propre dignité ; au contraire que l'entrée de vie est forclose à tous ceux qu'il veut livrer en damnation, et que cela se fait par son jugement occulte et incompréhensible, combien qu'il soit juste et équitable.

D'avantage nous enseignons, que la vocation des élus est comme montre et témoignage de leur élection. Pareillement que leur justification en est une autre marque et enseigne ; jusques à ce qu'ils viennent en la gloire, en laquelle gît l'accomplissement d'icelle. Or comme le Sei-

gneur marque ceux qu'il a élus, en les appelant et justifiant ; aussi au contraire, en privant les reprouvés de la connaissance de sa parole, ou de la sanctification de son Esprit, il démontre par tel signe, quelle sera leur fin, et quel jugement leur est préparé.

. . . . . .

Quand l'entendement humain oit ces choses, son intempérance ne se peut tenir de faire troubles et émotions, comme si une trompette avoit sonné à l'assaut. Car les hommes charnels (comme ils sont pleins de folies) plaidoient contre Dieu, comme s'ils le tenoient sujet à leurs répréhensions. Premièrement ils demandent, à quel propos Dieu se courrouce contre ses créatures, lesquelles ne l'ont provoqué par aucune offense ? Car de perdre et ruiner ceux que bon luy semble, c'est chose plus convenable à la cruauté d'un tyran qu'à la droiture du Juge.

Ainsi il leur semble que les hommes ont bonne cause de se plaindre de Dieu, si par son pur vouloir, sans leur propre mérite, ils sont prédestinés à la mort éternelle. Si telles agitations viennent quelque fois en l'entendement des fidèles, ils seront assez armés pour les repousser, quand seulement ils réputeront quelle témérité c'est, même d'enquérir des causes de la volonté de Dieu : vu qu'icelle est, et à bon droit doit être, la cause de toutes les choses qui se font. Car si elle a quelque cause, il faut que cette cause là précède : et qu'elle soit comme attachée à icelle, ce qui n'est pas licite d'imaginer. Car la volunté de Dieu est tellement la règle suprème et souveraine de justice, que tout ce qu'il veut, il le faut tenir pour juste, d'autant qu'il le veut. Pourtant quand on demande : pourquoy est-ce que Dieu a fait ainsi ? il faut répondre : Pource qu'il l'a voulu. Si on passe outre, en demandant pourquoy l'a il voulu, c'est demander une chose plus grande et plus haute que la volunté de Dieu : ce qui ne se peut trouver. Pourtant que la témérité humaine se modère

et qu'elle ne cherche ce qui n'est point, de peur de ne trouver point ce qui est. Cette bride sera bien pour retenir tous ceux qui voudront méditer les secrets de Dieu en révérence. Contre les iniques qui ne se soucient de médire de Dieu apertement, le Seigneur se défendra assez par sa justice, sans que nous luy servions d'avocats : quand en ôtant tergiversations à leurs consciences, il les pressera et convaincra jusques là qu'elles ne pourront échapper.

Toutesfois, à fin que nous n'endurions qu'ils ayent son saint Nom en moquerie, il nous donne armures en sa parole pour résister à leur fureur. Pourtant si quelqu'un nous assaut de ce propos : pourquoy c'est que Dieu en a prédestinés aucuns à damnation, lesquels ne l'avoient point mérité, vu qu'ils n'étoient pas encores ? Nous luy demanderons d'autre part en quoy c'est qu'il pense Dieu être redevable à l'homme, s'il l'estime être en sa nature ? Puis que nous sommes tous corrompus et contaminés en vices, il ne se peut faire que Dieu ne nous ait en haine. Et ce, non pas d'une cruauté tyrannique, mais par une équité raisonnable. Si ainsi est que tous hommes, de leur condition naturelle, soient coupables de condamnation mortelle, de quelle iniquité, je vous prie, se plaindront ceux, lesquels Dieu a prédestinés à mort ? Que tous les enfans d'Adam viennent en avant pour contendre et débattre contre leur Créateur : de ce que par sa providence éternelle devant leur nativité, ils ont esté dévoués à calamité perpétuelle. Quand Dieu au contraire les aura amenés à se reconnoître, que pourront-ils murmurer contre cela ? S'ils sont tous pris d'une masse corrompue, ce n'est point de merveilles s'ils sont assujettis à damnation. Qu'ils n'accusent point donc Dieu d'iniquité ; d'autant que par son jugement éternel, ils sont ordonnés à damnation, à laquelle leur nature même les mène.

(*Institution de la religion chrétienne*, chap. VIII.)

XXII. — La patience chrétienne opposée au stoïcisme.

Nous voyons que porter patiemment la croix n'est pas être du tout stupide et ne sentir douleur aucune, comme les Philosophes stoïques ont follement décrit le temps passé un homme magnanime, lequel ayant dépouillé son humanité, ne fût autrement touché d'adversité que de prospérité, ne autrement de choses tristes que de joyeuses, ou plutôt qu'il fût sans sentiment comme une pierre. Et qu'ont ils profité avec cette si haute sagesse ? C'est qu'ils ont dépeint un simulacre de patience, lequel n'a jamais été trouvé entre les hommes et n'y peut être du tout ; et même en voulant avoir une patience trop exquise, ils ont ôté l'usage d'icelle entre les hommes.

Il y en a aussi maintenant entre les chrétiens de semblables, lesquels pensent que ce soit vice, non seulement de gémir et pleurer, mais aussi de se contrister et être en sollicitude. Ces opinions sauvages procèdent quasi de gens oisifs : lesquelz s'exerçant plutôt à spéculer qu'à mettre la main à l'œuvre, ne peuvent engendrer autre chose que belles phantasies.

De notre part, nous n'avons que faire de cette si dure et rigoureuse Philosophie, laquelle notre Seigneur Jésus a condamnée, non seulement de parolles, mais aussi par son exemple, car il a gémy et pleuré tant pour sa propre douleur qu'en ayant pitié des autres et n'a pas autrement appris ses disciples de faire. Le monde, dit-il, s'éjouira et vous serez en tristesse ; il rira et vous pleurerez. Et afin qu'on ne tournât cela à vice, il prononce ceux qui pleurent estre bien heureux. Ce qui n'est point de merveille. Car si on réprouve toutes larmes, que jugerons-nous du Seigneur Jésus, du corps duquel sont distillées gouttes

de sang ? Si on taxe d'incrédulité tout épouvantement, qu'estimerons-nous de l'horreur dont il fut si merveilleusement étonné ? Comme approuverons-nous ce qu'il confesse, son âme être triste jusques à la mort ?

J'ai voulu dire ces choses pour retirer tous bons cœurs de désespoir, à fin qu'ils ne renoncent point à l'étude de patience, combien qu'ils ne soient du tout à délivre d'affection naturelle de douleur. Or, il convient que ceux qui font de patience stupidité et d'un homme fort et constant un tronc de boys, perdent courage et se désespèrent, quand ils se voudront addonner à patience. L'Écriture, au contraire, louë les saints de tolérance, quand ils sont tellement affligés de la dureté de leurs maux, qu'ils n'en sont pas rompus pour défaillir, quand ils sont tellement points d'amertume, qu'ils ont une joye spirituelle avec ; quand ils sont tellement pressés d'angoisse, qu'ils ne laissent point de respirer se réjouissant en la consolation de Dieu.

(*Institution de la religion chrétienne*, chap. XVII.)

V

LA POÉSIE. — LA TRADITION MÉDIÉVALE. — MAROT.

earlier writers did not follow rule closely. Conclusion

JEAN LEMAIRE DE BELGES

XXIII. — Sermon de Genius, archiprêtre de Venus.

Aetatis breve ver.

La Nature donc, de ses mains tant doucettes
Ne fait que tistre et peindre et labourer
A faire fleurs, arbres, hommes et bêtes.

C'est pour le tout Univers décorer,
Et puis Venus par ardeur indicible
Les fait trestous ensemble enamourer.

Dame Venus emploie son possible
A tout conjoindre en amour melliflue,
Leur propinant vertu concupiscible.

A toute bête, utile ou superflue,
Elle consigne un aiguillon d'amours
Et un desir sensuel leur influe.

Mais sa cure est principale toujours
Sur les humains ; auxquels ses grâces donne
Au beau printemps et en leurs jeunes jours.

enjambement not allowed by rule and restored except in Thest & ayl mss

JEAN MAROT OFFRANT A ANNE DE BRETAGNE
SA « RELATION DE LA CONQUÊTE DE GÊNES »
(*Bibliothèque Nationale, fonds français, 5091. — Phot. W. A. Mansell.*)

Si donques or, tout animal s'adonne
D'amours servir, de Venus mercier,
Ainsi que Dieu et Nature l'ordonne,

Que ferez-vous, qui pour approprier
Bien vos hauts noms, êtes tous demi-dieux
Et qui savez le bien du mal trier ?

Saints animaux, la semence des cieux,
Hommes prudents, esperits raisonnables
Et qu'entre tous Nature aime le mieux,

Serez-vous point aux hauts Dieux serviables ?
Dame Venus, l'honorerez-vous point,
Comme ses serfs, dévots et amiables ?

Je, Genius, grand primat primerain
De toute Gaule et de mainte autre gent,
Vous choisirai du premier au derrain

Et s'il s'en trouve aucun si negligent
Qu'en son temps n'ait servi Venus sa dame,
Il en mourra, de pardon indigent,

Et sera dit anathème et infâme,
Forclos d'aller aux beaux Champs Élysées
Où le siège est de mainte benoîte âme.

Mais pas ne crois vos hautesses prisées
Si regimbans encontre l'aiguillon,
Si peu savans, ne si très-abusées,

Car quand amour, plus gai qu'un papillon,
S'adresse à vous, bandant son arc d'ivoire
Point ne devez éviter son raillon.

Levez vos cœurs, déployez ci vos sens,
Mes chers enfans, que je veux introduire,
Et m'adressez vos beaux yeux relucents.

Je suis celuy que Dieu a fait reluire
En haute essence au rang des demi-dieux,
Pour assister aux hommes sans les nuire,

Genius suis, vous suivant en tous lieux,
Pour vous sémondre et vous persuader
Ce que je sais qui vous affiert le mieux.

Créé je fus, pour vous duire et guider
Pour procurer la vôtre géniture
Et au surplus vous défendre et garder.

(*La concorde des deux langages.*)

CLÉMENT MAROT

XXIV. — Épigramme à François Rabelais.

S'ON nous laissoit nos jours en paix user,
Du temps présent à plaisir disposer
Et librement vivre comme il faut vivre,
Palais et cours ne nous faudroit plus suivre,
Plaids, ni procès, ni les riches maisons
Avec leur gloire et enfumés blasons,

Mais sous bel ombre, en chambre et galeries,
Nous promenant, livres et railleries,
Dames et bains seraient les passe-temps,
Lieux et labeurs de nos esprits contents.

XXV. — Ballade.

Chant de Mai et de Vertu.

Volontiers en ce mois ici
La terre mue et renouvelle :
Maints amoureux en font ainsi,
Sujets à faire amour nouvelle
Par légèreté de cervelle,
Ou pour être ailleurs plus contents :
Ma façon d'aimer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi,
De qui la beauté ne chancelle ;
Par temps, maladie, ou souci
Laideur les tire en sa nacelle :
Mais rien ne peut enlaidir celle
Que servir sans fin je prétends :
Et pource qu'elle est toujours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dis tout ceci,
C'est Vertu, la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur éclairci
Tous les vrais amoureux appelle :

Venez amants, venez (dit elle),
Venez à moi, je vous attends :
Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps.

ENVOI

Prince, fais amie immortelle,
Et à la bien aimer entends :
Lors pourras dire, sans cautèle :
Mes amours durent en tout temps.

(*Chants divers.*)

XXVI. — Rondeau.

De l'amour du siècle antique.

Au bon vieux temps, un train d'amour règnoit,
Qui sans grand art et dons se démenoit ;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde ;
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à jouir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit ;
Rien que pleurs faints, rien que changes on oyt ;

Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la mene ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux temps.

(*Rondeaux*, II, 12.)

XXVII. — Discours de la mort aux humains.

L'APÔTRE Paul, saint Martin charitable,
Et Augustin, de Dieu tant écrivant,
Maint autre saint plein d'esprit véritable
N'ont desiré que moy en leur vivant.
Or est ta chair contre moy estrivant,
Mais pour l'amour de mon père céleste
T'enseigneray comme iras ensuivant
Ceux à qui onc mon dard ne fut moleste.

Prie à Dieu seul que par grâce te donne
La vive foy, dont saint Paul tant écrit,
Ta vie après du tout lui abandonne
Qui en péché journellement aigrit.
Mourir pour être avecques Jesuchrist
Lors aimeras, plus que vie mortelle ;
Ce beau souhait fera(le)tien esprit :
La chair ne peut désirer chose telle...

Jésus, afin que de moy n'eusses crainte,
Premier que toy voulut mort encourir ;
Et en mourant ma force a si étainte,
Que quand je tue on ne sauroit mourir.
Vaincue m'a pour les tiens secourir,
Et plus ne suis qu'une porte ou entrée
Qu'on doit passer volontiers, pour courir
De ce vil monde en céleste contrée...

Mais, pour tomber à mon premier propos,
Ne me crains plus, je te pry, ne maudis ;
Car qui voudra en éternel repos
Avoir de Dieu les promesses et dits,
Qui voudra voir les anges benedits,
Qui voudra voir de son vray Dieu la face
Brief, qui voudra vivre au beau Paradis
Il faut premier que mourir je le face.

(*Déploration de Messire Florimond Robertet.*)

XXVIII. — Sur une lettre reçue.

Qui eût pensé que l'on pût concevoir
Tant de plaisir pour lettres recevoir ?
Qui eût cuidé le desir d'un cœur franc
Être caché dessous un papier blanc ?
Et comment peut un œil au cœur élire
Tant de confort par une lettre lire ?...
Bien heureuse est la main qui la ploya
Et qui vers moy de grace l'envoya !
Bien heureux est qui apporter la sut,
Et plus heureux celuy qui la reçut !
Tant plus avant cette lettre lisoye
En aise grand, tant plus me déduisoye ;
Car mes ennuis sur-le-champ me laissèrent
Et mes plaisirs d'augmenter ne cessèrent,
Tant que j'eus lu un mot qui ordonnoit
Que cette lettre ardre me convenoit...
Aucunesfoys au feu je la boûtoye
Pour la brûler, puis soudain l'en ôtoye,
Puis l'y remis, et puis l'en reculay.
Mais à la fin à regret la brûlay
En disant : Lettre (après l'avoir baisée),
Puis qu'il luy plaît, tu seras embrasée :

Car j'aime mieux deuil en obéissant,
Que tout plaisir en désobeissant.
Voilà comment poudre et cendre devint
L'aise plus grand' qu'à moy oncques avint.

(*Élégies*, XVI.)

XXIX. — Épigramme.

Du lieutenant criminel et de Semblançay.

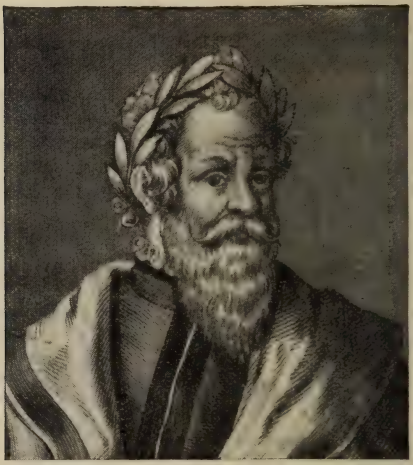
Lorsque Maillart, juge d'Enfer, menoit
A Montfaucon Semblançay l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme que mort va prendre
Et Semblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuidoit, pour vrai, qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

(*Épigrammes*, XL.)

XXX. — A son ami Lyon (1526).

... Je te veux dire une belle fable :
C'est à savoir du Lyon et du Rat.
Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Vit, une foys, que le Rat ne savoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, et la chair toute crue ;
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grue)
Trouva moyen et manière et matière,
D'ongles et dents, de rompre la ratière,

Dont maître Rat échappe vitement ;
Puis mit à terre un genouil gentement,
Et en ôtant son bonnet de la tête,
A mercié mille foys la grand bête,
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras



CLÉMENT MAROT (1495–1554?)

Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le Lyon pour chercher sa pâture
Saillit dehors sa caverne et son siège,
Dont (par malheur) se trouva pris au piège
Et fut lié contre un ferme poteau.
Adonc le Rat, sans serpe ne couteau,
Y arriva joyeux et ébaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy :

Mais dépita chats, chates et chatons,
Et prisa fort rats, rates et ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable ;
Auquel a dit : « Tais toy, Lyon lié,
Par moy seras maintenant délié :
Tu le vaux bien, car le cœur joly as ;
Bien y parut quand tu me délias.
Secouru m'as fort lyonneusement,
Or secouru seras rateusement. »
Lors le Lyon ses deux grands yeux vêtit
Et vers le Rat les tourna un petit,
En luy disant : « O povre verminière,
Tu n'as sur toy instrument ne manière,
Tu n'as couteau, serpe, ne serpillon,
Qui sût couper corde ne cordillon,
Pour me jeter de cette étroite voye !
Va te cacher, que le Chat ne te voye !
— Sire Lyon (dit le fils de Souris),
De ton propos certes je me souris ;
J'ay des couteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus tranchans qu'une scie ;
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;
Bien couperont la corde qui te touche
De si trèsprès, car j'y mettray bon ordre. »
Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien. Vray est qu'il y songea
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant qu'à la parfin tout rompt,
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisir en effet
Ne se perd point, quelque part où soit fait. »
Voila le conte en termes rithmassés,
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Témoin Esope et plus d'un million.
Or vien me voir pour faire le Lyon,

Et je mettray peine, sens et étude
D'être le Rat, exempt d'ingratitude :
J'entends si Dieu te donne autant d'affaire,
Qu'au grand Lyon ; ce qu'il ne veuille faire !

(*Épîtres*, XIII.)

XXXI. — Épître au roi pour avoir été dérobé

J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant, le meilleur fils du monde.
Ce vénérable hillot fut averti
De quelque argent que m'aviez départi
Et que ma bourse avait grosse apostume.
Donc se leva plus tôt que de coutume
Et me va prendre en tapinois icelle
Puis vous la mit très bien sous son aisselle,
Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne crois pas que ce fût pour la rendre,
Car jamais plus n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit ; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cape ;
De mes habits (en effet), il pilla
Tous les plus beaux et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi être,
Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maître.
Finalement, de ma chambre s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva ;
Laisse le pire et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le conte,

Soyez certain qu'au partir dudit lieu,
N'oublia rien, fors à me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Le dit valet, monté comme un saint George
Et vous laissa Monsieur dormir son soul,
Qui au réveil n'eût su finer d'un sou.
Ce Monsieur là (Syre) c'étoit moy même,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blême
Quand je me vis sans honnête vêture,
Et fort fâché de perdre ma monture ;
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné :
Car votre argent (très débonnaire prince)
Sans point de faute est sujet à la pince.
Bien tôt après cette fortune là,
Une autre pire encores se mêla
De m'assaillir, et chacun jour m'assaut,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers
Rithmer sous terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons mois, qui m'a toute élourdie
La povre tête, et ne veut terminer ;
Alns me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant affaibly m'a d'étrange manière !
Et si m'a fait la cuisse héronnière...
Que diray plus ? Au misérable corps
Dont je vous parle, il n'est demeuré, fors
Le povre esprit, qui lamente et soupire,
Et en pleurant tâche à vous faire rire.
Et pour autant (Syre) que suis à vous,
De trois jours l'un viennent tâter mon pouls
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusqu'à quia.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guérison : mais, à ce que j'entens,

Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Voilà comment depuis neuf mois en çà
Je suis traité. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a l'ay vendu,
Et en sirops et juleps despendu :
Ce néantmoins ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requête ou demande :
Je ne veux point tant de gens resembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront, ils demanderont eux ;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.
Je ne dy pas, si voulez rien prêter,
Que ne le prenne. Il n'est point de prêteur
(S'il veut prêter) qui ne face un debteur.
Et savez vous, Syre, comment je paye ?
Nul ne le sait, si premier ne l'essaye
Vous me devrez (si je puis) du retour,
Et vous feray encores un bon tour :
A celle fin qu'il n'y ayt faute nulle,
Je vous feray une belle cédule,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content ;
Ou (si voulez) à payer ce sera,
Quand votre los et renom cessera.
Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains
Me pleigeront. Je les pense si fermes,
Qu'ils ne faudront pour moy à l'un des termes
Je sais assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je soys trompeur ;
Mais il fait bon assurer ce qu'on prête.
Bref, votre paie, ainsi que je l'arrête

Est aussi sûre, advenant mon trépas,
Comme advenant que je ne meure pas.
Avisez donc si vous avez desir
De rien prêter ; vous me ferez plaisir ;
Car, puis un peu, j'ay bâty à Clement,
Là où j'ay fait un grand déboursement ;
Et à Marot, qui est un peu plus loin ;
Tout tombera, qui n'en aura le soin.
Voilà le point principal de ma lettre ;
Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre ? Las ! Certes, et si feray,
Et, ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : « O Roy, amoureux des neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu Tout Puissant te doint, pour t'étrenner,
Les quatre coins du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Et pour autant que sur tous en es digne. »

(*Épîtres*, XXVII.)

VI

LA TRANSFORMATION DE L'IDÉAL POÉTIQUE CHEZ LES CONTEMPORAINS ET SUCCESSEURS DE MAROT.

XXXII. — Marguerite de Navarre.

L'amour divin.

LA BERGÈRE, *ravie de l'amour de Dieu ;* LA MONDAINE, LA SUPERSTITIEUSE, LA SAGE.

LA BERGÈRE. (*Elle chante.*)

Hélas ! Je languys d'amour,
Hélas ! Je meurs tous les jours.

(*Puis elle dit :*)

Qui vit d'amour a bien le cœur joyeux,
Qui tient amour ne peut désirer mieux,
Qui sait amour n'ignore nul savoir,
Qui voit amour a toujours riants yeux,
Qui baise amour, il passe dans les cieux,
Qui vainc amour, il a parfait pouvoir,
Qui aime amour accomplit son devoir,
Qui est porté d'amour n'a nulle peine,
Qui peut amour embrasser, prendre et voir,
Il est rempli de grâce souveraine...

LA MONDAINE.

Saluons la.

LA SAGE.

C'est bien dit.

LA SUPERSTITIEUSE.

Dieu vous garde.

LA BERGÈRE.

Et vous aussi.

LA SUPERSTITIEUSE.

Nous venons cette part
Vous visiter, savoir qu'ici vous faites.

LA BERGÈRE (*chante*).

Je garde mes brebiettes.

LA MONDAINE.

Quoy ! n'avez-vous autre exercice ?

LA SAGE.

Oisiveté engendre vice.

LA BERGÈRE (*chante*).

Je file quant Dieu me donne de quoy,
Je file ma quenouille, ouoy.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais d'amour est tout votre chant !

LA MONDAINE.

Hélas ! c'est un Dieu trop méchant.

LA SAGE.

Certes, il fait d'étranges tours.

LA BERGÈRE (*chante*).

O doux amour au doux regard
Qui me transperce de ton dard !
O l'ignoré,
L'amy de moy tant adoré
Le vertueux mal honoré,
Et l'inconnu
Pour tout autre qui est tenu !...
Hélas ! J'ai peur
De n'aimer point d'assez bon cœur
Ou de fainte amour, quelle horreur !
Si j'aimois fort,
Cet amour me donroit la mort ;
Mais puisque suis vivant et fort
Je n'ayme assez.
Bras et jambes seroient lassés,
Si d'amour étoient pourchassés :
Non, mais plus forts,
Car amour par de grands efforts
Peut bien ressusciter les morts.
Or, t'évertue,
Amour et tout soudain me tue.
Puis, quand tu m'auras abattue
Me fera vivre.
Pour toy veux être folle et ivre
Sans jamais en être delivre,
Mais toy, amour,

S'il te plait me faire ce tour
Que tu me brules sans séjour,
Ton consumer
Me donra un être d'aimer,
Me relevant pour m'assommer,
Et ta lumière
Qui en moy sera tout entière
Comme toy me fera légière.
Tu l'as fait et je t'en mercie.
Voilà l'état de bergerie,
Qui suivant d'amour la bannière
D'autre chose ne se soucie.

(*Comédie jouée au Mont-de-Marsan, le jour de caresme prenant mil cinq cens quarante sept.*)

XXXIII. — Mellin de Saint Gelais.

Ode

O COMBIEN est heureuse
La peine de celer
Une flamme amoureuse
Qui deux cœurs fait brûler,
Quand chacun d'eux s'attend
D'être bien tôt content.

Las ! On veut que je taise
Mon apparent desir,
Et feigne qu'il me plaise
Nouvel amy choisir !
Mais forte affection
N'endure fiction.

Votre amour froide et lente
Vous rend sage et discret :
La mienne, violente,
N'entend pas ce secret :
Amour, nulle saison,
N'est amy de raison.

Si mon feu sans fumée
Est violent et chaud,
Étant de vous aimée
Du reste, il ne me chaut !
Soit mon mal vu de tous
Et seul senti de vous !

Si femme en ma présence
Autre vous entretient,
Amour veut que je pense
Que cela m'appartient :
Car luy et longue foy
Vous doivent tout à moy.

Quand par bonne Fortune
Serez mien de tout point,
Lors parlez à chacune,
Je ne m'en plaindrai point ;
Je vous pry, ce pendant
N'être ailleurs prétendant.

Pensez-vous que la vue
Soit assez entre amis,
Ne me voiant pourvue
De ce qu'on m'a promis ?
C'est trop peu que des yeux !
Amour veut avoir mieux.

De vous seul je confesse
Que mon cœur est transi.
Si j'étois grand princesse
Je dirois tout ainsi.
Si le vôtre ainsi fait
Montrez le par effet.

XXXIV. — Sonnet.

Il n'est point tant de barques à Venise
D'huîtres à Bourg, de lièvres en Champagne
D'ours en Savoie et de veaux en Bretagne,
De cygnes blancs le long de la Tamise,

Ne tant d'amours se traitent en l'Église,
De différends aux peuples d'Allemagne,
Ne tant de gloire à un seigneur d'Espagne,
Ne tant se trouve à la cour de feintise,

Ne tant y a de monstres en Afrique,
D'opinions en une république,
Ne de pardons à Rome aux jours de fête,

Ne d'avarice aux hommes de pratique,
Ne d'arguments en une Sorbonique, —
Que m'amie a de lunes en la tête.

XXXV. — Antoine Héroet.

L'amour, réminiscence d'une contemplation de la beauté divine.

Car, quand le monde et vivre m'ennuira,
De bien entendre alors me suffira

Ce qu'il disoit, après un grand plaisir,
Nous deux étant quelquefois de loisir :
Qu'avons été, devant que nous fussions,
Lors que beauté divine connaissions,
Depuis, tombés en ces terrestres corps,
Que nuls n'étoient de ce temps-là records,
Sinon bien peu, auxquels étoit permis
De se nommer et être vrais amis ;
Et qui de belle amy plus devenoit,
C'étoit celuy qui mieux se souvenoit
D'avoir au ciel auparavant été
Contemplateur de divine beauté ;
Qu'amour ici nous donnoit souvenance,
Le souvenir causoit l'intelligence
De la beauté çà bas mal entendue
Jusques au temps que l'aile soit rendue
Que nous avons, tombants, désempennée ;
Que pour cela la plume fut donnée
A Cupido pour nos ailes forger,
Et nous voulants des siennes soulager
Que c'étoit luy qui nos cœurs élevoit.

. . . . . .

Si suis-je bien dès cette heure certaine
Que, réchappés de la prison mondaine,
Irons au lieu qu'avons tant estimé,
Trouver le bien qu'aurons le plus aimé.
C'est de beauté jouissance et plaisir,
Dont notre amour est un ardent désir.

Là, réunis et nous reconnaissants,
Serons toujours, non parfois, jouissants,
Et à jamais vivants amis ensemble,
Vertu verrons, non pas comme elle semble,
Mais comme elle est. Là, beauté trouverons
Et la bonté. Là nous enivrerons

De la liqueur dont avons fait l'essai
Pour l'avenir.

(*La Parfaite amye*, livre II.)

XXXVI. — Louise Labé.

Sonnet.

Ne reprenez, Dames, si j'ay aimé,
Si j'ai senti mille torches ardentes,
Mille travaux, mille douleurs mordantes,
Si en pleurant j'ai mon temps consumé !

Las ! Que mon nom n'en soit par vous blâmé !
Si j'ai failli, les peines sont présentes,
N'aigrissez point leurs pointes violentes ;
Mais estimez qu'Amour, à point nommé

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis accuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses,

En ayant moins que moy d'occasion
Et plus d'étrange et forte passion.
Et gardez-vous d'être plus malheureuses !

VII

RONSARD

XXXVII. — Vocation poétique de Ronsard.

Pour menace ou prière, ou courtoise requête
Que mon père me fît, il ne sut de ma tête
Oter la Poësie, et plus il me tançoit,
Plus à faire des vers la fureur me poussoit.
Je n'avois pas douze ans qu'au profond des vallées
Dans les hautes forêts des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeurs tout-couvers,
Sans avoir soin de rien, je composois des vers ;
Écho me répondoit, et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,
Aigipans, qui portoient des cornes sur le front,
Et qui ballant sautoient comme les chèvres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques Fées
Autour de moy dansoient à cottes dégrafées.
Je fus premièrement curieux du Latin ;
Mais voyant par effet que mon cruel destin
Ne m'avoit dextrement pour le Latin fait naître,
Je me fis tout François, aimant certes mieux être
En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier,
Que d'être sans honneur à Rome le dernier.
Donc, suivant ma nature aux Muses inclinée,
Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
J'enrichy notre France, et pris en gré d'avoir,
En servant mon pays, plus d'honneur que d'avoir.

(*Discours à P. Lescot, seigneur de Clany.*)

XXXVIII. — Les amours de Cassandre.

I

Soit que son or se crêpe lentement,
Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,
Qui çà, qui là, par le sein vagabondes,
Et sur le col nagent folâtrement ;

Ou soit qu'un nœud illustré richement
De maints rubis et maintes perles rondes
Serre les flots de ses deux tresses blondes,
Mon cœur se plaît en son contentement.

Quel plaisir est-ce, ainçois quelle merveille,
Quand ses cheveux, troussés dessus l'oreille,
D'une Vénus imitent la façon ?

Quand d'un bonnet sa tête elle Adonise,
Et qu'on ne sait s'elle est fille ou garçon,
Tant sa beauté en tous deux se déguise ?

II

Quand je te voy discourant à part toy,
Toute amusée avecques ta pensée,
Un peu la tête encontre-bas baissée,
Te retirant du vulgaire et de moy :

Je veux souvent pour rompre mon émoy,
Te saluer, mais ma voix offensée,
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche et me laisse tout coy.

Mon œil confus ne peut souffrir ta vue ;
De ses rayons mon âme tremble émue ;
Langue ne voix ne font leur action.

Seuls mes soupirs, seul mon triste visage
Parlent pour moy, et telle passion
De mon amour donne assez témoignage.

III

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moy
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foy,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement que notre chambrière
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ni toy,
Je veux trois jours entiers demeurer à requoy,
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais si quelqu'un venoit de la part de Cassandre
Ouvre lui tôt la porte et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre, et me viens accoutrer,

Je veux tant seulement à lui seul me montrer ;
Au reste, si un Dieu vouloit pour moy descendre
Du Ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer.

XXXIX. — Les amours de Marie.

I

MARIE, levez-vous, ma jeune paresseuse,
Jà la gaie Alouette au ciel a fredonné
Et jà le Rossignol doucement jargonné
Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.

Sus, debout ! Allon voir l'herbelette perleuse
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons ausquels aviez donné
Hier au soir de l'eau, d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux
D'être plus-tôt que moy ce matin éveillée :
Mais le dormir de l'Aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée,
Cà ! çà ! que je les baise et votre beau tetin
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin !

II

Vous méprisez nature : êtes-vous si cruelle
De ne vouloir aimer ? Voyez les Passereaux
Qui demènent l'amour, voyez les Colombeaux,
Regardez le Ramier, voyez la Tourterelle ;

Voyez deçà delà d'une frétillante aile
Voleter par les bois les amoureux oiseaux,
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Ici la bergerette, en tournant son fuseau,
Dégoise ses amours et là le pastoureau
Répond à sa chanson, ici toute chose aime :

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer ;
Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,
Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.

III

Chanson.

QUAND ce beau Printemps je voy,
J'aperçoy
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour
Et l'amour
Comme enfans naissent au monde.

Quand je voy les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lassés de lierre,
Je pense être pris es laz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'entens la douce vois
Par les bois
Du gay Rossignol qui chante,
D'elle je pense jouir
Et ouyr
Sa douce voix qui m'enchante.

Quand je voy en quelque endroit
Un Pin droit,
Ou quelque arbre qui s'élève,
Je me laisse décevoir
Pensant voir
Sa belle taille et sa grève.

Quand le Soleil tout riant
D'orient
Nous montre sa blonde tresse,
Il me semble que je voy
Davant moy
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens parmy les prés
Diaprés
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref je fais comparaison
Par raison
Du Printemps et de m'amie ;
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Ha ! maîtresse, mon soucy,
Viens icy ;
Viens contempler la verdure :
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié
Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement
Doucement
L'amour du bec et des ailes ;

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bon heur
Trahissons par une crainte ;
Les oiseaux sont plus heureux
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutesfois ne perdons pas
Nos ébats
Pour ces loix tant rigoureuses ;
Mais, si tu m'en crois, vivons
Et suivons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoy
Baise moy,
Rebaise moy ma Déesse ;
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de notre jeunesse.

IV

Stances sur la mort de Marie.

Je lamente sans réconfort,
Me souvenant de cette mort

Qui déroba ma douce vie ;
Pensant en ces yeux qui souloient
Faire de moy ce qu'ils vouloient,
De vivre je n'ay plus envie.

Ciel, que tu es malicieux !
Qui eût pensé que ces beaux yeux
Qui me faisoient si douce guerre,
Ces mains, cette bouche et ce front,
Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre !

Hélas ! où est ce doux parler,
Ce voir, cet ouyr, cet aller,
Ce ris qui me faisoit apprendre
Que c'est qu'aimer ? Ha, doux refus !
Ha, doux dédains, vous n'êtes plus,
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre !

Toutesfois en moy je la sens
Encore l'objet de mes sens,
Comme à l'heure qu'elle étoit vive :
Ny mort ne me peut retarder,
Ny tombeau ne me peut garder,
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure,
Oyant sa voix qui sonnoit mieux
Que de coutume, et ses beaux yeux
Qui reluisoient outre mesure,

Et son soupir qui m'embrasoit,
J'eusse bien vu qu'ell' me disoit :

Or' soule toy de mon visage,
Si jamais tu en eus souci :
Tu ne me verras plus ici,
Je m'en vais faire un long voyage.

V

Comme on voit sur la branche, au mois de May, la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose ;

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, feuille à feuille déclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

XL. — Ode.

J'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop étudié
Les *Phœnomènes* d'Arate ;
Il est temps que je m'ébatte
Et que j'aille aux champs jouer.
Bons Dieux ! qui voudroit louer

Ceux qui collés sus un livre
N'ont jamais souci de vivre ?

Que nous sert l'étudier
Sinon de nous ennuyer ?
Et soin dessus soin accroître,
A nous, qui serons peut être
Ou ce matin, ou ce soir
Victime de l'Orque noir !
De l'Orque qui ne pardonne,
Tant il est fier, à personne.

Corydon, marche devant,
Sache où le bon vin se vend ;
Fay refraîchir la bouteille,
Cherche une ombrageuse treille
Pour sous elle me coucher.
Ne m'achète point de chair,
Car tant soit elle friande,
L'Été je hais la viande.

Achète des abricots,
Des pompons, des artichôs,
Des fraises et de la crème ;
C'est en Été ce que j'aime,
Quand sur le bord d'un ruisseau
Je la mange au bruit de l'eau,
Étendu sur le rivage
Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos,
Je veux rire sans repos,
De peur que la maladie,
Un de ces jours ne me die :
Je t'ai maintenant vaincu,
Meurs, galand, c'est trop vécu !

XLI. — Odelette.

MIGNONNE, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu cette vêprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! Las ! ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre Nature !
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

XLII. — Ode.

NOUS ne tenons en notre main
Le temps futur du lendemain ;
La vie n'a point d'assurance ;
Et pendant que nous desirons
La faveur des Rois, nous mourons
Au milieu de notre espérance.

L'homme après son dernier trépas
Plus ne boit ne mange là bas,
Et sa grange qu'il a laissée
Pleine de blé devant sa fin
Et sa cave pleine de vin
Ne luy viennent plus en pensée.

Hé ! quel gain apporte l'émoy !
Va, Corydon, apprête-moy
Un lit de roses épanchées ;
Il me plait, pour me défâcher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées.

Fay moy venir d'Aurat ici,
Fais y venir Jodelle aussi,
Et toute la Musine troupe ;
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin,
Et cent fois leur pandre la coupe.

Verse donc et reverse encor
Dedans cette grand'coupe d'or,
Je vais boire à Henry Estienne,
Qui des Enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre Teïenne.

A toy, gentil Anacréon,
Doit son plaisir le biberon,
Et Bacchus te doit ses bouteilles ;
Amour son compagnon te doit
Venus, et Silène qui boit
L'Été dessous l'ombre des treilles.

omit

XLIII. — Ode.

Versons ces roses près ce vin,
Près de ce vin versons ces roses,
Et boivons l'un à l'autre, à fin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boivant quelque fin.

La belle Rose du Printemps,
Aubert, admoneste les hommes
Passer joyeusement le temps,
Et pendant que jeunes nous sommes,
Ébattre la fleur de nos ans.

Tout ainsi qu'elle défleurit,
Fanie en une matinée,
Ainsi notre âge se flétrit,
Las ! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme périt.

Ne vis-tu pas hier Brinon
Parlant et faisant bonne chère,
Qui, las ! aujourd'huy n'est sinon
Qu'un peu de poudre en une bière,
Qui de luy n'a rien que le nom ?

Nul ne dérobe son trépas,
Caron serre tout en sa nasse,
Rois et pauvres tombent là-bas ;
Mais ce-pendant le temps se passe,
Rose, et je ne te chante pas.

La Rose est l'honneur d'un pourpris,
La Rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le pris ;
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La Rose est le bouquet d'Amour,
La Rose est le jeu des Charites,
La Rose blanchit tout autour,
Au matin, de perles petites
Qu'elle emprunte du point du jour.

La Rose est le parfum des Dieux,
La Rose est l'honneur des pucelles
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de Roses nouvelles
Que d'un or tant soit précieux.

Est-il rien sans elles de beau ?
La Rose embellit toutes choses,
Venus de Roses a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de Roses,
Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de Rose ont le sein,
Les coudes, les flancs et les hanches ;
Hébé de Roses a la main,
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de Roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un Laurier de victoire ;
Sus, appellons le deux-fois-né,
Le bon père, et le faisons boire,
De ces Roses environné.

Bacchus, épris de la beauté
Des Roses aux feuilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais été
Quand en chemise sous les treilles
Il boit au plus chaud de l'Été.

XLIV. — Ode.

Bel Aubépin fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vêtu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lamprunche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche :
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les avettes ont leur couche.

Le chantre Rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alléger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid
Tout uny
De mousse et de fine soye
Où ses petits éclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy ! gentil Aubépin,
Vy sans fin !
Vy ! sans que jamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre !

XLV. — Ode.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :

« Rochers, bien que soyez âgés
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ny d'état ny de forme :
Mais toujours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De jeune en vieillard me transforme.

« Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyver vos cheveux plaisans,
L'an d'après, qui se renouvelle,
Renouvelle aussi votre chef :
Mais le mien ne peut de rechef
R'avoir sa perruque nouvelle.

« Antres, je me suis vu chez vous
Avoir jadis verds les genous,
Le corps habile et la main bonne ;
Mais ores j'ay le corps plus dur,
Et les genous, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

« Ondes, sans fin vous promenez
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne séjourne ;
Et moy, sans faire long séjour
Je m'en vais de nuit et de jour
Au lieu d'où plus on ne retourne.

« Si est-ce que je ne voudrois
Avoir été rocher ou bois,
Pour avoir la peau plus épaisse,
Et vaincre le temps emplumé :
Car, ainsi dur, je n'eusse aimé
Toy, qui m'as fait vieillir. Maîtresse ! »

XLVI. — A la forêt de Gastine.

Couché sous tes ombrages vers,
Gastine, je te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
La forêt d'Erymanthe.

Car, malin, celer je ne puis
A la race future
De combien obligé je suis
A ta belle verdure :

Toy qui sous l'abry de tes bois
Ravy d'esprit m'amuses ;
Toy qui fais qu'à toutes les fois
Me répondent les Muses ;

Toy par qui de ce méchant soin
Tout franc je me délivre,
Lors qu'en toy je me pers bien loin,
Parlant avec un livre ;

Tes bocages soient toujours pleins
D'amoureuses brigades
De Satyres et de Sylvains,
La crainte des Naiades !

En toy habite désormais
Des Muses le collège,
Et ton bois ne sente jamais
La flamme sacrilège !

XLVII. — Angoisses patriotiques.

Ha ! que diront là-bas sous les tombes poudreuses
De tant de vaillants rois les âmes généreuses !
Que dira Pharamond, Clodion et Clovis !
Nos Pépins ! nos Martels ! nos Charles ! nos Loys,
Qui de leur propre sang, à tous périls de guerre,
Ont acquis à leurs fils une si belle terre !
Que diront tant de ducs et tant d'hommes guerriers,
Qui sont morts d'une plaie au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de labeurs extrêmes,
La voyant aujourd'hui détruire par soi-même ?
Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,
Assailli, défendu, guerroyé, bataillé,
Pour un peuple mutin, divisé de courage,
Qui perd en se jouant un si bel héritage.
Héritage opulent, que toy peuple qui bois
La Tamise albionne et toy More qui vois
Tomber le chariot du soleil sur ta tête
Et toy race gothique aux armes toujours prête,
Qui sens la froide bise en tes cheveux venter
Par armes n'aviez su ny froisser ny donter.
Car tout ainsi qu'on voit de la dure cognée
Moins reboucher le fer, plus est embesognée

A couper, à brancher et à fendre du bois,
Ainsi par le travail s'endurcit le François :
Lequel n'ayant trouvé qui par armes le donte
De son propre couteau soy-même se surmonte.

(*Discours des misères de ce temps.*)

XLVIII. — Les amours d'Hélène.

I

Je liay d'un filet de soye cramoisie,
Votre bras l'autre jour, parlant avecques vous :
Mais le bras seulement fut captif de mes nouds,
Sans vous pouvoir lier ny cœur ny fantaisie.

Beauté, que pour maîtresse unique j'ay choisie
Le sort est inégal : vous triomphez de nous.
Vous me tenez esclave esprit, bras et genous ;
Et Amour ne vous tient ny prise ny saisie.

Je veux parler, Maîtresse, à quelque vieil sorcier
Afin qu'il puisse au mien votre vouloir lier,
Et qu'une même playe à nos cœurs soit semblable.

Je faux : l'amour qu'on charme est de peu de séjour,
Etre beau, jeune, riche, éloquent, agréable,
Non les vers enchantés, sont les sorciers d'amour.

II

Ôtez votre beauté, ôtez votre jeunesse,
Ôtez ces rares dons que vous tenez des cieux,
Ôtez ce docte esprit, ôtez moy ces beaux yeux,
Cet aller, ce parler digne d'une Déesse :

Je ne vous seray plus d'une importune presse,
Facheux comme je suis. Vos dons si précieux
Me font, en les voyant, devenir furieux,
Et par le désespoir l'âme prend hardiesse.

Pour ce, si quelquefois je vous touche la main,
Par courroux votre teint n'en doit devenir blême.
Je suis fol, ma raison n'obéit plus au frein,

Tant je suis agité d'une fureur extrême !
Ne prenez, s'il vous plaît, mon offense à dédain,
Mais, douce, pardonnez mes fautes à vous-même.

III

Nous promenant tout seuls, vous me dites, Maîtresse,
Qu'un chant vous déplaisoit, s'il étoit doucereux,
Que vous aimiez les plaints des tristes amoureux,
Toute voix lamentable et pleine de tristesse.

« Et pour ce, disiez-vous, quand je suis loin de presse,
Je choisis vos sonnets qui sont plus douloureux :
Puis d'un chant qui est propre au sujet langoureux,
Ma nature et Amour veulent que je me paisse. »

Vos propos sont trompeurs. Si vous aviez souci
De ceux qui ont un cœur larmoyant et transi,
Je vous ferois pitié par une sympathie :

Mais votre œil cauteleux, trop finement subtil,
Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,
Pour mieux me dérober par feintise la vie.

IV

Vous me dites, Maîtresse, étant à la fenêtre,
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour :
« La solitaire vie, et le désert séjour
Valent mieux que la Cour ! Je voudrais bien y être !

A l'heure mon esprit de mes sens seroit maître,
En jeûne et oraisons je passerois le jour,
Je défirois les traits et les flammes d'Amour :
Ce cruel de mon sang ne pourroit se repaître. »

Quand je vous répondy : « Vous trompez de penser
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre ;
Sur les cloîtres sacrés la flamme on voit passer ;

Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre.
Contre un Dieu si puissant, qui les Dieux peut forcer,
Jeûnes ny oraisons ne se peuvent défendre.

V

Prenant congé de vous, dont les yeux m'ont donté,
Vous me dites un soir, comme passionnée :
« Je vous aime, Ronsard, par seule destinée,
Le Ciel à vous aimer force ma volonté.

Ce n'est votre savoir, ce n'est votre beauté
Ny votre âge qui fuit vers l'Automne inclinée ;
Ce n'est ny votre corps, ny votre ame bien-née,
C'est seulement du Ciel l'injuste cruauté.

Vous voyant, ma Raison ne s'est pas défendue.
Vous puissé-je oublier comme chose perdue !
Hélas ! je ne saurois, et je le voudrois bien.

Le voulant, je rencontre une force au contraire.
Puis qu'on dit que le Ciel est cause de tout bien,
Je n'y veux résister, il le faut laisser faire. »

VI

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébroit, du temps que j'étois belle ! »

Lors vous n'aurez servante, oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

VII

Le soir qu'Amour vous fit en la salle descendre
Pour danser d'artifice un beau ballet d'Amour,
Vos yeux, bien qu'il fût nuit, ramenèrent le jour,
Tant ils surent d'éclairs par la place répandre.

Le ballet fut divin, qui se souloit reprendre,
Se rompre, se refaire, et tour dessus retour
Se mêler, s'écarter, se tourner à l'entour,
Contre-imitant le cours du fleuve de Méandre ;

Ores il étoit rond, ores long, or'étroit,
Or'en pointe, en triangle, en la façon qu'on voit
L'escadron de la Gruë évitant la froidure.

Je faux : tu ne dansois, mais ton pied voletoit
Sur le haut de la terre ; aussi ton corps s'étoit
Transformé pour ce soir en divine nature.

VIII

Je ne serois marry, si tu contois ma peine,
De conter tes degrés, recontés tant de fois ;
Tu loges au sommet du Palais de nos Rois :
Olympe n'avoit pas la cime si hautaine.

Je pers à chaque marche et le pouls et l'haleine :
J'ay la sueur au front, j'ai l'estomac penthois,
Pour ouïr un nenny, un refus, une vois
De dédain, de froideur et d'orgueil toute pleine.

Tu es comme Déesse assise en très-haut lieu.
Pour monter en ton ciel je ne suis pas un Dieu.
Je ferai de la Court ma plainte coutumière,

T'envoyant jusqu'en haut mon cœur dévotieux.
Ainsi les hommes font à Jupiter prière :
Les hommes sont en terre et Jupiter aux cieux.

XLIX. — Adieux à la forêt de Gastine.

Elégie.

ÉCOUTE, Bucheron (arrête un peu le bras),
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
Ne vois tu pas le sang, lequel dégoute à force,
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure écorce
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites tu, méchant, pour tuer des Déesses ?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le Cerf solitaire et les Chevreuls légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du Soleil d'Été ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux Pasteur sur un tronc adossé
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette.
Tout deviendra muet, Écho sera sans voix ;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras ton silence, et haletans d'effroy,
Ny satyres, ny Pans ne viendront plus chez toy.

Adieu vieille forêt, le jouet de zéphyre,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner,
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,

Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu vieille forêt ! adieu têtes sacrées !
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le dédain des passans altérés,
Qui, brûlés en Été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures
Accusent vos meurtriers et leur disent injures.

Adieu chênes ! couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître,
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnoître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
De massacrer ainsi nos pères nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que véritable est la Philosophie
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira,
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne,
Neptune quelquefois de blé sera couvert.
La matière demeure et la forme se perd.

L. — Les derniers moments ; la mort.

I

Ah ! longues nuits d'hyver, de ma vie bourrelles,
Donnez moy patience et me laissez dormir,
Votre nom seulement et suer et frémir
Me fait par tout le corps, tant vous m'êtes cruelles.

Le sommeil tant soit peu n'évente de ses ailes
Mes yeux toujours ouvers, et ne puis affermir
Paupière sur paupière, et ne fais que gémir,
Souffrant, comme Ixion, des peines éternelles.

Vieille ombre de la terre, ainçois l'ombre d'enfer,
Tu m'as ouvert les yeux d'une chaîne de fer,
Me consumant au lit, navré de mille pointes :

Pour chasser mes douleurs amène moy la mort.
Ha ! mort, le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux ! je t'en prie à mains jointes.

II

Il faut laisser maisons et vergers et jardins,
Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine,
Et chanter son obsèque en la façon du Cygne,
Qui chante son trépas sur les bords Mæandrins.

C'est fait ! j'ai dévidé le cours de mes destins,
J'ay vécu, j'ay rendu mon nom assez insigne.
Ma plume vole au ciel, pour être quelque signe
Loin des appas mondains qui trompent les plus fins.

Heureux qui ne fut onc ! plus heureux qui retourne
En rien comme il étoit, plus heureux qui séjourne,
D'homme fait nouvel ange, auprès de Jesuchrist,

Laissant pourrir çà bas sa dépouille de boue
Dont le sort, la fortune et le destin se joue,
Franc des liens du corps pour n'être qu'un esprit.

III

A son âme.

AMELETTE Ronsardelette,
Mignonnelette doucelette,
Très chère hôtesse de mon corps,
Tu descens là bas faiblelette,
Pâle, maigrelette, seulette,
Dans le froid Royaume des mors :
Toutesfois simple, sans remors
De meurtre, poison ou rancune,
Méprisant faveurs et trésors
Tant enviés par la commune.

Passant, j'ay dit, suy ta fortune,
Ne trouble mon repos, je dors.

LI. — Dialogue de Ronsard et des Muses.

Ode.

RONSARD

POUR avoir trop aimé votre bande inégale,
Muses, qui défiez, ce dites-vous, les temps,
J'ay les yeux tous battus, la face toute pâle,
Le chef grison et chauve, et si, n'ay que trente ans.

PIERRE DE RONSARD (1524–1585)

(*D'après une ancienne gravure.*)

MUSES

Au nocher, qui sans cesse erre sur la marine,
Le teint noir appartient ; le soldat n'est point beau
Sans être tout poudreux ; qui courbe la poitrine
Sur nos livres est laid, s'il n'a pâle la peau.

RONSARD

Mais quelle récompense auray-je de tant suivre
Vos danses nuit et jour, un Laurier sur le front ?
Et ce-pendant les ans, ausquels je dûsse vivre
En plaisirs et en jeux, comme poudre s'en vont ?

MUSES

Vous aurez en vivant une fameuse gloire,
Puis, quand vous serez mort, votre nom fleurira ;
L'âge de siècle en siècle aura de vous mémoire,
Seulement votre corps au tombeau pourrira.

RONSARD

O le gentil loyer ! que sert au vieil Homère,
Ores qu'il n'est plus rien sous la tombe là-bas,
Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny jambe entière,
Si son renom fleurit, ou s'il ne fleurit pas ?

MUSES

Vous êtes abusé : le corps dessous la lame
Pourry ne sent plus rien, aussy ne luy en chaut ;
Mais un tel accident n'arrive point à l'âme,
Qui sans matière vit immortelle là haut.

RONSARD

Bien, je vous suivray donc d'une face riante,
Dussè-je trépasser de l'étude vaincu,
Afin qu'après ma mort à la race suivante
Je ne soys diffamé qu'en porc j'auray vécu.

MUSES

Voilà sagement dit : ceux dont la fantaisie
Sera religieuse et dévote envers Dieu,
Toujours malgré les ans vivra leur Poésie,
Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.

VIII

L'ÉCOLE DE RONSARD

LII. — L'idée.

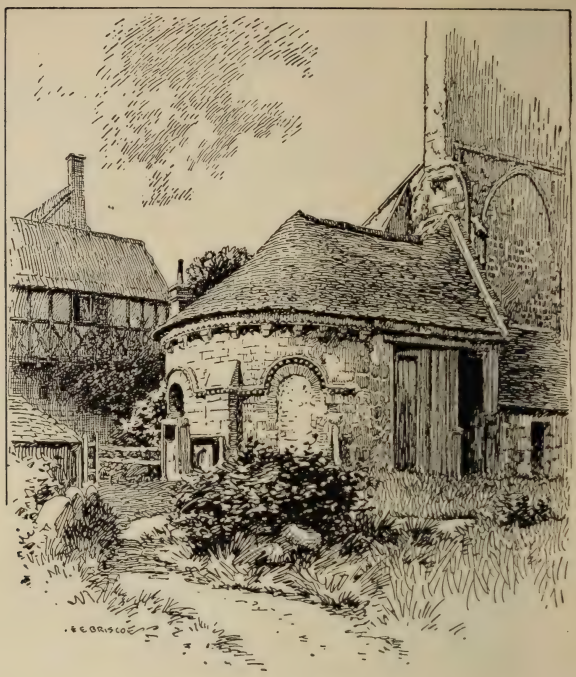
Si notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel ; — si l'an, qui fait le tour,
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour ?
Si pour voler en un plus clair séjour,
Tu as au dos l'aile bien empennée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là, le repos où tout le monde aspire.
Là est l'amour ; là, le plaisir encore ;

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore !

(*L'Olive*, CXIII.)



ABSIDE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DU PRIEURÉ
DE SAINT-COSME-LÈS-TOURS, OÙ MOURUT RONSARD

LIII. — La Suisse.

La terre y est fertile, amples les édifices,
Les poëles bigarrés et les chambres de bois,
La police immuable, immuables les lois,
Et le peuple ennemi de forfaits et de vices.

Ils boivent nuit et jour en Bretons et Suisses,
Ils sont gras et refaits et mangent plus que trois :
Voilà les compagnons et correcteurs des Rois,
Que le bon Rabelais a surnommés Saucisses.

Ils n'ont jamais changé leurs habits et façons,
Ils hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
Ils comptent à leur mode et de tout se font croire ;

Ils ont force beaux lacs et force sources d'eau,
Force près, force bois. — J'ai du reste, Belleau,
Perdu le souvenir, tant ils me firent boire.

(*Regrets*, CXXXV.)

LIV. — Regrets du pays natal.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestui-là qui conquit la toison
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ;

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

(*Regrets*, XXXII.)

LV. — A Ronsard.

HEUREUX de qui la mort de sa gloire est suivie,
Et plus heureux celuy dont l'immortalité
Ne prend commencement de la postérité,
Mais devant que la mort ait son âme ravie.

Tu jouis, mon Ronsard, même durant ta vie,
De l'immortel honneur que tu as mérité.
Et devant que mourir (rare félicité)
Ton heureuse vertu triomphe de l'envie.

Courage donc (Ronsard) la victoire est à toy,
Puisque de ton côté est la faveur du roy :
Jà du laurier vainqueur tes tempes se couronnent,

Et jà la tourbe épaisse à l'entour de ton flanc
Ressemble ces esprits qui là-bas, environnent
Le grand prêtre de Thrace au long sourpely blanc.

(*Regrets*, XX.)

LVI. — Chanson.

D'un vanneur de blé aux vents.

A VOUS, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement écloses
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour ;
Cependant que j'ahanne
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

(*Divers Jeux rustiques.*)

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

LVII. — Le Printemps.

La froidure paresseuse
De l'hiver a fait son temps :
Voicy la saison joyeuse
Du délicieux printemps.

La terre est d'herbes ornée,
L'herbe de fleurettes l'est ;
La feuillure retournée
Fait ombre dans la forêt.

Or oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager.

Voyez l'onde clère et pure
Se crêper dans les ruisseaux ;
Dedans voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.

La mer est calme et bonasse ;
Le ciel est serein et cler,
La nef jusqu'aux Indes passe ;
Un bon vent la fait voler.

Les ménagères avétes
Font çà et là un doux bruit,
Voletant par les fleurettes
Pour cueillir ce qui leur duit

En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur :
C'est afin qu'elles en fassent
Du miel la douce liqueur.

Tout résonne des voix nettes
De toutes races d'oyseaux :
Par les chams des alouettes,
Des cygnes dessus les eaux.

Aux maisons les arondelles,
Les rossignols dans les boys,
En gayes chansons nouvelles
Exercent leurs belles voix...

Donc si le chanter m'agrée,
N'est-ce pas avec raison,
Puis qu'ainsi tout se recrée
Avec la gaye saison ?

(*Les Passe-Temps*, livre I.)

REMY BELLEAU

LVIII. — Vendangeurs.

C'ÉTOIT en la saison que la troupe rustique
S'apprête pour couper de cette plante unique,
De ce rameau sacré le raisin pourprissant :
C'étoit en la saison que le fruit jaunissant
Laisse veuve la branche, et le souillard Autonne
Fait écumer les bords de la vineuse tonne :
Un chacun travailloit, l'un après le pressoir,
L'autre à bien étouper le ventre à l'entonnoir,
Et d'un fil empoissé avec un peu d'étoupes
Calfeutrer les bondons ; les uns lavoient les coupes,
Et rinçoient les barils, autres sur leurs genoux
Aïguisoient des faussets pour percer les vins doux,
Et piquottans leurs flancs d'une adresse fort gaye
En trois tours de foret faisoient saigner la playe,
Puis à bouillons fumeux le faisoyent doisiller
Louche dedans la tasse, et tombant pétiller.
Les autres plus gaillards sur les grapes nouvelles
A deux pieds s'affondroient jusques sous les aisselles ;
Les uns serroient le marc, les autres pressuroient ;
Les uns pour vendanger sur la pierre émouloient
Le petit bec crochu de leurs mousses serpettes ;
Les uns trempoyent l'osier, les autres leurs tinettes,
Leurs bottes, leur estrain, dedans les clairs ruisseaux ;
Autres alloyent raclant les côtes des vaisseaux
De gravelle émaillées, et de mousses couvertes ;
Les autres leur serroient les lèvres entrouvertes
D'un cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,
Puis à coups de maillet leur rebattoient les flancs ;

Les uns buvoient au bord de la fumante gueule
Des cuves au grand ventre ; autres tournoient la meule
Faisant craquer le grain et pleurer le raisin ;
Puis sous l'arbre avallé un grand torrent de vin
Rouloit dedans la met, et d'une force étrange
Faisoient geindre le bois et pleuvoir la vendange :
Autres alloient criant de leur puissance toute
Qu'au pied des ceps tortus on fit la mère-goute,
Et chancelant de pieds, de tête et de genoux,
S'enivroient seulement au fumet des vins doux.

(*Bergerie, première journée.*)

LIX. — Chant d'Avril.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois,
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prés verts,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Émaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée ;

Avril, l'honneur des soupirs
Des Zéphirs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encor' ès forêts,
Des doux rêts,
Pour ravir Flore la belle ;

leau - light airy poetry. not much depth
ie handling rather good.

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embaumant l'air et la terre.

Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine,
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine ;

C'est toy, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lys, et les roses
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Au doux chant de son ramage...

(*Bergerie, première journée.*)

ÉTIENNE JODELLE

lyric classical d
imitation of
one of first tragedie

LX. — Cléopatre au tombeau d'Antoine.

historical qualities specially marked in Fr. classical sch

ANTOINE, ô cher Antoine, Antoine ma moitié,
Si Antoine n'eût eu des cieux l'inimitié,
Antoine, Antoine, hélas ! dont le malheur me prive,
Entens la faible voix d'une faible captive,
Qui de ses propres mains avoit la cendre mise
Au clos de ce tombeau, n'étant encore prise ;
Mais qui, prise et captive, à son malheur guidée
Sujette et prisonnière et sa ville gardée,
Ore te sacrifie, et non sans quelque crainte
De faire trop durer en ce lieu ma complainte,
Vu qu'on a l'œil sur moi, de peur que la douleur
Ne fasse par la mort la fin de mon malheur ;
Et à fin que mon corps de ta douleur privé
Soit au romain triomphe en la fin réservé :
Triomphe, dis-je, las ! qu'on veut orner de moi
Triomphe, dis-je, las ! qu'on veut orner de toi.
Il ne faut plus dès lors de moi que tu attendes
Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes.
L'honneur que je te fais, l'honneur dernier sera
Qu'à son Antoine mort Cléopatre fera.
Et bien que, toi vivant, la force et violence
Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance,
Et de nous séparer, toutefois je crains fort
Que nous nous séparions l'un de l'autre à la mort
Et qu'Antoine, romain, en Égypte demeure,
Et moi, Égyptienne, dedans Rome je meure !
Mais, si les puissans Dieux ont pouvoir en ce lieu
Où maintenant tu es, fais, fais que quelque Dieu
Ne permette jamais qu'en m'entrainant d'ici
On triomphe de toi en ma personne ainsi ;

Mais que ce tien cercueil (ô spectacle piteux
De deux pauvres amans !) nous racouple tous deux,
Cercueil qu'encore un jour l'Égypte honorera ;
Et peut-être à nous deux l'épitaphe sera :
« Icy sont deux amans, qui, heureux en leur vie,
D'heur, d'honneur, de liesse ont leur âme assouvie ;
Mais, enfin, tel malheur on les vit encourir
Que le bon heur des deux fut de bientôt mourir. »
Reçois, reçois moi donc avant que Cesar parte ;
Que plutôt mon esprit que mon honneur s'écarte :
Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
Soupirs, regrets, soucis, que j'ai soufferts sans nombre,
J'estime le plus grief ce bien petit de temps
Que de toi, ô Antoine, éloigner je me sens.

(*Cléopatre captive*, acte IV.)

PHILIPPE DESPORTES

LXI. — Villanelle.

ROSETTE, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé,
Et moi, sachant votre inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé ;
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura ;
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,

Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si tôt ne se vira,
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortîssent d'un cœur inconstant ?
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi ;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera,
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

JEAN BERTAUT

LXII. — Chanson.

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux
Que les plus misérables
Se comparans à moy se trouveroient heureux...

Toute paix, toute joye
A pris de moy congé,
Laissant mon ame en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la justice,
La constance et la foy
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont éteintes pour moy.

L'ingratitude paye
Ma fidèle amitié ;
La calomnie essaye
A rendre mes tourmens indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse périr,
Et, courant au naufrage,
Je voy chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espèce de malheur,
Qui, me faisant la guerre,
N'expérimente en moy ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus pure
La misère où je vy,
C'est, es maux que j'endure,
La mémoire de l'heur que le ciel m'a ravy.

Félicité passée
Qui ne peux revenir
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je en te perdant perdu le souvenir !

Hélas ! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je serois plus heureux si j'avoy plus perdu.

(*Œuvres poétiques.*)

DU BARTAS

LXIII. — Dieu contemple l'œuvre de la création.

Le peintre qui tirant un divers paysage,
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui, d'un las pinceau, sur son docte portrait
A pour s'éterniser donné le dernier trait,
Oublie ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient toujours ses yeux collés sur son ouvrage.
Il regarde tantôt par un pré sauteler
Un agneau, qui, toujours muet, semble bêler ;
Il contemple tantôt les arbres d'un bocage,
Ore le ventre creux d'une grotte sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin battu,
Ore un pin baise-nue, ore un chêne abattu.
Icy, par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé, moitié de mousse verte,
Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
A flots entrecoupés précipite son eau :

Et qui, courant après or' sus, or' sous la terre,
Humecte, divisé, les carreaux d'un parterre...
Icy, deux bœufs suans, de leur cols harassés,
Le coutre fend-guéret traînent à pas forcés.
Icy, la pastourelle à travers une plaine,
A l'ombre, d'un pas lent son gras troupeau ramène.
Cheminant, elle file, et à voir sa façon,
On diroit qu'elle entonne une douce chanson.
Un fleuve coule icy, là naît une fontaine ;
Icy s'élève un mont, là s'abaisse une plaine ;
Icy fume un château, là fume une cité ;
Et là flotte une nef sur Neptune irrité.
Bref, l'art si vivement exprime la nature
Que le peintre se perd en sa propre peinture :
N'en pouvant tirer l'œil, d'autant qu'où plus avant
Il contemple son œuvre, il se void plus savant.
Ainsi ce grand Ouvrier, dont la gloire fameuse
J'ébauche du pinceau de ma grossière Muse,
Ayant ces jours passés, d'un soin non soucieux,
D'un labeur sans labeur, d'un travail gracieux,
Parfait de ce grand Tout l'infiny paysage,
Se repose ce jour, s'admire en son ouvrage,
Et son œil qui n'a point pour un temps autre objet,
Reçoit l'espéré fruit d'un si brave projet
(Si le bégayement de ma froide éloquence
Peut parler des projets d'une si haute essence).
Il void ore comment la mer porte-vaisseaux
Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux.
Il void que d'autre part le Ciel ses ondes hume,
Sans que le tribut l'enfle, ou le feu le consume...
Il œillade tantôt les champs passementés
Du cours entortillé des fleuves argentés.
Or il prend ses ébats à voir comme la flamme,
Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme ;
Comme le corps glissant des non solides airs
Peut porter tant d'oiseaux, de glaçons et de mers ;

Comme l'eau, qui toujours demande la descente,
Entre la terre et l'air se peut tenir en pente ;
Comme l'autre élément se maintient ocieux,
Sans dans l'eau s'enfondrer, ou sans se joindre aux cieux.
Or' son nez à longs traits odore une grand'plaine,
Où commence à flairer l'encens, la marjolaine,
La canelle, l'œillet, le nard, le romarin,
Le serpolet, la rose, et le baume, et le thin.
Son oreille or' se plaît de la mignarde noise
Que le peuple volant par les forêts degoise :
Car, bien que chaque oiseau, guidé d'un art sans art,
Dans les bois verdoyans tienne son chant à part,
Si n'ont-ils toutefois tous ensemble pour verbe
Que du Roy de ce Tout la loüange superbe.
Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant,
En son œuvre n'oit rien, rien ne voit, rien ne sent,
Qui ne prêche son los, où ne luise sa face,
Qui n'épande partout les odeurs de sa grace.
Mais, plus que tous encor, les humaines beautés
Tiennent du Tout-Puissant tous les sens arrêtés :
L'homme est sa volupté, l'homme est son saint image,
Et pour l'amour de l'homme il aime son ouvrage.

(*Le septième jour de la Semaine.*)

epic form of creation

MATHURIN RÉGNIER

LXIV. — Un cuistre.

Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au diable et céruse et pommade ;
Et n'est blanc en Espagne à qui ce cormoran
Ne fasse renier la loi de l'Alcoran.

Ses yeux, bordés de rouge, égarés, sembloient être
L'un à Montmartre et l'autre au château de Bicêtre.
Toutefois, redressant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la jeunesse au chemin de vertu.
Son nez haut relevé sembloit faire la nique
A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique,
Où maints rubis balais, tout rougissans de vin,
Montroient un *hac itur* à la Pomme de pin,
Et prêchant la vendange, assuroient en leur trogne
Qu'un jeune médecin vit moins qu'un vieux ivrogne.
Sa bouche est grosse et forte, et semble en son profil
Celle-là d'Alizon, qui, retordant du fil,
Fait la moue aux passants et, féconde en grimaces,
Bave comme au printemps une vieille limace.
Un râteau mal rangé pour ses dents paraissoit,
Où le chancre et la rouille en monceau s'amassoit...
Ainsi ce personnage, en magnifique arroi,
Marchant *pedetentim*, s'en vint jusques à moi,
Qui sentis à son nez, à ses lèvres décloses,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.
Il me parle latin, il allègue, il discourt,
Il réforme à son pied les humeurs de la cour :
Qu'il a, pour enseigner, une belle manière,
Qu'en son globe il a vu la matière première,
Qu'Épicure est ivrogne, Hippocrate un bourreau,
Que Barthole et Jason ignorent le barreau ;
Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre être chifflé des pages ;
Que Pline est inégal, Térence un peu joli,
Mais surtout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque auteur, il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison et l'autre n'a point d'ordre ;
L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or, il vous prend Macrobe et lui donne le foit.
Cicéron, il s'en tait, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la pédanterie.

Quant à son jugement, il est plus que parfait,
Et l'immortalité n'aime que ce qu'il fait.
Par hasard disputant, si quelqu'un lui réplique,
Et qu'il soit *à quia* : vous êtes hérétique,
Ou pour le moins fauteur ; ou, vous ne savez point
Ce qu'en mon manuscrit j'ai noté sur ce point.

IX

L'HUMANISME EN LANGUE VULGAIRE

JACQUES AMYOT

LXV. — Mort de Pompée.

Aians donques arrêté cela entre eux, ils donèrent la commission de l'exécuter à Achillas ; lequel prenant avec soi un Septimius, qui autrefois avoit eu charge de gens sous Pompeius, et Salvius, un autre centenier aussi, avec trois ou quatre autres satellites, se fit mener à la galère où étoit Pompeius, dedans laquelle s'étoient aussi rendus tous les principaux personnages de sa suite, pour voir ce que seroit : mais quand ils virent cette maniere de recueil, qui n'étoit royale, ni magnifique, ni en chose quelconque répondant à l'espérance que leur avoit donnée Theophanes, attendu qu'ils ne voioient que bien peu de gens qui venoient à eux dedans une barque de pécheur, ils commencèrent à avoir suspect le peu de compte que l'on faisoit d'eux, et conseillèrent à Pompeius de tourner arrière et s'élargir en haute mer, pendant qu'ils étoient encore hors la volée du trait. Ce pendant la barque s'approcha, et Septimius se leva le premier en pieds, qui salua Pompeius en langage romain du nom d'*Imperator*, qui est à dire souverain capitaine, et Achillas le salua aussi en langage grec, et luy dit qu'il passât en sa barque, pource que le long du rivage il y avoit force vase et des bancs de sable, tellement qu'il n'y avoit pas assez eau pour sa galère : mais en même temps on voioit de

loin plusieurs galères de celles du Roy, que l'on armoit en diligence, et toute la côte couverte de gens de guerre, tellement que quand Pompeius et ceux de sa compagnie eussent voulu changer d'avis, ils n'eussent plus su se sauver, et si y avoit d'avantage qu'en montrant de se défier, ils donnoient au meurtrier quelque couleur d'exécuter sa méchanceté. Parquoi prenant congé de sa femme Cornelia, laquelle déjà avant le coup faisoit les lamentations de sa fin, il commanda à deux centeniers qu'ils entrassent en la barque de l'Ægyptien devant luy, et à un de ses serfs affranchis qui s'appelloit Philippus, avec un autre esclave qui se nommoit Scynes. Et comme jà Achillas luy tendoit la main de dedans sa barque, il se retourna devers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocles :

> Qui en maison de prince entre, devient
> Serf, quoi qu'il soit libre quand il y vient.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens quand il passa de sa galère en la barque : et pource qu'il y avoit loin de la galère jusques à la terre ferme, voiant que par le chemin personne ne luy entamoit propos d'amiable entretien, il regarda Septimius au visage, et luy dit : « Il me semble que je te recognois, compagnon, pour avoir autrefois été à la guerre avec moy. » L'autre luy fit signe de la tête seulement qu'il étoy vray, sans luy faire autre réponse ne caresse quelconque : parquoi n'y aiant plus personne qui dit mot, il prit en sa main un petit livret, dedans lequel il avoit écrit une harangue en langage grec, qu'il vouloit faire à Ptolomæus, et se mit à la lire. Quand ils vinrent à approcher de la terre, Cornelia avec ses domestiques et familiers amis se leva sur ses pieds, regardant en grande détresse quelle seroit l'issue. Si luy sembla qu'elle devoit bien espérer quand elle aperçut plusieurs des gens du roy, qui se presentèrent à la des-

cente comme pour le recueillir et l'honorer : mais sur ce point ainsi comme il prenoit la main de son affranchy Philippus pour se lever plus à son aise, Septimius vint le premier par derrière qui luy passa son épée à travers le corps, après lequel Salvius et Achillas dégainèrent aussi leur épée, et adonc Pompeius tira sa robe à deux mains au devant de sa face, sans dire ne faire aucune chose indigne de luy, et endura vertueusement les coups qu'ils luy donnèrent en soupirant un peu seulement, étant âgé de cinquante neuf ans, et aiant achevé sa vie le jour ensuivant celuy de sa nativité. Ceux qui étoient dedans les vaisseaux à la rade, quand ils aperçurent ce meurtre, jetèrent une si grande clameur, que l'on l'entendit jusques à la côte, et levans en diligence les ancres se mirent à la voile pour s'enfuir, à quoi leur servit le vent qui se leva incontinent frais aussi tôt qu'ils eurent gagné la haute mer, de manière que les Ægyptiens qui s'appareilloient pour voguer après eux, quand ils virent cela, s'en deportèrent, et aians coupé la tête en jetèrent le tronc du corps hors de la barque, exposé à qui eut envie de voir un si misérable spectacle.

(*Les Vies des hommes illustres : Pompeius.*)

ÉTIENNE PASQUIER

LXVI. — De la grande flotte de Poètes que produisit le règne du Roy Henry deuxième et de la nouvelle forme de Poésie par eux introduite.

Ce fut une belle guerre que l'on entreprit lors contre l'ignorance, dont j'attribue l'avant-garde à Sève, Bèze, et

Pelletier, ou si le voulez autrement, ce furent les avant-coureurs des autres Poètes. Après se mirent sur les rangs, Pierre de Ronsard, Vandômois, et Joachim du Bellay, Angevin, tous deux gentilshommes extraits de très nobles races : ces deux rencontrèrent heureusement, mais principalement Ronsard. De manière que sous leurs enseignes plusieurs se firent enrôler. Vous eussiez dit que ce temps-là étoit du tout consacré aux Muses. Un Pontus de Tiart, Estienne Iodelle, Remy Belleau, Jean-Anthoine de Baïf ; Jacques Tahureau, Guillaume des Autels, Nicolas Denisot, qui par l'Anagramme de son nom se faisoit appeler comte d'Alcinois, Louys le Carond, Olivier de Magny, Jean de la Péruse, Claude Butet, Jean Passerat, Louys des Masures qui traduisit tout le Virgile : moy même sur ce commencement mis en lumière mon *Monophile* qui a été favorablement recueilli et à mes heures de relâche, rien ne m'a tant plu que de faire des vers Latins ou François. Tout cela se passa sous le règne de Henry II. Je compare cette brigade à ceux qui font le gros d'une bataille.

Chacun d'eux avoit sa maîtresse qu'il magnifioit et chacun se promettoit une immortalité de nom par ses vers ; toutes fois, quelques uns se trouvent avoir survécu leurs livres.

Depuis la mort de Henry, les troubles qui survinrent en France pour la Religion, troublèrent aucunement l'eau que l'on puisoit auparavant dans la fontaine de Parnasse, toutes-fois reprenant peu à peu nos esprits, encores ne manquâmes nous de braves Poètes que je mets pour l'arrière-garde ; un Philippes des Portes, Scévole de Saincte-Marthe, Florent Chrestien, Jacques Grévin, les deux Jamins, Nicolas Rapin, Jean Garnier, le Seigneur de Pibrac, Guillaume Saluste, Seigneur du Bartas, le Seigneur du Perron, et Jean Bertaut, avec lesquels je ne douterai d'adjouter mes Dames des Roches de Poitiers, mère et fille, et spécialement la fille, qui reluisoit à

bien écrire entre les Dames, comme la Lune entre les Etoiles.

Auparavant tous ceux-ci, notre Poésie Françoise consistoit en Dialogues, Chants Royaux, Ballades, Rondeaux Epigrammes, Elégies, Epistres, Eglogues, Chansons, Etrennes, Epitaphes, Complaintes, Blasons, Satyres, en forme de Coq-à-l'Ane. Pour lesquels Thomas Sibilet fit un Livre qu'il appela l'*Art Poëtique François*, où il discourut de toutes les pièces, et la plus part desquelles déplut aux nouveaux Poètes. Parce que du Bellay en son Second Livre de la *deffense de la langue Françoise* commande par exprès au Poète qu'il veut former, de laisser aux Jeux Floraux de Tholose et au Puy de Roüen, les Rondeaux, Ballades, Virelais, Chants Royaux, Chansons et Satyres en forme de Coq-à-l'Ane, et autres telles épiceries (ce sont ses mots) qui corrompoient le goût de notre langue et ne servoient sinon à porter témoignage de notre ignorance. Et au lieu de cela introduisimes entre autres deux nouvelles espèces de Poésie : les Odes, dont nous empruntames la façon des Grecs et Latins, et les Sonnets que nous tirames des Italiens : mot toutes-fois qu'ils tiennent de notre ancien estoc, comme nous apprenons d'une chanson du Comte Thibaut de Champagne, qui étoit longtemps devant Petrarque, père des Sonnets Italiens.

. . . . . .

Pour bien dire, et le mot d'Ode qui est Grec, et celuy de Sonnet ne signifient autre chose que chansons : combien que l'Italien ait depuis fait distinction entre le *Sonnet* et *Chanson*. On retint de l'ancienne Poésie, l'Elégie, l'Eglogue, l'Epitaphe, et encores la chanson, nonobstant l'avis de du Bellay.

Celui qui premier apporta l'usage des Sonnets, fut le même du Bellay, par une cinquantaine dont il nous fit présent en l'honneur de son *Olive*, lesquels furent très

favorablement reçus par la France, encores que je sache bien que Ronsard en une Elégie qu'il adresse à Jean de la Péruse, au premier Livre de ses Poèmes, l'attribue à Pontus de Tiart : mais il s'abuse, et je m'en crois pour l'avoir vu et observé. L'*Olive* couroit par la France deux ans, voire trois, avant les *Erreurs amoureuses* de Tiart. Et pour le regard de l'Ode, si vous parlez à Ronsard, il se vante, en la même Elégie, en avoir été le premier inventeur, en laquelle faisant mention comme Dieu avoit réveillé les esprits à bien écrire :

De sa faveur en France, il réveilla
Mon jeune esprit, qui premier travailla
De marier les Odes à la Lire.

Si à du Bellay, il vous dira que ce fut Pelletier : Ainsi le dit-il escrivant à Ronsard contre les Poètes envieux de son temps.

(*Recherches de la France*, livre VII, chap. VII.)

GUILLAUME DU VAIR

LXVII. — Discours pour le maintien de la loi salique.

Il faut dire la vérité, c'est une brave et généreuse nation que celle des Espagnols, lesquels, ayant trouvé les veines de l'or et de l'argent, et les monceaux de perles et pierres précieuses es conquêtes des Indes, n'en ont pas ramolli leurs mœurs, abâtardi leur courage, relâché leur vigueur, comme ont fait quasi tous les autres peuples du monde,

qui acquérant la richesse, ont perdu la vertu. Au contraire ceux-ci ont crû leur courage en croissant de moyens, et des richesses que la fortune leur a offertes ont bâti des degrés solides à leur ambition, pour joindre les extrémités de la terre sous leur obéissance. Ce n'est pas sans cause, si en cet ambitieux dessein ils ont porté fort impatiemment de voir la France, rivale de leur empire, arrêter leurs progrès, et tenir continuellement en échec leur grandeur, qui ne se pouvoit dire bonnement assurée, tant qu'elle se voyoit balancée par un tel contrepoids. C'est pourquoi, ne voyant pas que leurs armes fussent assez fortes pour se défaire de si puissans voisins, ç'a été un sage avis à eux, digne de grands conseillers d'Etat, de nourrir et fomenter les divisions en la France, afin que celle que les forces étrangères n'avoient pu ébranler se défît et ruinât d'elle même et de ses propres mains. Et pource que les premières divisions n'y avoient pas pu suffire, et qu'en nos premières querelles pour la religion, le trouble qui s'étoit fait au Royaume avoit bien apporté de l émotion en ses membres, mais nulle altération en sa forme, le grand secret a été de subdiviser ce qui étoit le plus fort et puissant, qui étoit le parti des Catholiques, pour ébranler en l'autorité du Prince la clef de la voûte, et, ôtant le respect des loix et des magistrats, couper les nerfs qui maintenoient et soutenoient le Royaume.

Comme cela s'est fait, Messieurs, vous l'avez vu : bien est-il vray que la disposition du sujet, les vices et manquemens des François ont fort aidé à l'artifice des étrangers. Tant y a qu'en peu de temps, et incontinent après l'accident arrivé à Blois, vous avez vu le conseil d'Etat de la France se tenir à Paris en la maison de Dom Bernardin de Mendose. Là, ont été prises toutes les belles résolutions qui ont été exécutées pour extirper les loix et la mémoire du nom et de l'authorité Royale, pour établir une servitude et captivité parmi vous, plus dure que celle des Indes. Là fut pris le conseil d'emprison-

ner le Parlement, en exécution duquel vous vites entrer en cette maison sacrée une troupe de voleurs, composée des plus bas et vils ministres de la Justice, lesquels, l'épée au poing, vinrent arracher de dessus les Sièges sacrés ces vénérables vieillards, aux pieds desquels ils étoient à genoux et tête nue deux jours auparavant. Vous fûtes tous menés en triomphe à la Bastille, sans excepter mêmes ceux que ces pendarts estimoient de leurs amis et plus zélés à leur party. Car aussi n'étoit-ce pas aux personnes qu'ils en vouloient, c'était à leur dignité et à leur magistrat ; c'étoit au nom de la justice, à qui ils faisoient la guerre ; c'étoit celle qu'il fallait exterminer pour introduire la confusion et le brigandage. Cet accident ayant donné un épouvantement à tous les gens de bien et d'honneur, leur fit vider la ville et abandonner leurs familles, et lors aussi tôt leurs biens furent mis en proye, toute cette ville ne fut qu'un sac, que pillages, proscriptions, recherches, menaces.

. . . . . .

Quel blâme seroit le nôtre aujourd'hui, si, la France nous ayant nourris en une si douce liberté, fait sentir un si gracieux règne que celuy de nos Roys, honorés des plus illustres charges du Royaume, et fait seoir côte à côte des Ducs et des Princes, nous lui refusions notre simple parole, nous lui dérobions en sa nécessité la défense des lois qu'elle nous a donné en garde ? Car c'est aujourd'hui que l'on entreprend de les renverser toutes et d'un coup ; c'est à la loi Salique que l'on en veut, c'est contre celle-là que l'on a vu déclamer Dom Inigo de Mendose, c'est contre celle-là que l'on a vu les predicateurs se tempêter en leurs chaires : et néanmoins c'est celle-là qui depuis douze cens ans a conservé ce Royaume entier, et l'a mené de mâle en mâle, toujours en même race, jusques aux Princes sous lesquels nous sommes nés ; c'est celle-là qui nous a garantis de la tyrannie des

Anglois, et les a extirpés des entrailles de la France, où les discordes civiles les avoient fourrés. Bref, c'est celle qui maintient toutes les autres, qui est l'appui de nos fortunes, la sureté de notre repos, l'ornement et la grandeur de l'Etat.

(*Actions et traités oratoires*, VII.)

SAINT FRANÇOIS DE SALES

LXVIII. — La vaine gloire.

Nous appelons vaine la gloire qu'on se donne, ou pour ce qui n'est pas en nous, ou pour ce qui est en nous, mais non pas à nous ; ou pour ce qui est en nous et à nous, mais qui ne mérite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faveur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais ou en nos prédécesseurs, ou en l'estime d'autrui. Il y en a qui se rendent fiers et morgans pour être sur un bon cheval, pour avoir un panache en leur chapeau, pour être habillés somptueusement : mais qui ne voit cette folie ? Car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oiseau, pour le tailleur. Et quelle lâcheté de courage est-ce d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon ?

Les autres se prisent et regardent pour des moustaches relevées, pour une barbe bien peignée, pour des cheveux crépés, pour des mains douillettes, pour savoir danser, chanter, mais ne sont-ils pas lâches de courage, de vouloir enchérir leur valeur, et donner du surcroît à leur réputation par des choses si frivoles et folâtres ? Les

autres pour un peu de science veulent être honorés et respectés du monde ; comme si chacun devait aller à l'école chez eux, et les tenir pour maîtres ; c'est pourquoi on les appelle pédants. Les autres se pavonnent sur la considération de leur beauté et croient que tout le monde les muguette : tout cela est extrêmement vain, sot et impertinent, et la gloire qu'on prend de si faibles sujets s'appelle vaine, sotte et frivole.

On connaît le vrai bien comme le vrai baume. On fait l'essai du baume en le distillant dans de l'eau, car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est jugé pour être du plus fin et précieux ; ainsi pour connaître si un homme est vraiment sage, savant, généreux, noble, il faut voir si ses biens tendent à l'humilité, modestie et soumission ; car alors ce seront de vrais biens, mais s'ils surnagent et qu'ils veuillent paraître, ce seront des biens d'autant moins véritables qu'ils seront plus apparents. Les perles qui sont conçues ou nourries au vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'écorce de perle et sont vides de substances et ainsi ces vertus et belles qualités des hommes qui sont reçues et nourries en l'orgueil, en la vantance et en la vanité, n'ont qu'une simple apparence du bien, sans suc, sans mouelle et sans solidité.

La poursuite et amour de la vertu commencent à nous rendre vertueux ; mais la poursuite et amour des honneurs commencent à nous rendre méprisables et vitupérables. Les esprits bien nés ne s'amusent pas à ces menus fatras de rang, d'honneur, de salutations ; ils ont d'autres choses à faire : c'est le propre des esprits fainéants. Qui peut avoir des perles ne se charge pas des coquilles et ceux qui prétendent à la vertu ne s'empressent point pour les honneurs. Certes, chacun peut entrer en son rang et s'y tenir sans violer l'humilité, pourvu que cela se fasse négligemment et sans contention. Car, comme ceux qui viennent du Pérou, outre l'or et l'argent qu'ils en tirent, apportent encore, des singes et des perroquets,

parce qu'ils ne leur coûtent guère et ne chargent pas beaucoup leur navire ; ainsi ceux qui prétendent à la vertu ne laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont dus, pourvu toutefois que cela ne leur coûte pas beaucoup de soin et d'attention et que ce soit sans en être chargés de trouble, d'inquiétudes, de disputes et contentions. Je ne parle néanmoins pas de ceux desquels la dignité regarde le public, ny de certaines occasions particulières qui tirent une grande conséquence ; car en cela il faut que chacun conserve ce qui lui appartient avec une prudence et discrétion qui soient accompagnées de charité et courtoisie.

(*Introduction à la vie dévote,* livre III, chap. V.)

X

MONTAIGNE

LXIX. — Portrait de Montaigne.

[*Petite taille.*]

Je suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne. Ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux mêmement qui ont des commandements et des charges : car l'authorité que donne une belle présence et majesté corporelle en est à dire.

C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de hauteur. Le *Courtisan* a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune plus tôt que tout autre, et de refuser pour luy toute étrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir s'il faut à cette médiocrité qu'il soit plus tôt au deçà qu'au delà d'icelle, je ne le ferois pas à un homme militaire.

Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux ; et se connoît en la grandeur la grand'ame, comme la beauté en un grand corps et haut.

Les Æthiopes et les Indiens, dit il, élisants leurs Roys et magistrats, avoient égard à la beauté et procérité des personnes. Ils avoient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suivent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de voir à la tête d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

Notre grand Roy divin et céleste, duquel toutes les cir-

MONTAIGNE

constances doivent être remarquées avec soin, religion et révérence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, « *speciosus forma præ filiis hominum.* »

Et Platon, avec la tempérance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa république.

C'est un grand dépit qu'on s'adresse à vous parmy vos gens pour vous demander : Où est monsieur ? et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on fait à votre barbier ou à votre secretaire. Comme il advint au pauvre Philopœmen. Etant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hôtesse, qui ne le connoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen. Les gentils-hommes de sa suite étans arrivés et l'ayant surpris embesogné à cette belle vacation (car il n'avoit pas failli d'obéir au commandement qu'on luy avoit fait), lui demandèrent ce qu'il faisoit-là : Je paie, leur répondit-il, la peine de ma laideur. Les autres beautés sont pour les femmes ; la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeux, ny la médiocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'épesseur bien unie d'une barbe brune à écorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste rondeur de tête, ny la frécheur du teint, ny l'air du visage agréable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme.

J'ay au demeurant la taille forte et ramassée ; le visage, non pas gras, mais plein ; la complexion, entre le jovial et le mélancholique, moyennement sanguine et chaude, la santé forte et allègre, jusques bien avant en mon âge rarement troublée par les maladies. J'étois tel, car je ne me considère pas à cette heure que je suis engagé dans les avenuës de la vieillesse, ayant pièça franchy les quarante ans. Ce que je seray doresenavant, ce ne sera plus qu'un

demy être, ce ne sera plus moy. Je m'échappe tous les jours et me desrobe à moy.

[*Maladresse.*]

D'adresse et de disposition, je n'en ay point eu ; et si suis fils d'un père très dispost et d'une allégresse qui luy dura jusques à son extrême vieillesse. Il ne trouva guère homme de sa condition qui s'égalât à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guière aucun qui ne me surmontât, sauf au courir (en quoy j'étoy des médiocres). De la musique, ny pour la voix que j'y ay tresinepte, ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais su rien apprendre. A la danse, à la paume, à la lutte, je n'y ay pu acquérir qu'une bien fort légère et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ay si gourdes que je ne say pas écrire seulement pour moy : de façon que, ce que j'ay barbouillé, j'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le démêler ; et ne ly guère mieux. Je me sens poiser aux écoutans. Autrement, bon clerc. Je ne say pas clore à droit une lettre, ny ne sus jamais tailler plume, ny trancher à table, qui vaille, ny équiper un cheval de son harnois, ny porter à point un oiseau et le lâcher, ny parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.

[*Endurance.*]

Mes conditions corporelles sont en somme très bien accordantes à celles de l'ame. Il n'y a rien d'allègre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine ; mais j'y dure, si je m'y porte moy-même, et autant que mon desir m'y conduit. Autrement, si je n'y suis alléché par quelque plaisir, et si j'ay autre guide que ma

pure et libre volonté, je n'y vaux rien. Car j'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoy je veuille ronger mes ongles, et que je veuille acheter au pris du tourment d'esprit et de la contrainte, extrêmement oisif, extrêmement libre, et par nature et par art. Je prêteroy aussi volontiers mon sang que mon soin.

[*Nonchalance.*]

J'ay une ame toute sienne, accoutumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cett' heure ny commandant ny maître forcé, j'ay marché aussi avant et le pas qu'il m'a plu. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autruy, et ne m'a fait bon qu'à moy. Et pour moy, il n'a été besoin de forcer ce naturel poisant, paresseux et faynéant. Car, m'étant trouvé en tel degré de fortune dès ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrêter, et en tel degré de sens que j'ay senti en avoir occasion, je n'ay rien cherché et n'ay aussi rien pris. Je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter, qui est pour tant un règlement d'âme, à le bien prendre, également difficile en toute sorte de condition, et que par usage nous voyons se trouver plus facilement encores en la nécessité qu'en l'abondance ; d'autant à l'advanture que, selon le cours de nos autres passions, la faim des richesses est plus aiguisée par leur usage que par leur disette, et la vertu de la modération plus rare que celle de la patience. Et n'ay eu besoin que de jouir doucement des biens que Dieu par sa libéralité m'avoit mis entre mains. Je n'ay goûté aucune sorte de travail ennuieux. Je n'ay eu guère en maniement que mes affaires ; ou, si j'en ay eu, ce a été en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moi et qui ne me pressoient pas et me connoissoient. Car encores tirent les experts quelque service d'un cheval rêtif et poussif.

Mon enfance même a été conduite d'une façon molle et libre, et exempte de subjection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion délicate et incapable de sollicitude. Jusques là que j'aime qu'on me cache mes pertes et les désordres qui me touchent : au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me coûte à nourrir et entretenir. J'aime à ne savoir pas le conte de ce que j'ay, pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moy, où l'affection leur manque et les bons effets, de me piper et payer de bonnes apparences. A faute d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subjets, et pour ne me pouvoir tenir tendu à règler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis ; et, ce pis là, me résoudre à le porter doucement et patiemment. C'est à cela seul que je travaille, et le but auquel j'achemine tous mes discours.

A un danger, je ne songe pas tant comment j'en échapperay, que combien peu il importe que j'en échappe. Quand j'y demeurerois, que seroit-ce ? Ne pouvant règler les évènements, je me règle moy-même, et m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay guière d'art pour savoir gauchir la fortune et luy échapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point. J'ay encore moins de tolérance pour supporter le soin âpre et pénible qu'il faut à cela. Et la plus pénible assiette pour moy, c'est être suspens es choses qui pressent et agité entre la crainte et l'espérance. Le délibérer, voire es choses plus légères, m'importune ; et sens mon esprit plus empêché à souffrir le branle et les secousses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rassoir et résoudre à quelque party que ce soit, après que la chance est livrée. Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais, des delibérations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en évite volontiers les côtés pen-

dans et glissans, et me jette dans le battu le plus boueux et enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas, et y cherche surté ; aussy j'aeme les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus après l'incertitude de leur rabillage, et qui, du premier saut, me poussent droitement en la souffrance. Aux évènemens je me porte virilement ; en la conduicte puérilement. L'horreur de la chûte me donne plus de fièvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avaritieux a plus mauvais conte de sa passion que n'a le pauvre. Et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme. C'est le siège de la constance. Vous n'y avez besoin que de vous. Elle se fonde là, et appuye toute en soy.

[*Absence d'ambition.*]

Quant à l'ambition, qui est voisine de la présumption, ou fille plutôt, il eût fallu, pour m'avancer, que la fortune me fût venu quérir par le poing. Car, de me mettre en peine pour un' espérance incertaine et me soumettre à toutes les difficultés qui accompagnent ceux qui cherchent à se pousser en crédit sur le commencement de leur progrès, je ne l'eusse su faire.

Je m'attache à ce que je voy et que je tiens, et ne m'éloigne guière du port. Et puis on arrive peu à ces avancements, qu'en hazardant premièrement le sien, et je suis d'avis que, si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est né et dressé, c'est folie d'en lâcher la prise sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse dequoy planter son pied et établir un être tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jette au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la nécessité l'envoye à la quête.

J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps passé, de me dé-

faire de ce desir et de me tenir coy, jugeant aussi bien sainement de mes forces qu'elles n'étoient pas capables de grandes choses.

Les qualités mêmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siècle. La facilité de mes meurs, on l'eût nommée lâcheté et foiblesse ; la foy et la conscience s'y fûssent trouvées scrupuleuses et superstitieuses ; la franchise et la liberté, importune, inconsiderée et téméraire. A quelque chose sert le mal'heur. Il fait bon naître en un siècle fort dépravé : car, par comparaison d'autruy, vous êtes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours, et sacrilège, il est homme de bien et d'honneur.

[*Amour de l'indépendance.*]

Or, de moy, j'aime mieux être importun et indiscret que flateur et dissimulé.

J'avoue qu'il se peut mêler quelque pointe de fierté et d'opiniâtreté, à se tenir ainsi entier et découvert sans considération d'autruy ; et me semble que je deviens un peu plus libre où il le faudroit moins être, et que je m'échaufe par l'opposition du respect. Il peut être aussi que je me laisse aller après ma nature, à faute d'art. Présentant aux grands cette même licence de langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle décline vers l'indiscrétion et incivilité. Mais, outre ce que je suis ainsi fait, je n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande et pour en échaper par quelque détour, ny pour feindre une vérité, ny assez de mémoire pour la retenir ainsi feinte, ny certes assez d'assurance pour la maintenir ; et fais le brave par foiblesse. Parquoy je m'abandonne à la naïveté et à toujours dire ce que je pense, et par complexion, et par discours, laissant à la fortune d'en conduire l'évènement.

Aristippus disoit le principal fruit qu'il eut tiré de la philosophie, être qu'il parloit librement et ouvertement à chacun.

[*Défaut de mémoire.*]

C'est un outil de merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement fait bien à peine son office : elle me manque du tout. Ce qu'on me veut proposer, il faut que ce soit à parcelles. Car de répondre à un propos où il y eut plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne saurois recevoir une charge sans tablettes. Et, quand j'ay un propos de conséquence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile et misérable necessité d'apprendre par cœur mot à mot ce que j'ay à dire ; autrement je n'auroy ny façon ny assurance, étant en crainte que ma mémoire vint à me faire un mauvais tour. Mais ce moïen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers, il me faut trois heures ; et puis, en un mien ouvrage, la liberté et authorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matière, la rend plus malaisée à concevoir.

Ma librerie, qui est des belles entre les libreries de village, est assise à un coin de ma maison : s'il me tombe en fantasie chose que j'y veuille aller chercher ou écrire, de peur qu'elle ne m'échappe en traversant seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis, en parlant, à me détourner tant soit peu de mon fil, je ne faux jamais de le perdre : qui fait que je me tiens, en mes discours, contraint, sec et resserré. Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est très-malaisé de retenir des noms. Je diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre. Et, si je durois à vivre long temps, je ne croy pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme

ont fait d'autres. Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de mémoire ; ce qu'on dit aussi de George Trapezonce ; et, pour mon interêt, je rumine souvent quelle vie c'étoit que la leur, et si sans cette pièce il me restera assez pour me soutenir avec quelque aisance ; et, y regardant de près, je crains que ce défaut, s'il est parfait, perde toutes les fonctions de l'ame.

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet que j'avois trois heures auparavant donné ou reçu d'un autre, et d'oublier où j'avoy caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero. Je m'aide à perdre ce que je serre particulièrement. C'est le receptacle et l'étuy de la science que la mémoire : l'ayant si défaillante, je n'ay pas fort à me plaindre, si je ne say guière. Je say en général le nom des arts et ce dequoy elles traitent, mais rien au delà. Je feuillette les livres, je ne les étudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnois plus être d'autruy ; c'est cela seulement dequoy mon jugement a fait son profit, les discours et les imaginations dequoy il s'est imbu : l'auteur, le lieu, les mots et autres circonstances, je les oublie incontinent.

Et suis si excellent en l'oubliance que mes écrits mêmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. On m'allègue tous les coups à moy-même sans que je le sente. Qui voudroit savoir d'où sont les vers et exemples que j'ay icy entassés, me mettroit en peine de le luy dire ; et si ne les ay mendiés qu'es portes connues et fameuses, ne me contentant pas qu'ils fussent riches, s'ils ne venoient encore de main riche et honorable : l'authorité y concourt quant et la raison.

[*Lenteur d'esprit.*]

Outre le défaut de la mémoire, j'en ay d'autres qui aydent beaucoup à mon ignorance. J'ay l'esprit tardif et

mousse ; le moindre nuage luy arrête sa pointe, en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais énigme si aisé qu'il sut développer. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empêche. Aux jeux, où l'esprit a sa part, des échecs, des cartes, des dames et autres, je n'y comprens que les plus grossiers traits. L'appréhension, je l'ay lente et embrouillée ; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien et l'embrasse bien universellement, étroitement et profondément, pour le temps qu'elle le tient. J'ay la vue longue, sainte et entière, mais qui se lasse aisément au travail et se charge ; à cette occasion, je ne puis avoir long commerce avec les livres que par le moyen du service d'autruy. Le jeune Pline instruira ceux qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation.

[*Irrésolution.*]

Je ne veux donc pas oublier encor cette cicatrice, bien mal propre à produire, en public : c'est l'irrésolution, défaut très-incommode à la négociation des affaires du monde. Je ne say pas prendre party és entreprises douteuses.

Je say bien soutenir une opinion, mais non pas la choisir.

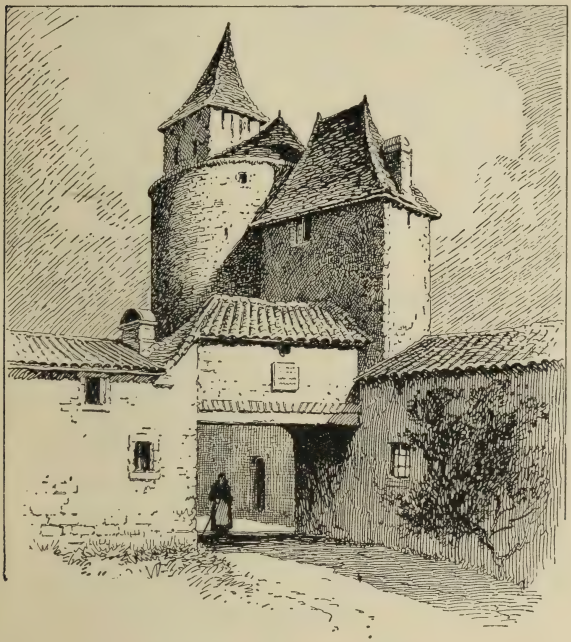
Par ce que es choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se présente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit qu'il ne vouloit apprendre de Zénon et Cleanthes, ses maîtres, que les dogmes simplement : car quant aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy même), de quelque côté que je me tourne, je me fournis toujours assez de cause et de vray-semblance pour m'y maintenir. Ainsi j'arrête chez moi le doute et la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse. Et lors, à confesser la verité, je jette

le plus souvent la plume au vent, comme on dit, et m'abandonne à la mercy de la fortune : une bien légère inclination et circonstance m'emporte. L'incertitude de mon jugement est si également balancée en la plupart des occurrences que je compromettrois volontiers à la décision du sort et des dés ; et remarque avec grande considération de notre foiblesse humaine les exemples que l'histoire divine même nous a laissés de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la détermination des élections és choses douteuses : « *sors cecidit super Mathiam.* » La raison humaine est un glaive double et dangereux. Et en la main même de Socrate, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un bâton. Ainsi, je ne suis propre qu'à suivre, et me laisse aisément emporter à la foule : je ne me fie pas assez en mes forces pour entreprendre de commander, ny guider ; je suis bien aise de trouver mes pas tracés par les autres. S'il faut courre le hazard d'un chois incertain, j'aime mieux que ce soit sous tel, qui s'assure plus de ses opinions et les épouse plus que je ne fay les miennes, ausquelles je trouve le fondement et le plant glissant. Et si, ne suis pas trop facile au change, d'autant que j'aperçois aux opinions contraires une pareille foiblesse.

[*Jugement clair.*]

On dit communément que le plus juste partage que nature nous ait fait de ses grâces, c'est celuy du sens : car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué. N'est-ce pas raison ? Qui verroit au delà, il verroit au delà de sa vue. Je pense avoir les opinions bonnes et saines ; mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que j'en aye, c'est le peu d'estime que je fay de moy : car si elles n'eussent été bien assurées, elles se fussent aisément laissées piper à l'affection

que je me porte singulière, comme celuy qui la ramène quasi toute à moy, et qui ne l'épands guères hors de là. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multi-



LA TOUR DE MONTAIGNE

tude d'amis et de connoissans, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy. Ce qui m'en échappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours.

Or mes opinions, je les trouve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un sujet auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde toujours vis à vis ; moy, je replie ma vue au dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy ; moy, je regarde dedans moy : je n'ay affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me contrerolle, je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont toujours avant, moy je me roule en moy même.

Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett' humeur libre de n'assujettir aisément ma créance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye, et généralles, sont celles qui, par manière de dire, naquirent avec moy. Elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaite ; depuis que je les ay établies et fortifiées par l'authorité d'autruy, et par les sains discours des anciens, ausquels je me suis rencontré conforme en jugement : ceux-là m'en ont assuré la prise, et m'en ont donné la jouyssance et possession plus entière.

(*Essais*, livre I, chap. XVII.)

LXX. — Montaigne conservateur en matière de religion.

Je suis dégoûté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ay raison, car j'en ay vu des effets très-dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploité, mais on peut dire avec apparence, que par accident elle a tout produit et engendré : voire et les maux et ruines, qui se font depuis sans elle, et contre

elle : c'est à elle à s'en prendre au nez. Ceux qui donnent le branle à un état, sont volontiers les premiers absorbés en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guère à celuy qui l'a ému, il bat et brouille l'eau pour d'autres pêcheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bâtiment ayant été démis et dissous, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entrée à pareilles injures. La majesté royale, dit un ancien, s'avale plus difficilement du sommet au milieu qu'elle ne se précipite du milieu à fond.

Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jeter en des exemples, desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, mêmes au mal faire, ceux-cy doivent aux autres la gloire de l'invention, et le courage du premier effort.

Toutes sortes de nouvelle débauche puisent heureusement en cette première et féconde source, les images et patrons à troubler notre police. On lit en nos loix mêmes, faites pour le remède de ce premier mal, l'aprentissage et l'excuse de toute sorte de mauvaises entreprises ; et nous advient, ce que Thucidides dit des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics on les baptisoit de mots nouveaux plus doux, pour leur excuse, abâtardissant et amollissant leurs vrais titres. C'est, pourtant, pour reformer nos consciences et nos créances. Mais le meilleur prétexte de nouvelleté est très-dangereux. Si me semble-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et présomption, d'estimer ses opinions jusque-là que, pour les établir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inévitables et une si horrible corruption de meurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'état, en chose de tel poids ; et les introduire en son pays propre. Est-ce pas mal ménagé, d'avancer tant de vices certains et connus, pour combattre des erreurs contestées et débattables ? Est-il quelque pire es-

pèce de vices, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle connoissance ?

Le Sénat osa donner en payement cette défaite, sur le différent d'entre luy et le peuple, pour le ministère de leur religion, conformément à ce que répondit l'oracle à ceux de Delphes en la guerre Médoise. Craignans l'invasion des Perses ils demandèrent au Dieu ce qu'ils avoient à faire des trésors sacrés de son temple, ou les cacher, ou les emporter. Il leur répondit qu'ils ne bougeassent rien ; qu'ils se soignassent d'eux ; qu'il étoit suffisant pour pourvoir à ce qui luy étoit propre.

La religion Chrétienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité ; mais nulle plus apparente, que l'exacte recommandation de l'obéissance du Magistrat, et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour établir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de notre ordre politique ; et a soumis son progrès, et la conduite d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances : y laissant courir le sang innocent de tant d'élus ses favoris, et souffrant une longue perte d'années à mûrir ce fruit inestimable.

(*Essais*, livre I, chap. XXIII.)

LXXI. — Montaigne conservateur en politique.

En fin je vois par notre exemple que la société des hommes se tient et se coud, à quelque pris que ce soit. En quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rangent en se remuant et s'entassant, comme des corps mal unis qu'on empoche sans ordre trouvent d'eux mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmy les autres,

souvant mieux que l'art ne les eût su disposer. Le Roy Philippus fit un amas des plus méchans hommes et incorrigibles qu'il put trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fit bâtir, qui en portoit le nom. J'estime qu'ils dressèrent des vices mêmes une contexture politique entre eux et une commode et juste société.

Je vois, non une action, ou trois, ou cent, mais des meurs en usage commun et reçu si monstrueuses en inhumanité sur tout et déloyauté, qui est pour moy la pire espèce des vices, que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur ; et les admire quasi autant que je les déteste. L'exercice de ces méchancetés insignes porte marque de vigueur et force d'âme autant que d'erreur et dérèglement. La nécessité compose les hommes et les assemble. Cette couture fortuite se forme après en loix ; car il en a été d'aussi farouches qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutefois ont maintenu leurs corps avec autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sauroyent faire.

Et certes toutes ces descriptions de police, feintes par art, se trouvent ridicules et ineptes à mettre en pratique. Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société et des règles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de notre esprit ; comme il se trouve es arts plusieurs sujets qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police seroit de mise en un nouveau monde, mais nous prenons les hommes obligés déjà et formés à certaines coutumes ; nous ne les engendrons pas comme Pyrrha ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy de les redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons guières les tordre de leur ply accoutumé que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon s'il avoit étably les meilleures lois qu'il avoit pu aux Athéniens : Ouy bien, répondit-il, de celles qu'ils eussent reçuës.

Rien ne presse un état que l'innovation : le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se démanche on peut l'étayer : on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous éloigne trop de nos commencemens et principes. Mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est à faire à ceux qui pour décrasser effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle et guérir les maladies par la mort. Le monde est inepte à se guérir ; il est si impatient de ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en défaire, sans regarder à quel pris. Nous voyons par mille exemples qu'il se guérit ordinairement à ses dépens : la décharge du mal présent n'est pas guérison, s'il n'y a en général amendement de condition.

La fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair : ce n'est que l'acheminement de sa cure. Il regarde au delà, d'y faire renaître la naturelle et rendre la partie à son du être. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le mâche, il demeure court, car le bien ne succède pas nécessairement au mal : un autre mal luy peut succèder, et pire, comme il advint aux tueurs de Cesar, qui jettèrent la chose publique à tel point qu'ils eurent à se repentir de s'en être mêlés. A plusieurs depuis, jusques à nos siècles, il est advenu de mêmes. Les François mes contemporanées savent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations ébranlent l'état et le désordonnent.

Qui viseroit droit à la guérison et en consulteroit avant toute œuvre se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce procéder par un exemple insigne. Ses concitoyens étoient mutinés contre leurs magistrats. Luy, personnage de grande authorité en la ville de Capouë, trouva un jour moyen d'enfermer le Sénat dans le palais et, convoquant le peuple en la place, leur dit que le jour étoit venu auquel en pleine

liberté ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoyent si long temps oppressés, lesquels il tenoit à sa mercy seuls et désarmés. Fut d'avis qu'au sort on les tirât hors l'un après l'autre, et de chacun on ordonnât particulièrement, faisant sur le champ exécuter ce qui en seroit décrété, pourvu aussi que tout d'un train ils advisassent d'établir quelque homme de bien en la place du condamné, afin qu'elle ne demeurât vide d'officier. Ils n'eurent pas plus tôt ouy le nom d'un Sénateur qu'il s'éleva un cri de mécontentement universel à l'encontre de luy. Je voy bien, dit Pacuvius, il faut démettre cettuy cy : c'est un méchant ; ayons en un bon en change. Ce fut un prompt silence, tout le monde se trouvant bien empêché au choix ; au premier plus effronté qui dit le sien, voylà un consentement de voix encore plus grand à refuser celuy là, cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'étans échauffées, il advint encore pis du second Sénateur, et du tiers : autant de discorde à l'élection que de convenance à la démission. S'étans inutilement lassés à ce trouble, ils commencent, qui deçà qui delà, à se dérober peu à peu de l'assemblée, rapportant chacun cette résolution en son âme que le plus vieil et mieux connu mal est toujours plus supportable que le mal récent et inexperimenté.

Pour nous voir bien piteusement agités, car que n'avons nous fait ?

Nous ne sommes pas pourtant, à l'avanture, à notre dernier période. La conservation des états est chose qui vray-semblablement surpasse notre intelligence. C'est, comme dit Platon, chose puissante et de difficile dissolution qu'une civile police. Elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'injure des loix injustes, contre la tyrannie, contre le débordement et ignorance des magistrats, licence et sédition des peuples.

En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous et regardons vers ceux qui sont

mieux ; mesurons nous à ce qui est au dessous : il n'en est point de si malotru qui ne trouve mille exemples où se consoler. C'est notre vice, que nous voyons plus mal volontiers ce qui est devant nous que volontiers ce qui est après. Si, disoit Solon, qui dresseroit un tas de tous les maux ensemble, qu'il n'est aucun qui ne choisit plutôt de raporter avec soy les maux qu'il a, que de venir à division légitime avec tous les autres hommes de ce tas de maux et en prendre sa quote part. Notre police se porte mal ; il en a été pourtant de plus malades sans mourir.

(*Essais*, livre III, chap. IX.)

LXXII. — Portrait de Socrate, « précepteur » de Montaigne en philosophie.

Le relâchement et facilité honore, ce semble, à merveille et sied mieux à une âme forte et généreuse. Il n'y a chose plus remarquable en Socrate que ce que, tout vieil, il trouve le temps de se faire instruire à baller et jouer des instruments ; et le tient pour bien employé. Cettuy-ci s'est vu en extase, debout, un jour entier et une nuit en présence de toute l'armée grecque, surpris et ravi par quelque profonde pensée. Il s'est vu le premier, parmi tant de vaillants hommes de l'armée courir au secours d'Alcibiade accablé des ennemis, le couvrir de son corps et le décharger de la presse, à vive force d'armes ; en la bataille Délienne, relever et sauver Xénophon renversé de son cheval ; et emmi tout le peuple d'Athènes, outré, comme lui, d'un si indigne spectacle, se présenter le premier à secourir Théramène, que les trente tyrans faisaient mener à la mort par leurs satellites ; et ne désista cette hardie entreprise qu'à la remontrance de Théramène même, quoiqu'il ne fût suivi que de deux en

tout. Il s'est vu, recherché par une beauté de laquelle il était épris, maintenir au besoin une sévère abstinence. Il s'est vu continuellement marcher à la guerre et fouler la glace, les pieds nus ; porter même robe en hiver et en été ; surmonter tous ses compagnons en patience de travail ; ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire. Il s'est vu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin. Mais cet homme-là était il convié à boire, par devoir de civilité ? C'était aussi celui de l'armée à qui en demeurait l'avantage : et ne refusait ni à jouer aux noisettes avec les enfants, ni à courir avec eux sur un cheval de bois et y avait bonne grâce ; car toutes actions, dit la philosophie, siéent également bien et honorent également le sage. On a de quoi, et ne doit-on jamais se lasser, de présenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection.

(*Essais*, livre III, chap. XIII.)

LXXIII. — L'épicurisme de Montaigne.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité : je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant. Si la faut-il étudier, savourer et ruminer pour en rendre grâces condignes à celui qui nous l'octroie. Ils jouissent des autres plaisirs comme ils font celui du sommeil, sans le connaître. A celle fin que le dormir même ne m'échappât aussi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât, afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moi, je ne l'écume pas, je le sonde et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et dégoûtée. Me trouvé-je en quelque

assiette tranquille ? Y a-t-il quelque volupté qui me chatouille ? Je ne la laisse pas friponner aux sens ; j'y associe mon âme ; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer ; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver ; et l'emploie, de sa part, à se mirer dans ce prospère état, à en peser et estimer le bonheur et l'amplifier ; elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu, d'être en repos de sa conscience et d'autres passions intestines ; d'avoir le corps en sa disposition naturelle jouissant ordonnément et compétemment des fonctions molles et flatteuses par lesquelles il lui plaît compenser de sa grâce les douleurs de quoi sa justice nous bat à son tour ; combien lui vaut d'être logée en tel point que, où qu'elle jette sa vue, le ciel est calme autour d'elle ; nul désir, nulle crainte ou doute qui lui trouble l'air ; aucune difficulté passée, présente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offense...

Pour moi donc, j'aime la vie et la cultive, telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vais pas désirant qu'elle eût à dire la nécessité de boire et de manger et me semblerait faillir non moins excusablement, de désirer qu'elle l'eût double... ni que nous nous substantassions mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Épimenides se privoit d'appétit et se maintenoit, ni qu'on produisît stupidement des enfants par les doigts ou par les talons, mais, parlant en révérence, que plutôt encore, on les produisît voluptueusement par les doigts et par les talons ; ni que le corps fût sans désir ni sans chatouillement : ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon cœur et reconnaissant ce que nature a fait pour moi et m'en agrée et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout-puissant Donneur de refuser son don, l'annuler et défigurer. Tout bon, il a fait tout bon...

Des opinions de la philosophie j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est-à-dire les plus humaines et nôtres ; mes discours sont, conformément à

mes mœurs, bas et humbles. Elle fait bien l'enfant, à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous prêcher que c'est une farouche alliance de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le déraisonnable, le sévère à l'indulgent, l'honnête au déshonnête ; que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la goûte. Ce n'est pas ce que dit Socrate, notre précepteur ; il prise comme il le doit notre volupté corporelle ; mais il préfère celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de variété, de dignité. Celle-ci ne va nullement seule, selon lui (il n'est pas si fantastique !), mais seulement première. Pour lui, la tempérance est modératrice, non adversaire des voluptés.

(*Essais*, livre III., chap. XIII.)

LXXIV. — Sur le pédantisme.

A LA mode dequoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ny les escholiers ny les maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soin et la dépense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la tête de science ; du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : O le savant homme ! Et d'un autre : O le bon homme ! Il ne faudra pas de tourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : O les lourdes têtes ! Nous nous enquérons volontiers : Sait-il du Grec ou du Latin ? écrit-il en vers ou en prose ? Mais s'il est devenu meilleur on plus avisé, c'étoit le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il falloit s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant.

Nous ne travaillons qu'a remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vide. Tout ainsi que

les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain, et le portent au bec sans le tâter, pour en faire béchée à leurs petits, ainsi nos pédantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lévres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.

C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de même, ce que je fais en la plus part de cette composition? Je m'en vais écorniflant par cy par là des livres les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ay point de gardoires, mais pour les transporter en cettuy-cy, où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur première place. Nous ne sommes, ce croy-je, savants que de la science présente, non de la passée, aussi peu que de la future.

Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye, inutile à tout autre usage et emploi qu'à compter.

Nous savons dire : Cicero dit ainsi ; voilà les meurs de Platon ; ce sont les mots mêmes d'Aristote. Mais nous, que disons nous nous mêmes? que jugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet. Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain, qui avoit été soigneux, à fort grande dépense, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que, quand il écherroit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils supplissent sa place, et fussent tous prets à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier ; et pensoit ce savoir être sien par ce qu'il étoit en la tête de ses gens ; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies.

Nous prenons en garde les opinions et le savoir d'autruy, et puis c'est tout. Il les faut faire nôtres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoin de feu, en iroit quérir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arrêteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en raporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère ? si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formèrent si grand capitaine sans l'expérience, les eût prises à notre mode ?

Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autruy, que nous anéantissons nos forces. Me veus-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux dépens de Seneca. Veus-je tirer de la consolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero. Je l'eusse prise en moy-même, si on m'y eût exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiée.

Quand bien nous pourrions être savans du savoir d'autruy, au moins sages ne pouvons nous être que de notre propre sagesse.

Si notre âme n'en va un meilleur branle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimeroy aussi cher que mon escolier eut passé le temps à jouer à la paume ; au moins le corps en seroit plus allègre. Voyez le revenir de là, après quinze ou seize ans employés : il n'est rien si mal propre à mettre en besogne. Tout ce que vous y reconnoissez d'avantage, c'est que son Latin et son Grec l'ont rendu plus fier et plus outrecuidé qu'il n'étoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'âme pleine, il ne l'en rapporte que bouffie ; et l'a seulement enflée au lieu de la grossir.

Ces maîtres icy, comme Platon dit des sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes, et, seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on

leur commet, comme fait un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré.

Si la loi que Protagoras proposoit à ses disciples étoit suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimoient le profit qu'ils avoient reçu de ses disciplines, et selon iceluy satisfissent sa peine, mes pédagogues se trouveroient choués, s'étant remis au serment de mon expérience.

Mon vulgaire Perigordin appelle fort plaisamment « Lettreferits » ces savanteaux, comme si vous disiez « lettre-ferus », ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray, le plus souvent ils semblent être ravalés, mêmes du sens commun. Car le paisant et le cordonnier, vous leur voiez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils savent ; ceux cy, pour se vouloir élever et gendarmer de ce savoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et enpêtrant sans cesse. Il leur échappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode. Ils connoissent bien Galien, mais nullement le malade. Ils vous ont déjà rempli la tête de loix, et si, n'ont encore conçu le neud de la cause. Ils savent la théorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique.

J'ay vu chez moy un mien amy, par manière de passe-temps, ayant affaire à un de ceux cy, contre-faire un jargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pièces rapportées, sauf qu'il étoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant toujours répondre aux objections qu'on luy faisoit ; et si étoit homme de lettres et de réputation, et qui avoit une belle robe.

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'étend bien loing, il trouvera, comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux, sinon que leur nature d'elle même le leur ait autre-

ment façonné : comme j'ay veu Adrianus Turnebus, qui, n'ayant fait autre profession que des lettres, en laquelle c'étoit, à mon opinion, le plus grand homme qui fut il y a mil' ans, n'avoit toutesfois rien de pédantesque que le port de sa robe, et quelque façon externe, qui pouvoit n'être pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de néant. Car au dedans c'étoit l'âme la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon esciant jeté en propos éloignés de son usage ; il y voyoit si cler, d'une appréhension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eut jamais fait autre métier que la guerre et affaires d'Etat. Ce sont natures belles et fortes, qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que notre institution ne nous gâte pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

(*Essais*, livre I, chap. XXV.)

LXXV. — De la « pratique des hommes » dans l'éducation.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres : l'escholier pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles. C'est un vain étude, qui veut ; mais qui veut aussi, c'est un étude de fruit inestimable, et le seul étude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservé à leur part. Quel profit ne fera il, en cette part là, à la lecture des Vies de notre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion ; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourût là. Qu'il ne

luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : j'ai lu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas lu ; Plutarque y en a lu cent, outre ce que j'y ay su lire, et à l'adventure outre ce que l'auteur y avoit mis : à d'aucuns, c'est un pur étude grammairien ; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de notre nature se pénètrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours étendus, trèsdignes d'être sus ; car, à mon gré, c'est le maître ouvrier de telle besogne ; mais il y en a mille qu'il n'a que touchés simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît : et se contente quelquefois de ne donner qu'une attainte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot : Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, donna peut être la matière et l'occasion à La Boëtie de sa *Servitude Volontaire*. Cela même de luy voir trier une légère action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la briéveté : sans doute leur réputation en vaut mieux ; mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement, que de son savoir ; il aime mieux nous laisser desir de soy, que satiété ; il savoit qu'es choses bonnes même on peut trop dire ; et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O étrangier, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. » Ceux qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures ; ceux qui ont la matière exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes tout contraints et amoncelés en nous, et avons la vue rac-

courcie à la longueur de notre nez. On demandoit à Socrate d'où il étoit : il ne répondit pas, d'Athènes ; mais, du monde : luy qui avoit l'imagination plus pleine et plus étendue, embrassoit l'univers comme sa ville, jetoit ses cognoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain ; non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine et juge que la pépie en tienne, déjà les Cannibales. A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage, et disoit le Savoïard, que : Si ce sot de roy de France eut su bien conduire sa fortune, il étoit homme pour devenir maître d'hôtel de son duc : son imagination ne concevoit autre plus élevée grandeur que celle de son maître. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande suite et préjudice. Mais qui se présente comme dans un tableau cette grande image de notre mère nature en son entière majesté ; qui lit en son visage une si générale et constante variété ; qui se remarque là-dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe trèsdélicate, celuy là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connoître de bon biais. Somme je veux que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coutumes, nous apprennent à juger sainement des nôtres, et apprennent notre iugement à reconnoître son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un léger apprentissage : tant de remuements d'état et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nôtre : tant de noms, tant de victoires et conquêtes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser notre nom par la prise de dix argoulets et d'un pouiller, qui n'est connu

que de sa chute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes étrangières, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et assure la vue à soutenir l'éclat des nôtres, sans ciller les yeux : tant de milliasses d'hommes enterrés avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde.

(*Essais*, livre I, chap. XXVI.)

LXXVI. — La conversation.

Le plus fructueux et naturel exercice de notre esprit, c'est à mon gré la conférence. J'en trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de notre vie ; et c'est la raison pourquoy, si j'étois asture forcé de choisir, je consentirois plutôt, ce crois-je, de perdre la vuë que l'ouir ou le parler. Les Athéniens, et encore les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs Académies. De notre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profit, comme il se voit par la comparaison de nos entendemens aux leurs. L'étude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'échauffe point : là où la conférence apprend et exerce en un coup. Si je confère avec une âme forte et un roide jouteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre, ses imaginations élancent les miennes. La jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au dessus de moy-mêmes. Et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conférence.

XI

LA LITTÉRATURE DES GUERRES DE RELIGION

LXXVII. — Harangue du sieur de Rieux, pour la noblesse.

MESSIEURS, je ne sais pourquoi on m'a député pour porter la parole en si bonne compagnie, pour toute la noblesse de notre parti. Il faut bien dire qu'il y a quelque chose de divin en la sainte Union, puisque par son moyen, de commissaire d'artillerie assez malotru, je suis devenu gentilhomme et gouverneur d'une belle forteresse... Vive la guerre ! il n'est que d'en avoir (du bien), de quelque part qu'il vienne. Je vois je ne sais quels dégoûtés, de notre noblesse, qui parlent de conserver la religion et l'état tout ensemble : et que les Espagnols perdront à la fin l'un et l'autre si on les laisse faire. Quant à moi je n'entends point tout cela ; pourvu que je lève toujours les tailles et qu'on me paie bien mes appointements, il ne me chaut que deviendra le pape, ni sa femme... Cependant, je courrai la vache et le manant, tant que je pourrai : et n'y aura paysan, laboureur ni marchand autour de moi et à dix lieues à la ronde, qui ne passe par mes mains et qui ne me paie taille ou rançon. Je sais des inventions pour les faire venir à raison : je leur donne le frontal de corde liée en cordelière ; je les pends par les aisselles, je leur chauffe les pieds d'une pelle rouge, je les mets aux fers et aux ceps ; je les enferme en un four, en un coffre percé plein d'eau ; je les pends en chapon rôti ; je les fouette d'étrivières ; je les sale ; je les fais

jeûner ; je les attache étendus dedans un banc ; bref, j'ai mille gentils moyens pour tirer la quinte-essence de leurs bourses et avoir leur substance pour les rendre bélîtres à jamais, eux et toute leur race. Que m'en souciè-je, pourvu que j'en aie ? Qu'on ne me parle point là-dessus du point d'honneur, je ne sais que c'est. Il y en a qui se vantent d'être descendus de ces vieux chevaliers français qui chassèrent les Sarrazins d'Espagne... Je n'ai point lu les livres, ni les histoires et annales de France et n'ai que faire de savoir s'il est vrai qu'il y ait eu des paladins et chevaliers de la Table Ronde qui ne faisaient profession que d'honneur et de défendre leur roi et leur pays et fussent plutôt morts que de recevoir un reproche, ou souffrir qu'on eût fait tort à quelqu'un. J'ai ouï conter à ma grand'mère, en portant vendre son beurre au marché qu'il y a eu autrefois un Gaston de Foix, un comte de Dunois, un La Hire, un Poton, un capitaine Bayard et autres, qui avaient fait rage pour ce point d'honneur et pour acquérir gloire aux Français. Mais je me recommande à leurs bonnes grâces pour ce regard. J'ai bonne épée et bon pistolet ; et n'y a sergent ni prévôt des maréchaux qui m'osât ajourner. Advienne que pourra, il me suffit d'être bon catholique. La justice n'est pas faite pour les gentilshommes comme moi.

MONLUC

LXXVIII. — Prise du château de Rabastens.

[*Préparatifs de l'assaut.*]

Le cinquième jour du siége et le vingt troisième jour de juillet 1570, un jour de dimanche, environ les deux heures

après-midi, je me délibérai de donner l'assaut : et fut l'ordre tel que M. de Saint Orens, maréchal de camp, amèneroit les troupes à la brêche, les unes après les autres ; ordonnay que l'on mettroit toutes les companyes de quatre en quatre hors la ville, lesquelles ne bougeroient point de leurs lieux que M. de Saint Orens ne les allât quérir, lequel devoit demeurer trois quarts d'heure entre deux et faire marcher les troupes l'une après l'autre, comme dit est ; et fut ordonné que les deux capitaines, qui étoient de garde auprès de la brêche, donneroient des premiers. Et en achevant notre ordre on me vint dire que nos deux canons, qui battoient par flanc, lesquels la nuit l'on avoit remués, étoient abandonnés, et qu'il n'y avoit homme qui s'y osât montrer, car notre artillerie mêmes avoit ruiné tous les gabions. Je laissay entre les mains de messieurs de Gondrin et de Saint Orens de parachever l'ordre du combat, c'est assavoir que les companyes iroient les unes après les autres, et le mettroient par écrit ; et m'en courus par dehors au trou de la muraille, et n'y trouvay que dix ou douze pionniers le ventre à terre, car Tibauville, commissaire d'artillerie, qui tiroit de ces deux canons, avoit été contraint de les abandonner et monsieur de Basillac mêmes.

Et comme à mon arrivée je vis ce désordre, promptement me souvenant d'une quantité de faschines que j'avois faites apporter le jour devant dans la ville, et dis aux gentilshommes ces paroles : « O gentilshommes, mes compaignons, j'ay toujours vu et ouy dire qu'il n'y a travailh ny faction que de noblesse : suivez-moi, tous, je vous prie, et faites comme moy. » Ils ne se firent pas prier, et allames, à grands pas, droit aux faschines qui étoient dans la ville, et au milieu d'une rue, qu'il n'y avoit homme qui osât demeurer en cet endroit, et pris une faschine sur le col : et toute cette noblesse en print chacun la sienne, et y en avoit prou qui en portoient deux, et tournâmes sortir hors la ville, par là où nous

étions entrés ; et ainsi marchay-je le premier jusques au trou. Et en nous en allant j'avois commandé que l'on me fit venir quatre ou cinq hallebardiers, lesquels je trouvay arrivés au trou et les fis entrer : nous leur jetions les faschines dans le trou, et eux avec la pointe des hallebardes les prenoient et les couroient jeter sur les gabions pour les hausser. Et oserois affirmer, et à la vérité, que nous ne demeurâmes point un quart d'heure à faire cette diligence. Et incontinent que l'artillerie fut couverte, Tibauville rentra et ses cannonniers, et commença à tirer plus furieusement qu'il n'avoit fait tous les autres jours, car il sembloit que l'un coup n'attendoit pas l'autre, et tout le monde le secouroit d'une fort grande volunté. Capitaines, si vous faites ainsi, et que vous mettiez la main à la besogne, vous y ferez aller tout le monde : la honte mêmes les y pousse et les y force. Quant il fait chaud en quelque lieu, si le chef n'y va, ou pour le moins quelque homme signalé, le reste ne va que d'une fesse, et gronde qu'on les envoye à la mort. Puisque vous désirez de l'honneur, il faut prendre le hasard souvent autant que le moindre soldat.

Le matin j'envoyay quérir monsieur de Gohas qui étoit à Vic Bigorre, et les capitaines qui tenoient le guet sur Montamat et sur le secours, lui escripvant qu'il s'en vint pour se trouver à l'assaut avec moy, à cause que le capitaine Paulliac, colonnel de l'infanterie, avoit été blessé à mort, que nous n'avions point d'espérance en sa vye. Son coup luy fut donné quand j'allois mener messieurs de Leberon et de Montaut, le soir avant, pour couper cette grande contre-escarpe.

[*Une faute de Monluc.*]

Je fis là une grande erreur, car je y allay, la nuit n'étant pas encores bien fermée : et croy qu'ils s'étoient

aperçus que nous voulions couper la contre-escarpe ; car toute leur arquebouserie s'étoit jetée en cet endroit. La raison qui me fit faire cete erreur, ce fut que je mis en considération combien d'heures duroit la nuit, et trouvay qu'elle ne pouvoit durer plus de sept heures ou environ ; et voyois d'autre part qu'en demy-heure je perdois tout ce que j'avois fait, si la contre-escarpe n'étoit abattue au point du jour, et que si je ne donnois l'assaut ce jour-là, ils se seroient si fort remparés et fortifiés, qu'avec autant de coups de canon que j'y avois tiré il seroit bien difficile d'y entrer. Voilà pourquoy je me hâtay tant d'aller commencer, pour au point du jour avoir achevé. Je fis toucher au doigt à messieurs de Leberon et de Montaut, et aux capitaines qui étoient de garde, qu'en leur diligence tendoit toute notre victoire ; et ne dormirent pas, car, comme j'ay déjà dit, à la pointe du jour l'artillerie commença à tirer, et la contre-escarpe fut rasée.

[*Conseils aux capitaines.*]

O mes compaignons, qui irez assiéger des places, que icy et en beaucoup d'autres endroits, vous confesserez que mes victoires m'ont plus réussi pour la grande vigilance, diligence et prompte exécution, que non pour ma hardiesse, et je confesseray d'autre part, qu'au camp y avoit de plus hardis hommes que moy sans comparaison ; et confesseray qu'il n'y a nul qui peut avoir couardise, encores que tout son cœur en soit remply, de ceux qui ont ces trois choses, car d'icelles trois sortent tous les combats et victoires, et tous les vaillans hommes suivent les capitaines garnis de ces choses. Et au contraire, il n'y peut avoir hardiesse, encores que l'homme en soit tout plein, s'il est lent, tardif et long à exécuter ; car, avant qu'il aye pris sa délibération, il y met un long temps, que

l'ennemi est adverty de ce qu'il veut faire, et remédiera au tout ; et s'il est hâtif, il le surprendra à luy-mêmes. Par ainsi il ne faut jamais avoir grand espérance en chef, qu'il ne soit garny de diligence, prouviance, vigilance et prompte exécution. Que l'on regarde tous les grands guerriers que jamais ont été, voir s'ils n'ont eu ces quatre bonnes parts en eux...

Nous, qui sommes Gascons, en sommes mieux pourvus qu'autre nation de France, ny peut-être de l'Europe : aussi en est-il sorty de bons et braves capitaines depuis cinquante ans. Je ne me veux comparer à eux, mais si veux-je dire cela de moy-mêmes, puisqu'il est vray, que jamais ma paresse et ma longueur ne me fit perdre rien, ny à mon maître. Et si diligence est requise en la guerre, elle l'est plus en un siége, car il ne faut que peu de chose pour rompre votre dessein ; si vous pressez votre ennemy, vous luy redoublez la peur, il ne sait où il en est, et n'a loisir de se raviser. Veillez lorsque les autres dorment, et ne laissez jamais votre ennemy sans luy donner quelque chose à faire.

[*Dernières dispositions avant l'assaut.*]

Or je retourneray à l'assaut, et que notre ordre étoit tout fait ; j'étois avec la noblesse auprès de la porte de la ville et près la brêche, où nous étions entrés avec toute la noblesse ; qu'il y pouvoit avoir six ou sept gentilshommes, et toujours en arrivoient d'autres, car monsieur de la Chapelle-Louzières, qui venoit de Quercy, en amenoit une grand troupe. Je diray icy de mon présage, que jamais ne me pus ôter de la fantasie que je dusse être tué par la tête ou blessé. Et m'estois mis en opinion, pour cette occasion, que je n'irois point à l'assaut ; songeant bien que ma mort troubleroit fort le païs ; et le matin je

di à monsieur de Las, advocat du roy à Agen, lequel étoit de notre conseil, et qui étoit venu avecques moy, ces paroles : « Monsieur l'advocat, il y a des gens qui ont cryé et qui crient que je suis fort riche ; vous savez l'argent que j'ay, jusques à un écu, car par mon testament où vous êtes appelé, vous le savez ; et pour ce qu'on ne sauroit ôter l'opinion aux gens, que je n'aye beaucoup d'argent, et si par fortune je mourois en cet assaut, l'on demanderoit à ma femme quatre fois plus que je n'en ay ; voilà le rôle de tout l'argent que j'ay aujourd'huy en ce monde, tant aux intérêts que ce qui est entre les mains de ma femme. Barate, mon maître d'hôtel, a écrit le bordereau ; et voilà le signé de ma main. Vous m'êtes parent et amy, je vous prie que, si je meurs, que vous et le conseiller de Nort vous montrez amis de ma femme et de mes deux filles, et surtout de Charlotte Catherine qui a cet honneur que le Roy et la Royne l'ont tenue sur les fonts. » Et luy delivray ledit rôle entre ses mains, et connus bien qu'il eut plus d'envie de pleurer que de rire. Et par là on peut juger si le malheur que j'ai eu ne me alloit devant les yeux : je n'ay point d'esprit familier ; mais il ne m'est guières arrivé malheur que mon esprit ne l'aye prédit ; je tâchois toujours à me l'ôter de la fantasie, remettant tout à Dieu, qui dispose de nous comme il luy plaît. Je n'en fis jamais autrement, quoyque les Huguenots, mes ennemys, aient dit et écrit contre moy.

Et comme les deux heures furent venues, je fis appourter huit ou dix flacons de vin, que madame de Panjas m'avoit envoyés, et le délivray aux gentilshommes, et leur dis : « Buvons, mes compaignons, car bientôt se verra qui a tetté de bon lait ; Dieu veuille que nous puissions quelque jour boire ensemble : si nos jours derniers sont venus, il n'est en notre pouvoir de rompre les destinées. » Et comme tous eurent bu, s'encouragèrent les uns les autres, après que je leur eus fait une petite remontrance en trois motz, leur disant : « Mes amis et

compaignons, nous voicy prêts à jouer des mains ; il faut que chacun montre ce qu'il sait faire. Ceux qui sont dans cette place, sont de ceux qui, avec le comte de Mongonmery, ont ruiné vos églises et pillé vos maisons ; il faut leur faire rendre gorge. Si nous les emportons et mettons au couteau, vous aurez bon marché du reste de Béarn ; croyez-moy, rien ne vous fera tête : or allez, je vous suivray bientôt. »

[*L'assaut.*]

Lors je fis sonner l'assaut : les deux capitaines y allèrent, et quelques-uns de leurs soldats, et les enseignes ne firent pas fort bien. Et comme je vis que ceux-là n'y entreroient pas, monsieur de Saint Orens marcha avec quatre enseignes, et les mena jusques auprès de la brêche, qui ne firent pas mieux que les autres, car ils étoient encore demeuré quatre ou cinq pas de la contre-escarpe, qui n'empêcha pas que notre artillerie ne fît ce que vouloit faire, et tous se mirent les genoux à terre derrière. Soudain, je connus bien qu'il falloit que d'autres y missent la main que nos gens de pied. Et tout à un coup je perdis la souvenance de l'opinion que j'avois d'y devoir être tué ou blessé, et ne m'en souvint plus ; et dis à la noblesse : « O gentilshommes, mes amis, il n'y a combat que de noblesse : il faut que nous espérions que la victoire nous doyt venir par nous autres, qui sommes gentilshommes ; allons, je vous montreray le chemin, et vous feray connoître que jamais bon cheval ne devint rosse. Suivez hardiment, et, sans vous étonner, donnez, car nous ne saurions choisir mort plus honorable : c'est trop marchander, allons. » Et pris lors monsieur de Goas par la main et luy dis : « Monsieur de Goas, je veux que vous et moy combations ensemble. Je vous prie, ne nous abandonnons point ; et si je suis tué ny blessé, ne vous en

souciez point et me laissez là, et poussez seulement outre, et faites que la victoire en demeure au Roy. » Et ainsi marchâmes tous d'aussi grande volunté que à ma vie je connus gens d'aller à l'assaut ; et regarday deux fois en arrière, et voyois que tous se touchoient les uns aux autres. Il y avoit une grand place, qui duroit cent cinquante pas ou plus, toute découverte, par là où nous marchions droit à la brêche : que les ennemis tiroient là sur nous, et me fut blessé six gentilshommes près de moy...

[*Monluc blessé.*]

Et y avoit deux petites chambres, qu'étoient basses de la hauteur d'une longue pique et davantaige : les ennemys défendoient cette chambre de bas en haut, de sorte que homme des nôtres ne pouvoit montrer la tête qu'il ne fût vu. Et commencèrent nos gens à tirer à grands coups de pierre là-dedans, et eux aussi en tiroient contre mont, mais l'avantage étoit aux nôtres, qui tiroient contre bas. J'avois fait porter trois ou quatre échelles auprès du bord du fossé, et comme je me retournois en arrière pour commander que l'on apportât deux eschelles, l'arquebusade me fut donnée par le visaige au coin d'une barricade qui touchoit à la tour : et croy qu'il n'y avoit pas là quatre arquebousiers, car tout le reste de la barricade avoit été mis par terre de deux canons qui tiroient en flanc. Tout à un coup je fus tout en sang, car je le jetois par la bouche, par le nez et par les yeux. Monsieur de Goas me voulsist prendre, cuydant que je tombasse ; je luy dis : « Laissez moy, je ne tomberay point : suivez votre pointe. » Alors presque tous les soldats et presque aussi tous les gentilshommes commencèrent à s'estonner et se voulurent reculer ; mais je leur criay, encores que je ne pouvois guières bien parler, à cause du

grand sang que je jetois par la bouche et par le nez : « Où voulez-vous aller ? où voulez-vous aller ? vous voulez vous épouvanter pour moy ? Ne vous bougez, n'y n'abandonnez point le combat, car je n'ay point de mal, et que chacun retourne en son lieu. » Couvrant cependant le sang le mieux que je pouvois, et dis à monsieur de Goas : « O monsieur de Goas, gardez, je vous prie, que personne ne s'épouvante, et suivez le combat. » Je ne pouvois plus demeurer là, car je commençois à perdre la force, et dis aux gentilhommes : « Je m'en voys me faire panser, et que personne ne me suive, et vengés-moi, si vous m'aimez. » Et pris un gentilhomme par la main, lequel je ne saurois nommer, car je n'y voyois presque comme rien, et m'en retournay par le même chemin que je y étois allé ; et trouvay un petit cheval d'un soldat, sur lequel je montay comme je pus, aidé de ce gentilhomme ; et ainsi fus conduit à mon logis, là où je trouvay un sirurgien du régiment de monsieur de Goas, nommé maître Simon, qui me pansa, et m'arracha les os des deux pommettes du visaige avec les doigts, si grands étoient les trous, et me coupa force chair du visaige, que tout étoit froid.

[*Rigueur implacable de Monluc.*]

Et jamais ne fût party de moy que voicy monsieur de Madaillan, mon lieutenant, lequel étoit à mon côté quand j'allay à l'assaut, et monsieur de Goas à l'autre, que venoit voir si j'étois mort, et me dit : « Monsieur, réjouissez-vous, prenez couraige, nous sommes dedans. Voilà les soldats aux mains qui tuent tout, et assurez-vous que nous vengerons votre blessure. » Alors je luy dis : « Je loue Dieu de ce que je vois la victoire nôtre avant mourir. Que asture je ne me soucie point de la mort. Je vous prie vous en retourner, et monstrés-moy tous l'ami-

tié que vous m'avez portée, et gardez que n'en échape un seul qui ne soit tué. » Et quant et quant s'en retourna ; et tous mes serviteurs mêmes y allèrent, de sorte qu'il ne demeura auprès de moy que deux pages, et monsieur l'advocat de Las, et le sirurgien. L'on vouloit sauver le ministre, et le capitaine de là dedans nommé Ladon, pour les faire pendre devant mon logis ; mais les soldats les ôtèrent à ceux qui les tenoient, et les cuidèrent tuer a eux-mêmes, et les mirent en mille pièces. Les soldats en firent sauter cinquante ou soixante du haut de la grande tour, qui s'étoient retirés là dedans, dans le fossé, lesquels se noyèrent. Il ne se trouve que l'on en sauvat que deux, qui s'étoient cachés. Il y avoit tel prisonnier qui vouloit donner quatre mil écus ; mais jamais homme ne voulut entendre à aucune rançon, et la plupart des femmes furent tuées, lesquelles aussi faisoient de grands maux avec les pierres. Il s'y trouva un Espaignol marchand, qu'ils tenoient prisonnier là dedans, et un autre marchant catholique aussi, qui furent sauvés. Voilà tout ce qui demeura en vie des hommes qui se trouvèrent là dedans, qui furent les deux leurs, que quelqu'un déroba et ces deux marchans, qui étoient catholiques. Ne pensez pas, vous qui lirez ce livre, que je ne fisse faire cette exécution, tant pour venger ma blessure que pour donner épouvante à tout le païs, afin qu'on n'eut le cœur de faire tête à notre armée : et me semble que tout homme de guerre au commencement d'une conquête en doit faire ainsi contre celuy qui oseroit attendre son canon ; il faut qu'il ferme l'oreille à toute composition et capitulation, s'il ne voit de grandes difficultés à son entreprise, et si son ennemy ne l'a mis en peine de faire brêche. Et comme il faut de la rigueur, appelez-la cruauté si vous voulez, aussi faut-il de l'autre côté de la douceur, si vous voyez qu'on se rende de bonne heure à votre mercy.

LXXIX. — Misères des paysans pendant les guerres de religion.

Mais je te plains, rusticq, qui, ayant, la journée
Ta pantelante vie en rechignant gagnée,
Reçois au soir les coups, l'injure et le tourment,
Et la fuite et la faim, injuste payement.
Le paysan de cent ans, dont la tête chenue
Est couverte de neige, en suivant sa charrue,
Voit galoper de loin l'argolet outrageux,
Qui d'une rude main arrache les cheveux,
L'honneur du vieillard blanc, piqué de son ouvrage,
Par qui la seule faim se trouvoit au village.
Ne voit-on pas déjà, dès trois lustres passés,
Que les peuples fuiards des villages chassés
Vivent dans les forêts : là chacun d'eux s'asserre
Au ventre de leur mère, aux cavernes de terre ;
Ils cherchent, quand l'humain leur refuse secours,
Les bauges des sangliers et les roches des ours,
Sans conter les perdus, à qui la mort propice
Donne poison, cordeau, le fer, le précipice.
Ce ne sont pas les grands, mais les simples paysans,
Que la terre connoit pour enfants complaisants.
La terre n'aime pas le sang ni les ordures.
Il ne sort des tyrans et de leurs mains impures
Qu'ordures ni que sang. Les aimés laboureurs
Ouvragent son beau sein de si belles couleurs,
Font courir les ruisseaux dedans les verdes prées,
Par les sauvages fleurs en émail diaprées ;
Où par ordre et compas les jardins azurés
Montrent au ciel riant leurs carreaux mesurés,

Les parterres tondus, et les droites allées
Des droiturières mains au cordeau sont réglées ;
Ils sont peintres, brodeurs, et puis leurs grands tapis
Noircissent de raisins et jaunissent d'épis ;
Les ombreuses forêts, leurs demeures plus franches,
Éventent leurs sueurs et les couvrent de branches.
La terre semble donc, pleurante de souci,
Consoler les petits en leur disant ainsi :
« Enfants de ma douleur, du haut ciel l'ire émue,
Pour me vouloir tuer, premièrement vous tue ;
Vous languissez, et lors le plus doux de mon bien
Va soûlant de plaisir ceux qui ne valent rien.
Or, attendant le temps que le ciel se retire,
Ou que le Dieu du ciel détourne ailleurs son ire,
Pour vous faire goûter de ses douceurs après,
Cachez-vous sous ma robe en mes noires forêts,
Et, au fond du malheur, que chacun de vous entre,
Par deux fois mes enfants, dans l'obscur de mon ventre.
Les fainéants ingrats font brûler vos labeurs,
Vos seins sentent la faim et vos fronts les sueurs :
Je mets de la douceur aux amères racines,
Car elles vous seront viande et médecines,
Et je retireray mes bénédictions
De ceux qui vont suçant le sang des nations :
Tout pour eux soit amer ; qu'ils sortent, exécrables,
Du lit sans reposer, allouvis de leurs tables. »
Car, pour montrer comment en la destruction
L'homme n'est plus un homme, il prend réfection
Des herbes, des charognes, des viandes non prêtes,
Ravissant les repas apprêtés pour les bêtes.
La racine douteuse est prise sans danger,
Bonne, si on la peut amollir et manger.
Le conseil de la faim apprend aux dents par force
A piller des forêts et la robe et l'écorce.
La terre sans façon a honte de se voir,
Cherche encore des mains et n'en peut plus avoir.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Tout logis est exil ; les villages champêtres,
Sans meubles et planchers, sans portes et fenêtres,
Font une mine affreuse, ainsy que le corps mort
Montre, en montrant les os, que quelqu'un luy fait tort.
Les loups et les renards et les bêtes sauvages
Tiennent place d'humains, possèdent les villages,
Si bien qu'en même lieu où, en paix, on eut soin
De reserrer le pain, on y cueille le foin.
Si le rusticque peut dérober à soy-même
Quelque grain recelé par une peine extrême,
Espérant sans espoir la fin de ses malheurs,
Lors on peut voir coupler troupe de laboureurs,
Et d'un soc attaché faire place en la terre
Pour y semer le blé, le soutien de la guerre ;
Et puis, l'an ensuivant, les misérables yeux
Qui des sueurs du front trempoient, laborieux,
Quand, subissant le joug des plus serviles bêtes,
Liés comme des bœufs, ils se couploient par têtes,
Voyant d'un étranger la ravissante main
Qui leur tire la vie et l'espoir et le grain,
Alors, baignés en pleurs, dans les bois ils retournent ;
Aux aveugles rochers les affligés séjournent ;
Ils vont souffrant la faim, qu'ils portent doucement,
Au pris du déplaisir et infernal tourment
Qu'ils sentirent jadis, quand leurs maisons remplies
De démons enchanés, sépulchres de leurs vies,
Leur servoient de crottons, on pendus par les doigts
A des cordons tranchants, ou attachés au bois
Et couchés dans le feu, ou de graisses flambantes
Les corps nuds tenailles, ou les plaintes pressantes
De leurs enfants pendus par les pieds, arrachés
Du sein qu'ils empoignoient, des tetins asséchés ;
Ou bien, quand du soldat la diète allouvie
Tiroit au lieu de pain de son hôte la vie,
Vengé, mais non saoulé, père et mère meurtris
Laissoient dans les berceaux des enfants si petits

Qu'enserrés de cimois, prisonniers dans leur couche,
Ils mouroient par la faim : de l'innocente bouche
L'âme plaintive alloit en un plus heureux lieu
Eclater sa clameur au grand trône de Dieu,
Cependant que les Roys, parés de leur substance,
En pompes et festins trompoient leur conscience,
Etoffoient leur grandeur des ruines d'autruy,
Gras du suc innocent, s'égaiant de l'ennuy,
Stupides, sans goûter ni pitiéz ni merveilles,
Pour les pleurs et les cris sans yeux et sans oreilles.
Icy je veux sortir du général discours
De mon tableau public ; je fléchiray le cours
De mon fil entrepris, vaincu de la mémoire
Qui effraye mes sens d'une tragique histoire :
Car mes yeux sont témoins du sujet de mes vers.
Voicy le reitré noir foudroyer au travers
Les masures de France, et comme une tempête,
Emportant ce qu'il peut, embraser tout le reste.
Cet amas affamé nous fit à Montmoreau
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau.
Nous vîmes sur leurs pas une troupe lassée,
Que la terre portoit, de nos pas harassée.
Là de mille maisons on ne trouva que feux,
Que charognes, que morts ou visages affreux.
La faim va devant moi : force que je la suive.
J'oy d'un gosier mourant une voix demi-vive ;
Le cri me sert de guide, et fait voir à l'instant
D'un homme demi-mort le chef se débattant,
Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle.
Ce demi-vif la mort à son secours appelle
De sa mourante voix. Cet esprit demi-mort
Disoit en son patois (langue de Périgort) :
« Si vous êtes François, François, je vous adjure,
Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus sûre
Que j'espère de vous, le moien de guérir.
Faites-moy d'un bon coup et promptement mourir.

Les reitres m'ont tué par faute de viande :
Ne pouvant ni fournir ne savoir leur demande,
D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté
Ce bras que vous voyez près du lit, à côté ;
J'ay au travers du corps deux balles de pistole. »
Il suivit, en coupant d'un grand vent sa parole :
« C'est peu de cas encor, et, de pitié de nous,
Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.
Il y a quatre jours qu'ayant été en fuite,
Chassés à la minuit, sans qu'il nous fût licite
De sauver nos enfants, liés en leurs berceaux,
Leurs cris nous appeloient, et entre ces bourreaux,
Pensans les secourir, nous perdîmes la vie.
Hélas ! si vous avez encore quelque envie
De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans
Le massacre piteux de nos petits enfants. »
J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,
Avoit les yeux flétris ; qui de sa pâle bouche
Poussoit et retiroit cet esprit languissant
Qui, à regret son corps par la faim délaissant,
Avoit lassé sa voix bramant après sa vie.
Voicy après entrer l'horrible anatomie
De la mère asséchée ; elle avoit de dehors,
Sur ses reins dissipés traîné, roulé son corps,
Jambes et bras rompus ; une amour maternelle
L'émouvant pour autruy beaucoup plus que pour elle,
A tant elle approcha sa tête du berceau,
La releva dessus. Il ne sortoit plus d'eau
De ses yeux consumés ; de ses playes mortelles
Le sang mouilloit l'enfant ; point de lait aux mammelles,
Mais des peaux sans humeur. Ce corps séché, retrait,
De la France qui meurt fut un autre portrait.
Elle cherchoit des yeux deux de ses fils encore ;
Nos fronts l'épouvantoient. En fin la mort dévore
En même temps ces trois. J'eus peur que ces esprits
Protestassent mourants contre nous de leurs cris :

Mes cheveux étonnés hérissent en ma tête ;
J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je déteste
Les violeurs de paix, les perfides parfaits
Qui d'une sale cause amènent tels effets.

(*Les Tragiques*, livre premier, *Misères*.)

LXXX. — Invocation à la justice divine.

« Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Eglise,
Qui, par eux mise en cendre et en masure mise,
A, contre tout espoir, son espérance en toy,
Pour son retranchement, le rempart de la foy.

« Tes ennemis et nous sommes égaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lit de justice ;
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,
Et ce choix est celuy que ta grace y a mis.

« Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphêmes ;
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mêmes ;
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux ;
Quand tu nous meurtrirois, si te bénirons-nous.

« Cette bande meurtrière à boire nous convie
Le vin de ton courroux ; boiront-ils plus la lie ?
Ces verges qui sur nous s'égaient, comm' au jeu,
Sales de notre sang, vont-elles pas au feu ?

« Châtie en ta douceur, punis en ta furie
L'escapade aux agneaux, des loups la boucherie ;
Distingue par les deux (comme tu l'as promis)
La verge à tes enfans, la barr' aux ennemis.

« Veux-tu long-temps laisser en cette terre ronde
Règner ton ennemy ? N'es-tu seigneur du monde,
Toy, Seigneur, qui abats, qui blesses, qui guéris,
Qui donnes vie et mort, qui tue et qui nourris ?

« Les princes n'ont point d'yeux pour voir ces grand'merveilles ;
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles ?
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persécuter ;
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter.

« Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses,
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses ;
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)
Montrent l'or aux enfers et les neiges aux cieux.

« Les temples du payen, du Turc, de l'idolâtre,
Haussent au ciel l'orgueil du marbre et de l'albâtre,
Et Dieu seul, au désert pauvrement hébergé,
A bâti tout le monde et n'y est pas logé !

« Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles ;
On dresse quelque fuye aux simples colombelles ;
Tout est mis à l'abri par le soin des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels.

« Tu as tout l'univers, où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple,
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux ?
Tu possèdes le ciel et les cieux des hauts cieux !

« Nous faisons des rochers les lieux où l'on te prêche,
Un temple de l'étable, un autel de la crêche ;
Eux, du temple une étable aux ânes arrogants,
De la sainte maison la caverne aux brigands.

« Les premiers des chrétiens prioient aux cimetières :
Nous avons fait ouïr aux tombeaux nos prières,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie aux logis de la mort.

« Tu peux faire conter ta loüange à la pierre ;
Mais n'as-tu pas toujours ton marchepied en terre ?
Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrés
Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrés ?

« Les morts te loüront-ils ? Tes faits grands et terribles
Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles ?
N'aurons-nous entre nous que visages terreux,
Murmurant ta loüange aux secrets de nos creux ?

« En ces lieux caverneux tes chères assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus résonner tes saints lieux,
Et ton renom voler des terres dans les cieux ?

« Quoy ! serons-nous muets, serons-nous sans oreilles,
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles ?
As-tu éteint en nous ton sanctuaire ? Non,
De nos temples vivans sortira ton renom.

« Tel est en cet état le tableau de l'Eglise :
Elle a les fers aux pieds, sur les gênes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un psaume dans la bouche et un luth en la main.

« Tu aimes de ses mains la parfaite harmonie :
Notre luth chantera le principe de vie ;
Nos doigts ne sont plus doigts que pour trouver tes sons,
Nos voix ne sont plus voix qu'à tes saintes chansons.

« Mets à couvert ces voix que les pluies enroüent ;
Déchaine donc ces doigts, que sur ton luth ils joüent ;
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous montre le ciel pour y tourner les yeux.

« Soient tes yeux adoucis à guérir nos misères,
Ton oreille propice ouverte à nos prières,
Ton sein déboutonné à loger nos soupirs
Et ta main libérale à nos justes desirs.

« Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de mains pour donner, mais bien pour nous ôter,

« Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères ;
Ton oreille soit sourde en oiant leurs prières ;
Ton sein ferré soit clos aux pitiés, aux pardons ;
Ta main sèche stérile aux bien-faits et aux dons.

« Soient tes yeux clair-voyans à leurs péchés extrêmes,
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphêmes,
Ton sein déboutonné pour s'enfler de courroux,
Et ta main diligente à redoubler tes coups.

« Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre ;
Le méchant rit plus haut que le bon n'y soupire ;
Nos cris mortels n'y font qu'incommoder leurs ris,
Les ris de qui l'éclat ôte l'air à nos cris.

« Ils crachent vers la lune, et les voûtes célestes
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?
Ne partiront jamais du thrône où tu te sieds
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds ?

« Lève ton bras de fer, hâte tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de ta peine :
Frappe du ciel Babel : les cornes de son front
Défigurent la terre et luy ôtent son rond. »

(*Les Tragiques*, livre premier, *Misères*.)

LXXXI. — Discours du Souverain Juge aux justes et aux impies.

Vous qui m'avez vêtu au temps de la froidure,
Vous qui avez pour moi souffert peine et injure,
Qui à ma sèche soif et à mon âpre faim
Donnâtes de bon cœur votre eau et votre pain ;
Venez, race du ciel, venez, élus du Père.
Vos péchés sont éteints, le juge est votre frère,
Venez donc, bienheureux, triompher à jamais
Au royaume éternel de victoire et de paix. »
A ce mot tout se change en beautés éternelles,
Ce changement de tout est si doux aux fidèles !
Que de parfaits plaisirs ! O Dieu, qu'ils trouvent beau
Cette terre nouvelle et ce grand ciel nouveau !
Mais d'autre part, si tôt que l'Éternel fait bruire
A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,
Quand ce juge, et non Père, au front de tant de Rois,
Irrévocable, pousse et tonne cette voix :
« Vous qui avez laissé mes membres aux froidures
Qui leur avez versé injures sur injures,
Qui à ma sèche soif et à mon âpre faim
Donnâtes fiel pour eau et pierre au lieu de pain :
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Au gouffre ténébreux des peines éternelles ! »
Lors ce front qui ailleurs portait contentement
Porte à ceux-ci la mort et l'épouvantement.

Il sort un glaive aigu de la bouche divine :
L'Enfer glouton, bruyant, devant ses pieds chemine...
O enfants de ce siècle, o abusés moqueurs,
Imployables esprits, incorrigibles cœurs...
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages le port.
Que la Mort, direz-vous, était un doux plaisir !
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? En vain cet artifice !
Vous vous précipitez ? en vain le précipice !
La peste n'aura plus de vous miséricorde.
Étranglez-vous ? en vain vous tordez une corde !
Criez après l'Enfer ? de l'Enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

(*Les Tragiques*, livre septième, *Jugement*.)

LEXIQUE

acculer, renverser.
aconcepvoir, atteindre. (Anciennement : aconsivre.)
acouardi, craintif.
a dextre, adroit.
affiert (il), il convient.
affondrer (s'), s'effondrer.
ahan, fatigue.
ahanner, peiner.
aigué, aqueux.
aincois, ou plutôt.
ains, mais.
ainsi, *comme ainsi*, de toute façon.
ajourner, citer en justice.
allouvi, affamé comme un loup.
altères, haltères.
anatomie, squelette.
apertement, ouvertement.
aporrhétiques, irrésolus.
apothérapie, régime.
appiler (s'), s'empiler.
ardre, brûler.
argolet, arquebusier à cheval.
arondelle, hirondelle.
aroy, charrue.
aspect, position de deux astres l'un par rapport à l'autre.
asseré, à la pointe d'acier.
asserrer (s'), se rassembler.
assis, situé.
asture, à cette heure.
a tant, par suite.
avaler, abaisser.
avallée, descente.
avettes, abeilles.
axunges, onguents.

barbier, chirurgien (les barbiers faisant office de chirurgiens).
béchée, becquée.
bise, vent du nord.
bondon, petite bonde, bouchon.
bonnetade, salut du bonnet.
bonneter, saluer du bonnet.
boucler, bouclier.
bouter, mettre.
branle, allure.
bulines, cordages.

carme, vers.
cautèle, tromperie.
cerfouettes, pioches.
charmer, enchanter.
chartes, cartes.
chaut (il me), il m'importe.
chiffler, siffler.
cholère, colère
chouer, tromper.
cimois, lisière pour attacher les enfants dans leurs berceaux.
comme, comment.
cotoniat, cotignac, confiture de coings.
coupeau, sommet.
créper (se), se rider.
crotton, prison.
cuider, penser.

debteur, débiteur.
dégoiser, gazouiller.
dehait, de bonne humeur.
delivre, délivré. (**A delivre,** librement.)
dépendu, dépensé.
derrain, dernier.
désempenner, démunir de plumes.
désister de, renoncer à.
desporter (se), s'exercer aux *sports*, se divertir.
désultoire, de voltige.
différence, différend.
dire (être à), être à excepter, faire défaut.
dissipé, rompu.
doint, donne (*subjonctif*).
doisiller, jaillir.
dolouëre, doloire, outil de charpentier, constitué par une lame à bords obliques.
duire, conduire.
duire, convenir.
du tout, complètement.

élourdi alourdi.
embut, entonnoir.
emmi, parmi.
empêcher, embarrasser.
empenné, garni de plumes.
encharné, incarné.
enclaver, enfiler.
enfondrer (s'), s'enfoncer.
enguantelé, muni du gant.
ephectique, qui suspend son jugement.
es, en les.
escurieux, écureuil.
estrain, paille.
estriver, lutter, résister.
exploiter, achever.

faction, entreprise.
fanfarer, faire parader le cheval.
fanir, faner.
faschine, fascine.
féal, fidèle.
finer, financer.
fleurer, sentir.
flux, suite de cartes de même couleur.
foit, fouet.
forclos, exclu.
fors, excepté.
foudroyer, faire éclater la foudre.
fourcher, donner une poignée de main.
frisque, pimpant.
fuye, colombier.

gallées, galères.
gardoire, garde-manger.
gauchir, fléchir, esquiver.
géline, poule.
genet, cheval de race espagnole.
goderon, fraise.
goffe, gauche, lourd.
gorgiasement, élégamment.
gourrier, pompeux.
gravelle, cristaux.
graver, grimper.
gualentir, fortifier.
guigner, indiquer de l'œil.

harsoir, hier au soir.
hart, corde.
hautelissiers, ouvriers travaillant au tapis de haute lisse.
henricus, monnaie à l'effigie de Henri II.
herselés, rompus à la dispute.
hillot, garçon.
housée, averse.
hui, aujourd'hui.
huis, porte.

incornifistibuler, entonner.
influer, verser.
intempéré, non tempéré.
ire, colère.
issir, sortir.

jube, crinière.
juleps, potions pharmaceutiques.

labourer, travailler.
lambrunche, sarment de vigne.
laneret, faucon lanier.
limestre, laine fine d'Angleterre.
los, louange.
louche, trouble.
loyer, récompense.

macher, faire souffrir.
male, mauvaise.
marchande (place), étalage.
marrochons, houes.
melliflu, doux comme le miel.
mère-goutte, le premier vin.
meurs, murs.
mie, pas.
milliasses, milliers.
miralliers, miroitiers.
mirobalans, prunes des Indes.
mocque, moquerie.
modestie, modération.
morgant, plein de morgue.
mousse, émoussé.
mugueter, courtiser.
Munichan, Munich.

noise, querelle.
noud, nœud.

ocieux, oisif.
œillader, jeter un coup d'œil sur.
oraison solue, prose.
otevent, portique avec auvent.
outrecuidé, présomptueux.

palis, barrière.
pandre, verser.
papegai, perroquet.
parfin (à la), finalement.
parfond, profond.
parforcer, contraindre.
past, nourriture, repas.
pavonner (se), se pavaner.
pavouner (se), se pavaner.
penthois, ou **pantois**, haletant.
percer, franchir.
pérégrin, étranger.
pers, émaillé de fleurs bleues.
phrontistère, étude.
pics, coups de pointe.
pile trigone, jeu de balle ou trois joueurs placés en triangle se renvoient la balle. C'est le *trigon* de Martial, IV, 19.
plaid, procès.
plaindre, regretter.
pleiger, cautionner.
poindre, piquer.
poiser, peser.
police, gouvernement.
popismes, sifflements de la langue.
pouacre, rogneux.
pouiller, poulailler.
préchans, psaumes récités par le prechantre.
primerain, premier.
procès, progrès.
propiner, fournir.
prou, suffisamment.
prouviance, prévoyance.

quant, e, combien, nombreux.
quant et, en même temps que.
quia (être à), à bout d'arguments.

rabiller, réparer.
raillon, trait.
ramentevoir, considérer.
ratifier, confirmer.

reboucher, s'émousser.
recoler, repasser.
record, se souvenant de.
recueil, accueil.
relucent, reluisant.
renaguer, renier (forme de la langue d'oc).
requoy, repos.
retancer, tanser à plusieurs reprises.
ruer, jeter.

sacqueboutte, saquebute, trombone.
salique (loi), loi des Francs saliens qui excluait les femmes du trône. Elle fit autorité en France.
saquer, secouer vivement.
saumones, saumons, lingots de plomb.
saye, tunique sans manches.
séjourner, faire reposer.
semondre, inviter.
senestre, gauche.
si, pourtant.
siller, fermer, sceller.
sirurgien, chirurgien.
sortable, assortie à.
souloir, avoir coutume.
sourpely, surplis.
suffisance, compétence.
supplir, suppléer à.

tales, osselets.
tendre, tendre des filets.
testonner, coiffer.
thériacleur, charlatan.
tinette, tonneau.
tissotiers, tisserands.
tistre, tisser.
tollir, enlever.
traire, tracer.
tranche, tranchoir.
trejectaires, escamoteurs.
trestous, absolument tous.
trisulque, à trois dards.
tron, tronc ou trognon.
trope, troupe.
trupher, railler.
trut avant, allons.
turquins, turcs.

vacation, occupation.
vele, voile.
vituperable, blâmable.
voire, vraiment.
vraibis, vrai Dieu !

PRINTED IN GREAT BRITAIN AT
THE PRESS OF THE PUBLISHERS

Fall of Constantinople 1453.
centre of class. lit. & culture

Printing
America 1492
Blood-circulation
Luther 1517. - critical method

1559-1589 - Rel. wars.

1598 - Edict of Nantes

Tried to give Fr a new poetry after fashion of ancients.
But not mere imitators, but by imitating principles of
ancient art to raise literature of Fr to ~~the~~ level of Gr & Rome.
Ronsard great but weakened by continual classical ref.
Rendered poss. class. poetry of 17 century —
Freer in expression & license.
More personal feeling expressed — Lyric poetry.
Expression of poets own feelings sensitive.
17th denied 16th century, but inherited all of
with white features.

1549 - 1575 - period of supremacy of Pléiade

Ronsard — 1st great classic.

Imp. is more what they made
possible than their actual accomplishments

1575 — followers continue poetry of lofty
conceptions and high place of poet himself.
More familiar poetry, full of life (Du Bellay) and
grace continued also (Du Bartas who
turns to religious poetry. Also D'Aubigné —
religious poetry — epic —

Desportes, Bertaut

↓ imitated Petrarch
skilful versifier

↓ inheritance of
poetry of Ronsard
play on words
sentimental strain
good form

v angelin de la F rennage

F. art poetique —
principles of Pléiade.
free from classical
mythology

Que nous sert l'étudier sinon de nous
ennuyer et soin dessous soin accroître ?

16th century theatre.